N° 904 47e Année T. CCLXVI 15 Février 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



RENÉ LALOU	*Rudyard Kipling (1865-1936)*	5
GEORGES DHUAMEL	*Nos Besoins de Lecture*	16
FRANCIS ÉON	*D'une autre suite à Perséphone*, poèmes.	20
GASTON PICARD	*Hommage à J.-H. Rosny aîné*	23
JACQUES CREPET	*Miettes baudelairiennes*	61
JOSEPH CONRAD	*La Rescousse*, roman, trad. par G. Jean-Aubry (VII)	86

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : **Littérature**, 132 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 139 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 144 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre**, 149 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 152 | HENRI MAZEL : **Science sociale**, 156 | Z. TOURNEUR : **Pédagogie**, 161 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 163 | GASTON PICARD : **Les Journaux**, 172 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 179 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 184 | A. VAN GENNEP : **Notes et Documents littéraires.** *Kipling et le Folklore*, 189 | A. FEBVRE-LONGERAY : **Notes et Documents de musique**, 193 | JOSEPH-S. PONS : **Lettres catalanes**, 198 | JEAN BAUDOUX : **Lettres néerlandaises**, 202 | MANOEL GAHISTO : **Lettres brésiliennes**, 207 | MERCVRE : **Publications récentes**, 212; **Échos**, 215.

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75 ;* plein tarif, *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, PARIS

ANDRÉ JOSSET



ELIZABETH

La femme sans homme

Pièce en deux parties (5 tableaux)

Le plus grand succès de la saison théâtrale

Un volume in-18, avec les portraits des personnages, d'après les tableaux de l'époque . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés . . . . 150 fr.
et 30 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés . . . . 60 fr.

MARCEL GARNIER

SOUS NOTRE TOIT

— Poèmes —

Le grand succès de **Marie-Claire**, le " roman " de la Couturière, est resté dans toutes les mémoires. Voici cette fois les " poèmes " du Couvreur-Plombier, poète original et délicat.

Un volume in-18 . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés . . . . 60 fr.

MAURICE MAETERLINCK

LE SABLIER

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . 12 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage :

30 exemplaires sur Japon Impérial, numérotés . . . . 150 fr.
et 100 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés . . . . 60 fr.

Édition Originale sur Vélin-Bibliophile . . . . . 30 fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente, Palais de Just. Paris, 27 Février 1936, 14 h.
IMMEUBLE DE RAPPORT à PARIS (10e arrondisst) **11, RUE DE LA FIDÉLITÉ,** angle rue du Faubourg St-Denis. Mise à prix : 200.000 francs. S'adresser à Me FR. FICHOT, avoué, 8, rue de Liége, HOUSSARD, THOREL, avoués, à Paris; BAUDUIN, notaire, à Vanves.

RUDYARD KIPLING

(1865-1936)

Comment retracer les débuts de la carrière de Kipling sans recourir à l'image d'une fulgurante ascension? Pour sa rapidité, d'abord, et pour son éclat. La première édition anglaise des *Simples Contes des Collines* a paru chez Macmillan, en 1890. Au mois de mars 1899, pendant un séjour à New-York, Kipling tombe gravement malade. L'ambassadeur des Etats-Unis à Londres se fait l'interprète de l'opinion mondiale quand il déclare : « Nous avons eu, au cours de cette dernière quinzaine, à déplorer un malheur qui a suscité dans le monde entier une émotion considérable. Je veux parler de la maladie soudaine, terrible et si proche d'être fatale qui vient d'atteindre Rudyard Kipling. » Lorsque Kipling reçut, en 1907, le Prix Nobel, il s'était imposé, depuis dix années, parmi les maîtres de la littérature universelle.

Sans doute aurait-il protesté si on l'avait félicité sur la logique de son développement; pour éviter un mot qu'il eût jugé trop intellectuel, je parlerai donc de sa cohérence. Il était né à Bombay, en 1865, de parents d'origine anglaise. Le père de l'auteur des nouvelles *En Noir et Blanc* était un dessinateur de talent; sa mère, fille d'un pasteur, adorait conter des histoires; le prénom de l'enfant leur rappelait leur première rencontre, sur les bords du Rudyard Lake, dans la région des Potteries. Si Kipling passa dans l'Inde ses années d'enfance, il fit ses études en Angleterre et ne regagna qu'à dix-huit ans son pays natal. Bientôt, secrétaire de rédaction de la *Civil and Military Gazette*, il y publiait des nouvelles et des reportages où se manifestent déjà les qualités qui allaient le rendre

célèbre : pittoresque de la vision, netteté de l'expression, équilibre parfait entre l'humour et la sincérité. André Maurois indique fort justement que « ses premiers contes font penser à un Maupassant exotique ». Son premier recueil de poèmes, *Departmental Ditties,* date de 1886. Lorsque l'Angleterre l'adopta, les *Simples Contes, Trois Soldats* et l'*Histoire des Gadsby* avaient déjà paru : c'est dire qu'il était dès lors en pleine possession de son talent.

Et maintenant, chaque année va marquer un nouveau bond, un nouvel accroissement de gloire et d'influence : 1891, *la Lumière qui s'éteint;* 1892, *les Ballades de la Chambrée;* 1893, *les Multiples Inventions;* 1894, *le Livre de la Jungle;* 1895, *le Second Livre de la Jungle;* 1896, *les Sept Mers.* Quel écrivain contemporain aurait pu énumérer une telle série de succès? Or, il ne s'agissait pas seulement de réussites artistiques. Dans la plupart de ces ouvrages un peuple entier s'accordait pour reconnaître qu'un homme « du sang » exaltait les vertus de la race, en traduisait avec une singulière vigueur la conscience profonde. Il était donc légitime qu'au lendemain du solennel jubilé de la reine Victoria, le 22 juin 1897, Rudyard Kipling apparût comme une sorte de grand-prêtre, psalmodiant les cinq strophes de ce *Récessional* que tout l'Empire allait répéter avec une orgueilleuse piété :

Dieu de nos pères depuis longtemps éprouvé, Maître de notre longue ligne de bataille, Suzerain redouté qui nous donnas la puissance sur le palmier et le pin, Seigneur Dieu des armées, demeure avec nous, de crainte que nous n'oubliions, de crainte que nous n'oubliions!...

Par de tels accents, Kipling méritait le titre de chantre de l'impérialisme britannique. La formule est si bien entrée dans l'usage courant qu'un lecteur français, s'il n'est pas un spécialiste des lettres anglaises, risquera d'éprouver quelque surprise en voyant de quelles réserves Louis Cazamian fait précéder l'éloge qu'il décerne à Kipling poète national : « Sur un fonds d'idées sans originalité, sans noblesse révélatrice et dont le pouvoir créateur tient aux circonstances, éclate un tempérament litté-

raire exceptionnel. » Il est pourtant certain que, sur ce point, l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise* devance le jugement de la postérité. Car précisément il parle en historien. Il connaît le vaste mouvement d'impérialisme politique qui s'affirme au XIXe siècle, de Benjamin Disraëli à Joseph Chamberlain. Et surtout il a observé les progrès parallèles, dans l'ordre littéraire, d'un impérialisme dont les champions se nommèrent tour à tour Carlyle, Froude, Seeley et Henley. Comment ne saurait-il point que Kipling fut leur héritier?

Signaler ce qu'il leur devait ne diminuera nullement l'originalité de Kipling, si l'on nous accorde que sa grandeur fut celle d'un artiste et non d'un penseur. L'expansion de l'Angleterre, Seeley l'avait célébrée en deux séries de conférences; Kipling, lui, l'incarne en des êtres bien vivants, fonctionnaires, bâtisseurs de ponts et soldats, qui en font leur tâche quotidienne. La morale du « plus proche devoir » prêchée par Thomas Carlyle, l'enthousiasme de William Henley pour les corsaires élisabéthains et pour les Vikings, le mysticisme oriental de Disraëli, la croyance séculaire que l'Angleterre a recueilli la succession d'Israël en tant que peuple élu, tous ces éléments sont fondus avec une extraordinaire puissance dans une œuvre qui passe sans effort de la satire réaliste à la majesté biblique. Pour expliquer son retentissement dans les âmes, il n'est pas inutile d'ajouter que Kipling occupait une situation privilégiée. S'il appartenait à une famille anglaise, il avait débuté aux Indes; aussitôt après son mariage, en 1892, il avait parcouru le globe; il semblait avoir personnellement recueilli, pour le transmettre à son adresse, l'hommage des millions de Britanniques essaimés de par le monde lorsqu'il glorifiait ce lieu,

Where the Abbey makes us We,

point sacré où tous les *nous* individuels ne formaient plus qu'un unanime *Nous*.

Nous, membres de la Communauté Britannique... Trois jours après Rudyard Kipling, mourait son souverain, George V dont l'éloge funèbre, prononcé par le premier

ministre, fut transmis à des multitudes d'auditeurs, grâce à cette radiophonie qui a remplacé, pour matérialiser la notion d'unité impériale, les câbles sous-marins, chantés jadis par Kipling. Et M. Baldwin rapporta que, durant un des brefs intervalles de lucidité qui éclairèrent ses dernières heures, le Roi avait demandé : « Comment va l'Empire? » Ayant reçu la réponse que nulle maille ne se rompait dans cet immense réseau, Georges V eut un sourire avant de perdre de nouveau connaissance. Cette idée de l'Empire qui fut une des suprêmes pensées du monarque, si tant d'hommes la considèrent comme une émouvante réalité, ils le doivent au génie concret du poète des *Sept Mers* et des *Cinq Nations*.

§

Au début du xxe siècle, Kipling exerçait donc cette charge : être l'un des guides spirituels de ses compatriotes. Cela ne diminuait en rien sa fécondité d'écrivain, dans les divers genres où il avait connu ses premiers succès. Il venait de publier *le Travail Quotidien* (1898) et *Stalky et Cie* (1899); il allait donner *Kim* (1901), les *Histoires comme ça* (1902), *Puck, lutin de la colline* (1906), *Actions et Réactions* (1909). Sans renoncer à voyager, il s'était choisi un domicile en Angleterre, d'abord à Rottingdean, près de Brighton, puis au manoir de Burwash, dans le Sussex. Malgré son humeur vagabonde, il revint fidèlement vers ce coin de terre; un chapitre de *Mes Songes que voici* d'André Maurois nous l'y montre qui promène ses hôtes français dans le jardin où se déroulèrent les aventures du moderne Puck. Que cette sympathique évocation nous serve de transition pour esquisser quelques traits d'un Kipling vu de France.

Car, chez nous aussi, très rapidement, il était devenu célèbre et, grâce aux excellentes traductions de Louis Fabulet et Robert d'Humières, classique. Dès 1899, André Chevrillon avait consacré une remarquable étude à celui qu'il nommait « le prophète et le professeur d'énergie des Anglo-Saxons ». Sans doute l'admiration pour Kipling subit-elle quelque baisse après la guerre du Transvaal;

si l'on compare les deux versions successives de *Dingley, l'illustre écrivain*, on devine qu'en modifiant leur dénouement, Jérôme et Jean Tharaud ont trahi une touchante déception : après s'être enthousiasmés pour le visionnaire, ils se heurtèrent brusquement à l'impérialiste. Cette dualité de Kipling frappa moins les jeunes lycéens de la génération suivante. Mes souvenirs personnels confirment ici le témoignage qu'apportent les lettres de Jacques Rivière et d'Alain Fournier, celui que le Maurois de *Magiciens et Logiciens* invoque avant de conclure : « Ce que nous cherchions dans Kipling, en même temps que d'admirables récits, c'était avant tout une conception héroïque de la vie. » Nous y goûtions aussi une vigoureuse revendication que la poésie est inhérente à tous les objets, même à la machine la plus scientifique. Quand Jean-Richard Bloch donnait à une nouvelle, *le Tacot*, le sous-titre de « scherzo alla Rudyard Kipling », il prêtait serment d'allégeance au virtuose du *Navire qui se trouva*. Le message de Kipling ne semblait pas plus contredire le modernisme de Verhaeren que l'individualisme héroïque de Gobineau.

Mais lui, que pensait-il de notre patrie? Il ne lui avait manifesté d'abord aucune sympathie et l'on pouvait prétendre qu'il l'avait représentée telle qu'il la concevait vers 1893, lorsqu'il dépeignait la tribu des Bandar-Logs. Pour comprendre son attitude, souvenons-nous qu'un des écrivains anglais les plus francophiles du XIX[e] siècle, ce George Meredith qui dégonflait d'une épigramme les pirates en baudruche de l'impétueux Henley, avait d'abord dû se dégager de l'influence de Carlyle pour rendre justice à notre pays. Du moins, lorsqu'il y parvint, ce fut pour saluer en la France la « Mère de la Raison et de la pensée invétérée ». Elle ne pouvait espérer pareille louange d'un anti-intellectualiste comme Kipling. Il fallut la menace allemande contre les « deux nations qui défendent la Liberté » pour qu'il devînt un des champions de l'Entente Cordiale. S'il y avait eu des dissentiments entre l'esprit de Kipling et le génie français, la réconciliation fut scellée dans sa vibrante *Ode à la France* de 1913; en un vers il

définissait sa conception du devoir commun : « Montons la garde et faisons la police de la paix sur la terre. » Pour cette cause, trois ans plus tard, mourait son fils qui repose au cimetière de Loos-en-Gohelle. Un de ses derniers ouvrages, en 1933, aura été les *Souvenirs de France,* rédigés à la prière de Louis Gillet, dans lesquels il nous accorde, avec une affectueuse clairvoyance, que « des gens qui font le métier des Français, c'est-à-dire qui travaillent tout le temps, ont besoin d'une grande somme de rêves pour assaisonner l'existence ». Nous serons nombreux à confesser notre dette à son égard, en avouant que le lyrique animateur de la Jungle a bien souvent nourri nos rêves.

§

Pendant ce temps, on assistait en Angleterre à l'inévitable réaction. Les attaques contre le partisan s'y mêlaient aux reproches d'ordre artistique, témoin cette virulente sentence de George Moore :

M. Kipling n'aurait pas écrit les vers les plus détestables qui furent jamais écrits dans notre magnifique langage s'il n'avait pas vécu à une époque particulièrement détestable, l'époque du millionnaire Sud-Africain, alors que l'Angleterre, gorgée de richesses, en convoitait plus encore, alors que des milliers d'Arabes étaient abattus dans le désert à coups de mitrailleuses et que le général qui avait présidé à ce massacre était acclamé comme un héros.

Avec une plus subtile ironie, Chesterton raillait les Anglais d'avoir pris au sérieux, comme une peinture exacte de l'empire et du monde, les chimères de Kipling :

Les Anglais, disait-il, se hâtèrent d'abandonner l'Angleterre en faveur de M. Kipling et de ses colonies imaginaires, d'abandonner le christianisme en faveur de l'interprétation quelque peu malsaine que M. Kipling leur offrait du judaïsme.

Que l'on ne s'indigne pas d'entendre Moore et Chesterton juger ainsi Rudyard Kipling comme s'il appartenait au passé; après *Puck lutin de la colline,* dans lequel il faisait très savoureusement des centurions romains les

ancêtres de ses troupiers anglais, les critiques pouvaient prédire avec certitude qu'aucun thème nouveau n'apparaîtrait plus dans son œuvre.

Aussi, leur premier éblouissement dissipé, d'autres se détachaient-ils de lui. En 1911, le protagoniste du *Nouveau Machiavel,* un des meilleurs romans sociaux de Wells, marquait la portée de son influence :

Entre 1890 et 1895, sa figure moustachue avec ses lunettes, son lourd menton..., ses bruyants enthousiasmes de collégien pour la force et l'efficacité, la joie lyrique que lui causaient les sons, les couleurs, les odeurs même de l'Empire..., cette figure devint presque un symbole national. Son emprise sur nous fut inouïe.

Après quoi, il dressait ce bilan :

Que lui dois-je exactement? Il m'a permis d'élargir considérablement mon sens de la géographie; il m'a fourni les phrases nécessaires pour traduire ce désir de discipline, de dévouement, d'effort organisé que le socialisme de notre époque ne parvenait pas à exprimer.

Maint adversaire de Kipling devait reconnaître avec la même loyauté le rôle que le prophète de l'impérialisme avait joué dans sa formation. Au reste, les réserves formulées par les critiques libéraux ne l'empêchaient point de demeurer, à la veille de la guerre, le plus populaire des écrivains anglais. Quand la mort d'Alfred Austin rendit libre le poste de Poète Lauréat, la revue *T.P's Weekly* organisa un referendum : sur quarante mille suffrages exprimés, Kipling en recueillit plus de vingt-deux mille; le reste s'éparpilla entre quinze concurrents, dont le Lauréat officiel, Robert Bridges, qui en obtint sept cent dix.

Les reproches que lui adressent les écrivains anglais d'aujourd'hui sont plus graves parce qu'ils ne sauraient plus être attribués à la passion politique. On ne s'en débarrassera pas non plus en objectant que des amis de Virginia Woolf, d'Aldous Huxley, de Charles Morgan, ont d'autres préoccupations que les Anglais de l'avant-

guerre. Dès 1899, dans la lucide analyse que j'ai citée, André Chevrillon remarquait : « Parfois il documente avec trop de rigueur... Des faits qui composent le monde de l'âme, il ne garde que ceux qui sont des *maxima.* » On nierait l'évidence en ne reconnaissant pas que certaines de ses nouvelles sont des documentaires de journaliste et que sa psychologie manque souvent de souplesse et de nuances. Dans beaucoup de ses poèmes, le didactisme l'emporte sur l'art; son oreille se satisfait de rythmes insistants et grossiers, de ce qu'Aldous Huxley nomme « une musique de confection ». La suave politesse d'André Maurois ne résout donc pas entièrement le conflit lorsqu'il propose cette explication : « La divine pureté de Shelley et de Keats a rendu les Anglais réfractaires à d'autres types de poésie qui ont pourtant leur beauté. » Ne vaut-il pas mieux admettre franchement que le « Tyrtée saxon », plus conséquent avec lui-même que ne l'avait été son précurseur Henley, a parfois cru que son fougueux élan, soutenu par son brio et son habileté technique, lui permettrait d'égaler aux savantes harmonies de Milton les cris barbares d'un Viking? Une certaine proportion d'échecs apparaît alors naturelle et nous autorise à trouver, de même que ses plus denses formules en plusieurs de ses poèmes, dans ses chefs-d'œuvre de prose son génie poétique.

§

Une phrase traditionnelle achève le disque biographique répété par des milliers de phonographes quand disparaît un grand écrivain : « Sa vie mortelle est terminée, son immortalité commence. » C'est oublier qu'il existe un intervalle, un instant qui aura peut-être offert l'unique chance de la justice, de la vérité humaine. Nous vivons, admirateurs de Kipling, ce moment où l'on échappe aux séductions de l'anecdotique sans être aveuglé déjà par les stylisations de la légende. Nous pouvons discerner dans l'œuvre de Kipling ce qui doit s'imposer à travers toutes les vicissitudes du goût.

Le 23 janvier 1936, l'urne qui renfermait ses cendres

fut déposée dans cette Abbaye de Westminster que lui-même avait désignée pour le lieu géométrique de l'Empire : depuis plus de quarante ans, sa place y était marquée. Parmi les glorieux fantômes qui hantent ce Coin des Poètes, certains se sont identifiés à des aspirations plus complexes de l'âme nationale. Mais Kipling a exprimé avec un relief inoubliable quelques tendances profondes de la race anglo-saxonne : instinct religieux et amour de l'aventure, discipline de légionnaires et mysticisme romanesque. Aucun Anglais ne désavouerait les monologues intérieurs de Sir Anthony Gloster et du mécanicien M'Andrews, si strictes qu'en soient les consignes finales : « Loi, Ordre, Devoir et Réserve, Obéissance, Discipline. » Car, même pour les plus délicats, l'Empire demeure une solide réalité. S'ils regrettent parfois que Kipling ait clamé sans discrétion la louange des hommes aux cinq repas quotidiens, ils lui savent gré d'avoir traduit la pudeur de ceux qui ne se jettent pas au cou de leurs amis. Comme nos écoliers doivent apprendre telle tirade de Corneille ou tel poème de Victor Hugo que les raffinés trouvent simplistes, ainsi les enfants anglais retiendront toujours, du fameux poème des *Si...*, une leçon d'énergie virile : « Alors, le monde et tout ce qu'il contient t'appartiendra et, ce qui vaut mieux, tu seras un homme, mon fils. »

Mais un appel si véhément déborde les limites d'une race. Pierre Mille, André Demaison et bien d'autres chroniqueurs de l'empire colonial français ont attesté leur fervente gratitude envers Kipling. S'il vantait l'égoïsme patriotique, son incisive ironie prouvait qu'il méprisait les équivoques du pharisien; s'il acceptait pour son pays les bénéfices qui compensent « le fardeau de l'Homme Blanc », il en soulignait les obligations : faire régner partout la paix et la justice, maintenir cet idéal de « loyal service » qu'il exaltait en soldat avant que Joseph Conrad ne l'ait glorifié en marin. Parmi les œuvres durables de son temps figureront tous les ouvrages où Kipling, dans une langue drue et colorée, a réconcilié la poésie avec l'action; il instruisit les fils de Marie à mieux respecter

les fils de Marthe. Ce n'est point le diminuer que de dire qu'avec son génie d'écrivain, il était lui-même un fils de Marthe par son mysticisme pragmatique, par son constant besoin de s'appuyer sur des éléments concrets. Retenons ici son aveu que « l'incroyable beauté de la France » lui fut révélée au cours de ses randonnées en automobile. Jamais aucune école réaliste n'osera revendiquer son *Kim;* un tel livre n'a rien de commun avec les descriptions des naturalistes; c'est un chef-d'œuvre de mimétisme, un flot de vie capturé dans son ample variété.

Or, dans cette œuvre où par instants les objets inanimés semblent participer de la même fièvre que leurs maîtres humains, il existe des coins plus secrets, de mystérieuses oasis. Là, ses qualités concrètes lui servent à doter le fantastique d'une merveilleuse vraisemblance. Ainsi que l'écrivait André Chevrillon, « par des percées subites de l'imagination intuitive, sur les indices ordinaires que nous apercevons en passant, si ternes, si pâles, éparpillés et pour nous dépourvus de sens, il induit et reconstruit tout l'objet ». J'extrais ces lignes d'un commentaire à *la Plus Belle Histoire du Monde.* Ne s'appliqueraient-elles pas également à *la Cité des Songes* qui porte, dans l'original, ce titre plus modeste et plus insidieux : l'*Enfant aux broussailles?* C'est, en effet, d'un simple tas de broussailles que commence, chaque nuit, le voyage où deux êtres qui s'ignorent dans la vie consciente se retrouvent pour s'aimer. Honorons les ancêtres irlandais de Kipling s'il est vrai que le porte-parole de l'Empire leur a dû ces prestigieuses évasions dans le royaume de la pure poésie des Celtes.

Car Rudyard Kipling est, en définitive, un magnifique exemple du pouvoir de l'imagination qui, envoûtant celui qui le possède, le contraint à se dépasser lui-même. Théoricien, Kipling professera que « l'Orient est l'Orient, que l'Occident est l'Occident et que jamais ils ne se rencontreront ». Poète, il les avait réconciliés dans les deux *Livres de la Jungle;* il avait splendidement accompli « ce mélange de la réalité sensible, du merveilleux, du surnaturel, du symbole poétique, de l'imagination visionnaire »

dont Henry D. Davray a finement analysé l'incomparable originalité. En plusieurs ouvrages il lui fallut, pour mieux mettre en valeur certains désirs du cœur et de l'esprit, prendre parti contre d'autres revendications qui ne leur sont pas inférieures, — ou, du moins, les exclure. Dans les *Livres de la Jungle* et dans les *Histoires comme ça*, par la grandiose simplicité de ses thèmes, il a pu, en peignant des bêtes, être pleinement humain. Dans un siècle qui semblait hostile à toute espèce de merveilleux, il a créé une mythologie. Les artistes y goûtent le charme d'une vaste féerie; les impérialistes retrouvent sous ces allégories les préceptes de la race et du sang; les « louveteaux » de toutes les nationalités y puisent un stimulant pour la pacifique émulation à laquelle leurs chefs les convient. Que l'œuvre se prête à tant d'interprétations sans se laisser enclore dans aucune, n'est-ce point le privilège d'une épopée, le gage de son universalité?

Depuis des années, nous n'attendions plus de Rudyard Kipling ces éblouissantes surprises qu'il avait jadis prodiguées. Mais quand nous rassemblions, aux heures de doute, nos motifs de confiance en une époque dont nous nous sentons solidaires, il était réconfortant de penser que celui dont le cerveau avait contenu toutes les images de la Jungle, se promenait paisiblement dans la campagne du Sussex. Aujourd'hui, nous avons perdu cette émouvante confirmation qu'ajoute à ses ouvrages la présence charnelle d'un homme sur la terre. C'est pourtant comme un témoin que Rudyard Kipling demeure parmi nous, qu'il vivra lorsque nous aurons disparu. Car il aura été, au sens immortel du mot, un grand primitif, le révélateur de tout ce qui, dans la vie moderne, perpétue fièrement la jeunesse du monde.

RENÉ LALOU.

NOS BESOINS DE LECTURE

—

Je parlais récemment, ici même, de la place, plus grande chaque jour, que le cinéma et la radio prennent dans la formation des esprits, — faut-il, comme je le pense, ajouter : vulgaires? Eh bien, oui donc, — dans la formation des esprits vulgaires.

La lecture est, dès maintenant, en décadence. Elle n'est pas encore déchue. Non seulement je m'en réjouis; mais encore je fais le serment de travailler à la défendre, par amour de l'humanité, pour le salut de mes fils et des enfants de mes fils. André Rousseaux, grand lettré, bon soldat de l'esprit, m'a fait observer que les lectures d'auteurs excellents, — on en fait maintenant à la radio, — peuvent incliner le public à fréquenter les livres. Je le souhaite sans trop l'espérer. Il ne faut jamais pousser l'homme dans la voie du moindre effort. Pour couper court et retrouver notre objet, disons qu'heureusement la lecture n'est pas encore morte et considérons-la dans ses goûts, ses besoins et ses exercices ordinaires.

Un homme bien constitué, un homme normalement instruit a besoin de lire autant que de respirer ou de boire. Cette soif de lecture est si vive et si constante qu'elle s'assouvit sans arrêt de façon presque machinale. Comme l'oiseau qui, tout le jour, pique du bec un insecte, un ver, un gravier, un bourgeon, une miette de pain, notre œil cherche, d'instinct, dans les spectacles du monde, le caractère écrit. Cette lecture est automatique. — Voilà certes un mot redoutable et fort à la mode chez les enfants du XXe siècle, symptôme à noter. —

Il devrait, pour la lecture, exister deux expressions différentes. Comme on dit : écouter et entendre, regarder et voir, nous devrions avoir deux termes pour désigner la lecture active et la lecture passive et même contemplative. Cette dernière est loin d'être inefficace. Elle laisse des empreintes nombreuses. Les marchands de publicité le savent bien. Nous traversons une ville en voiture ou en chemin de fer et, sans même y prendre intérêt en apparence, nous lisons tout ce qui nous tombe sous l'œil : les affiches, les enseignes, les noms de marchands et les inscriptions de toute nature. Qu'un prospectus nous soit offert, qu'un papier vienne sous notre main, nous y jetons un coup d'œil sommaire et inquisiteur. Nous sommes tout prêts à prendre ou, pour dire mieux, nous sommes toujours en quête d'apprendre, tant est grand notre besoin de lecture, tant notre habitude est forte de lire et de chercher ainsi notre nourriture spirituelle.

Les repas, les vrais repas de lecture, nous ne les prenons pas, comme les autres, à des heures absolument fixes, mais ils comportent un menu dont on peut reconnaître les éléments ordinaires. Nous lisons, somme toute, des imprimés de trois espèces : des journaux, des revues et des livres.

Il faut faire au livre une place d'honneur. L'ambition du livre est en général de l'éternité. Je veux bien reconnaître que ce mot a bien des sens et que je le prends ici dans son sens désespérément humain. Il est fort étroit. Quand une pensée imprimée n'est pas morte après trois siècles, nous la disons immortelle et même éternelle, ce qui est fort abusif, et nous savons pourtant qu'un jour futur, lointain sans doute, le nom de Shakespeare n'éveillera plus aucun écho sur la terre. Il y a peut-être eu des Shakespeare dans la Lune, aujourd'hui glacée.

Quoi qu'il en soit, je le répète, le livre veut l'éternité. Il réclame une place dans notre vie temporelle aussi bien que dans notre vie spirituelle. Il prétend s'installer dans notre maison, rester à portée de nos yeux et de notre main. Il a une valeur ornementale et l'on dirait aujourd'hui « meublante ». Relié, paré de cuir, d'étoffes

précieuses et d'ors, il ressemble à un bijou. Nous le regardons avec une gratitude affectueuse. Nous savons qu'il est présent. Un geste et il nous dit aussitôt ce qu'il peut nous dire. Si nous savons l'interroger, il est tout prêt à nous répondre. Savoir se servir des livres, c'est la véritable culture comme le remarque, je crois, en d'autres termes, André Gide.

Nous demandons au livre ce que j'appelle des éléments de connaissance. Et nous demandons aux journaux des renseignements ou éléments d'information.

Le journal est indispensable à l'homme du XX[e] siècle. Il achève, au saut du lit, de lui dessiller les paupières. Il le réveille et lui jette au visage une poignée de faits et d'idées. C'est le déjeuner du matin. Il est composé de manière à frapper l'imagination plutôt qu'à vraiment instruire, c'est-à-dire construire. Il excite l'esprit, relate les événements, expose des opinions. Il s'aide, chaque jour davantage, d'artifices typographiques. Il fait une place de plus en plus grande aux images qui ne réclament de l'esprit aucun effort. Il cherche d'abord à séduire son lecteur. Il lui donne assurément des pensées, des règles, un peu de miel littéraire, de la substance philosophique, mais, d'abord et avant tout, il apporte une provende importante d'actualité toute chaude.

Pour cette raison même, le journal refroidi n'a plus de goût et presque plus de sens. Comme un citron pressé dont on jette l'écorce, le journal, une fois lu, glisse tout naturellement dans la corbeille à papier. Il ne s'incorpore presque jamais à la structure de notre maison et c'est exceptionnellement que nous revenons à lui, quand les années ont passé, pour l'interroger ou l'appeler en témoignage.

Pendant les dernières années, la gazette a pris un nouveau visage, elle a cherché une nouvelle forme. Nous avons aujourd'hui l'hebdomadaire qui garde l'aspect du journal, mais fournit une matière plus riche et se donne plus de recul pour juger les faits et les hommes.

Reste à définir la place de la revue et le rôle de la revue. La revue participe du livre et du journal. Comme son nom l'indique, elle a le dessein ou du moins la pré-

tention de revoir (et de juger) une petite période du monde. Elle paraît tous les quinze jours, parfois même seulement une fois le mois. Elle garde sur l'actualité une sorte de contrôle. L'actualité de la revue est une actualité, pour dire juste, décantée ou mieux encore sublimée. La poussière des menus faits passe et fuit à travers le crible. Seul demeure ce qui doit être retenu pour la nourriture et l'édification d'un esprit soucieux de soi. Une véritable revue doit porter trace de tout ce qui se passe de notable dans le monde : elle doit commenter les ouvrages, mentionner les événements, juger les actes des hommes, éclairer leur caractère. Une revue digne de ce nom doit en outre présenter des œuvres nouvelles propres à donner un reflet de l'esprit éternel dans ses aventures du jour. Elle doit être un microcosme où les éléments du monde viennent se peindre et se classer selon leur ordre de grandeur et leur importance réelle.

Une publication telle, parce qu'elle a la forme du livre et non point celle du journal, prend part à la vie du livre. Elle ne meurt pas tout de suite. Elle va se loger sur un rayon de notre bibliothèque. Elle y reste, comme le livre, à notre disposition. Elle est souvent consultée. Elle répond à nos questions et nous rappelle quels furent, en telle année, ou en telle saison, les actes, les ouvrages, les pensées des hommes, leur manière de sentir et de s'exprimer.

Quand, il y a quelques années, le *Correspondant* interrompit sa publication (heureusement reprise depuis), M. René Doumic prononça, dans la *Revue des Deux Mondes*, une brève oraison funèbre dans laquelle on percevait non seulement un regret sincère, mais encore un avertissement. M. René Doumic avait raison de s'alarmer. Entre les journaux et les livres, les revues sont indispensables à l'équilibre intellectuel des pays qui sont aujourd'hui responsables du trésor de notre civilisation.

GEORGES DUHAMEL.

D'UNE AUTRE SUITE À PERSÉPHONE

Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants, où mon cœur vous avait adorée:
Je vous redemandais à vos tristes Etats,
Je cherchais, en pleurant, la trace de vos pas.
RACINE, *Bérénice*, I, IV.

LA VILLE

Quel étrange pouvoir, et d'heure en heure, émane
Des chemins merveilleux que vos pas ont tracés?
Sous tant de souvenirs, et que rien n'a glacés,
Je marche loin de vous dans Poitiers la Romane.

Dame gallo-romaine ou princesse alamane,
Sans cesse je vous prête, et toujours dépassés,
Des prestiges d'où neige en tourbillons pressés
Aux feux du crépuscule une plus riche manne,

La mémoire de vous, de vous vivante enfin,
Vivante dans cet air amical et si fin,
Femme claire à jamais désirée et chérie;

Notre juste destin s'étage en hauts paliers,
Et je vois, du sommet de ces noirs escaliers,
Un beau jour expirant flatter ma rêverie.

—

L'HISTOIRE

Qu'un vain archéologue, une pâle agrégée,
Aux six cents folios d'un mémoire chagrin
Aillent décortiquant Hilaire grain à grain,
Ou répandent leur encre autour de l'Hypogée!

Tendresse! je vous ai maintes fois engagée
Aux routes de l'histoire et je n'ai jamais craint
De perdre votre cœur à jamais suzerain
Dans un vieux baptistère ou dans la mer Egée.

Ah! certes, après la claire ogive du portail,
Vous avez bien aimé jusqu'au moindre détail
Le crypte noire où dort la Reine Radegonde;

Mais au temple romain si vous avez parlé,
Voici qu'à votre voix s'enfuit échevelé
L'escadron où rugit l'amazone burgonde.

—

LA LUMIERE

De sa pourpre profonde une grande lumière
Traversait le clocher illustre, et j'ai tenu
A l'instant qu'il mourait le jour sensible et nu
Dans le rayonnement de sa grâce dernière.

Aux images d'ici vous êtes familière,
Et le clocher roman vous l'avez reconnu!
Vous m'aviez appelé là-haut. Je suis venu
Vous trouver au vieux roc où croît un jeune lierre.

Heureuse absente, active aux secourables mains,
Vivez et demeurez maîtresse des chemins
Que foule maintenant mon anxieuse marche;

De vous j'ai recueilli le mot essentiel
Sous la muraille ténébreuse, et d'arche en arche
Vous m'avez doucement enveloppé de ciel.

—

LE SIEGE

> Ces portaux démolis, ces murs que je redresse,
> Servent de monument à la postérité
> De la rébellion et de l'impiété
> Qui du Prince et de Dieu mesprisa la hautesse.
>
> SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE.

Gaspard de Coligny, grand Amiral de France,
S'appuyait à ce mur et commandait d'ici
L'assaut désespéré de la ville en souci
De l'honneur du royaume et de sa délivrance.

Le traître s'acharnait, mais sa persévérance,
Sans désoler un cœur à l'épreuve durci,
Se brisait au rempart inviolable, ainsi
Que son dessein rompu d'une soudaine transe.

Le destin ennemi, vous l'avez traversé
Sans reproche et sans peur aux lames d'un passé
Tout semblable à la vaine rage huguenote;

Et vous avez levé, tendresse! contre lui
Cette voix au beau timbre heureux, sans fausse note,
Et les mots souverains que j'entends aujourd'hui.

—

LA SAGESSE

Bonheur inépuisé! Ma ville, mon amie.
Ma sage passion vous unit toutes deux,
Vivantes! Je refuse au désir hasardeux
Le droit de saccager la suprême accalmie.

Vous soumettant sans cesse à son propre génie,
La cité magnifique a dépassé mes vœux;
Pourtant elle vous doit, ainsi que je le veux,
Son visage plus fier et sa pleine harmonie.

O femme pure et ville noble, je vous tiens,
Et c'est moi qui conduis vos secrets entretiens
De l'esplanade au pont, de la douve à l'abside;

Hors vous il n'est de chair heureuse, de maisons
Sonores puisqu'enfin, comme je le décide,
Ma sombre inquiétude accepte vos raisons.

FRANCIS ÉON.

HOMMAGE
A J.-H. ROSNY AINÉ

—

C'était par un après-midi de printemps, — ne dites pas que cela commence comme un mauvais conte, la suite de l'histoire est belle, — et des écrivains s'entretenaient, chez Harlor, du magnifique hiver, du printemps persistant plutôt de J.-H. Rosny aîné.

La célébration du cinquantenaire de Victor Hugo s'annonçait. Léopold-Lacour, John Charpentier, entre deux tasses de thé évoquaient, l'un avec les yeux de l'automne, l'autre avec la vigueur de l'été — nous voici en pleine ronde des saisons — les fêtes qui avaient été organisées en hommage au poète de *la Légende des Siècles*, de son vivant. Ils me dirent :

— Pourquoi pas un hommage à J.-H. Rosny, à l'occasion de ses 80 ans, qui approchent (1)?

Le lendemain j'étais dans le bureau de Vallette. Mes confrères en effet avaient ajouté que le *Mercure* leur paraissait bien fait pour accueillir pareil hommage. Aussi :

— Ce sera le 17 février 1936, rappelais-je à Alfred Vallette, les 80 ans de J.-H. Rosny aîné (2). 1936 marquera, d'autre part, le cinquantenaire du premier livre de J.-H. Rosny aîné : *Nell Horn*. Diverses associations, la

(1) Cf. *Hommage à Alfred Vallette*, par Gaston Picard (Extrait de *la Revue Belge* du 15 octobre 1935, Goemaere, imprimeur du Roi, éditeur).

(2) Joseph-Henri-Honoré Boex, dit J.-H. Rosny aîné, naquit à Bruxelles, le 17 février 1856. Ajoutons que Justin Boex, dit J.-H. Rosny jeune, naquit en 1859. *Nell Horn*, paru en 1886 sous la signature J.-H. Rosny, inaugurait les débuts de l'aîné. Les deux frères adoptèrent cette commune signature pour les volumes qu'ils publièrent jusqu'en 1908, date à laquelle, leur collaboration cessant, ils signèrent désormais leurs livres, l'un J.-H. Rosny aîné, l'autre J.-H. Rosny jeune. On notera que ce pseudonyme : *Rosny*, provient d'un séjour que J.-H. Rosny aîné avait fait à Rosny-sous-Bois.

Société des Gens de Lettres notamment, se proposent de fêter, à l'occasion de son anniversaire, l'écrivain.

« Accepteriez-vous de publier dans le *Mercure* sous forme d'hommage collectif, des textes caractéristiques, interprétant les aspects essentiels de l'œuvre rosnyenne, textes que je recueillerais auprès de personnalités choisies avec le souci de faire entendre les voix les plus dignes, les plus qualifiées?

— C'est entendu, répondit Alfred Vallette. Je serai heureux d'associer le *Mercure* à tout ce qui pourra être fait par ailleurs pour Rosny.

Faut-il dire que Georges Duhamel, mis au courant, acquiesça? Et non seulement l'actuel directeur du *Mercure* m'affirmait sa joie d'avoir une occasion d'honorer J.-H. Rosny aîné dans la revue, mais bientôt il me remettait ces lignes, qui traduisent si nettement, si chaudement nos intentions qu'on me permettra de les placer en introduction aux pages qu'on va lire :

J.-H. Rosny aîné a séduit plusieurs générations de lecteurs par son imagination hardie, par ses peintures vives, son style animé, sa langue généreuse. Il a donné, il donne chaque jour l'exemple du courage créateur. Il a, pendant un demi-siècle, abordé tous les sujets, éclairé tous les problèmes, multiplié les expériences, montré la plus mordante, la plus active des curiosités. Il a grandement contribué à la gloire de l'Académie Goncourt. C'est un patriarche des lettres. Je le salue avec une amitié respectueuse et reconnaissante.

GEORGES DUHAMEL.

§

Il n'y a pas un écrivain, pensons-nous, qui n'aurait été désireux d'apporter sa contribution à l'hommage. Nous avons cru plus intéressant de synthétiser, disions-nous tout à l'heure, les aspects essentiels de l'œuvre rosnyenne. Mais la personne de J.-H. Rosny aîné a sa place ici, laquelle est inséparable de son œuvre. A ce point que notre Rachilde voit dans Rosny un personnage de Rosny, mieux qu'un personnage : *le Félin Géant :*

Celui que j'appelle familièrement, et sans lui en avoir demandé la permission, le *félin géant,* J.-H. Rosny aîné, fut à l'aurore de ma vie des lettres un grand étonnement, pour moi. Déjà célèbre, il eut la bonté de s'occuper de moi, humble petite étoile qui ne cherchait pas à briller, mais cherchait le plus honnêtement possible son pain quotidien dans la... nébuleuse du journalisme, il me parlait d'*Aldébaran* et de *Bételgeuse* en des termes savants qui ne dédaignaient point ma pauvre ignorance de l'astronomie.

Je le revois encore, en un certain cénacle d'autrefois (du temps de la préhistoire littéraire) qui se réunissait en un dîner confraternel, *35, rue du Département,* où on avait l'habitude charmante de manger de la mousse au chocolat, et de se battre à coups de poing, au dessert!

En ce bienheureux temps, Rosny, aîné, toujours l'aîné de ses camarades sous tous les rapports, lançait d'un seul effort de son poing droit un jeune poète turbulent dans les glaces de la devanture, ce qui me remplissait d'admiration. En outre, il était grand, très pâle, très brun et paraissait descendre des nuages pour faire œuvre de dieu qui détient la foudre.

Nous lui devons les plus beaux livres sur le commencement du monde qui sont *les romans de la genèse* et peut-être toute la vérité sur les légendes, car certains cerveaux d'hommes demeurent documentaires, étant chargés de pénétrer les brumes par le rayonnement de leur intelligence. Ce sont des porteurs du feu. Comme tous les génies, Rosny aîné n'a pas la place qui lui est due. Il est à la fois trop loin parce que *trop haut* et *en dehors* parce qu'il méprise les lois de la réclame. Sa production est énorme et comme il arrive toujours on lui reproche, au moins chez les médiocres, de gagner à tous les coups: il n'est jamais bon, en littérature de faire toujours un bon livre écrit avec soin, intéressant, autant un merveilleux conte qu'un récit documenté.

...Je plains mon cher *félin géant* de remonter aux fabuleux monstres des forêts ancestrales, mais c'est tout de même pour ça que... personne ne peut nous *le descendre.*

RACHILDE.

§

René Benjamin flaire lui aussi le félin sous l'homme. L'auteur de *Gaspard* nous dit :

J'ai toujours eu l'impression que Rosny aîné était un des personnages qu'on pouvait le moins situer dans l'espace et dans le temps.

Par son œil où il y a de l'infini, par son poil qui semble éternel, par la moindre de ses phrases où passent des bêtes et des nuées, par le sens qu'il a de la mort et de l'implacable, il m'aide à me représenter la préhistoire... Je le vois aussi causant avec Moïse, sinon en haut, du moins au pied du Sinaï... Je le vois au milieu des Rois de la Grèce, devant la muraille de Troie, entre Ulysse et Agamemnon. Mais quelle stupeur de le trouver au XXe siècle au cinquième étage d'une maison de la rue de Rennes!

Une heure chez Rosny, le mercredi, de février à Pâques, c'était s'échapper du monde actuel, se dédoubler, entrer dans une vie de fantôme. On trouvait là pourtant des amis qui, grâce à Dieu, étaient vivants, des ennemis qui hélas, n'étaient pas morts, de petits gâteaux délectables, un chocolat plein d'onction à faire croire que le chocolat est comestible, et Mme Rosny, qui a toujours été la grâce et la gaieté, le sourire de la vie, et qui avait l'air de dire de ses yeux clairs : « Que choisissez-vous : le bonheur ou la philosophie? »

Le bonheur c'était son accueil, et des propos aisés sur des sujets qui prêtent à rire dans une vie où le cœur aurait tant besoin d'être heureux.

La philosophie, c'était son mari, debout dans l'ombre, entre la lumière du salon et la clarté de la salle à manger.

Là, sous un plafond trop bas pour lui, entre des murs qu'il envoyait promener d'un geste, voyant au delà de ceux qu'il recevait, sourd par nature physique et psychologique aux propos des autres, mais écoutant les voix lointaines de sa race, de son hérédité, de son être multiple, il commençait, avec noblesse et nonchalance, devant les premiers arrivants, un long monologue traversé de ténèbres où il avait l'air, à tâtons, de cueillir des idées inattendues et des sensations insolites dans la suite des siècles et l'infini des mondes. Sans

se distraire de sa pensée, il donnait à ceux qui entraient un sourire mécanique, une poignée de main machinale, et poursuivait son rêve, où les pauvres essayaient de le suivre, en murmurant de temps en temps : « Ah! Oui, oui!... » pour se rassurer.

On l'entendait expliquer avec douceur le drame terrifiant qu'est l'aventure humaine. De ses paumes ouvertes il faisait signe à la mort qu'elle pouvait être assurée de son dégoût. Puis, dans un éclair de sombre ironie :

— Je préférerais quant à moi avoir été évité... je veux dire n'être pas né!

Il avait l'air avec ses mains de rouler des mondes, quand il indiquait toutes les horreurs accumulées qui furent nécessaires pour que nous naissions.

— Car, disait-il, en enfonçant la tête dans ses épaules, afin d'être bien solide devant ce qu'il voyait, si Napoléon n'avait pas fait massacrer tant de milliers et de milliers de soldats, si avant lui César que j'abomine, n'avait pas crevé, haché, dépecé tant de Gaulois...

— Mais venez donc goûter! chantait la voix de Mme Rosny.

— Eh bien, reprenait-il avec le sourire de Rhadamante, aucun de nous ne serait là!

L'œil émerillonné mais la bouche amère, il faisait du même ton le compte des astres et celui des lèpres, et il passait de l'infinie variété des êtres à l'incessante métamorphose des nuages. Rien n'échappait à sa noire vision, dorée pourtant de sagesse, ni sa vie de forçat littéraire qu'il décrivait avec une chaude mélancolie, ni son œuvre d'une telle étendue qu'un malheureux public ne peut rien y reconnaître, ni tout cet amas de livres qui se publient et qu'on reçoit... Et là son regard brillait pour dire :

— Que de substance cérébrale perdue!

Soudain, il passait aux animaux. Je me le rappelle alors, doux et consolant pour les hommes, quand il nous faisait toucher le calvaire des bêtes, des moutons et des vaches en train de manger, de manger encore, de manger toujours, pour changer de l'herbe en laine et en lait!

— Lorsque nous nous mettons à table, disait-il d'une voix sourde, nous nous trouvons aux prises avec des aliments tout préparés...

— Alors, personne ne veut goûter? soupirait Mme Rosny, qui avait le sourire de l'aurore au mois de juin.

— Mais le mouton, reprenait son mari, mais la vache, quel travail! Quel acharnement!

. . . .

C'était ensuite intolérable de se retrouver sur le trottoir de la rue de Rennes, rue médiocre entre les médiocres.

Auprès de Rosny, Dieu sait si l'on sentait au vif toute la misère du monde; mais il la peignait avec grandeur! On était secoué, jamais découragé.

Et tout à coup rue de Rennes, on touchait le fond du désespoir, dans cette voie morne, où il n'y a rien pour les yeux, rien pour l'oreille, rien pour le cœur, mais où le destin, parmi le chaos des choses, a voulu que vive ce grand esprit.

RENÉ BENJAMIN.

§

Cependant que Maurice Pottecher, attentif à discerner l'homme derrière l'écrivain, apporte son témoignage :

D'autres diront la maîtrise littéraire de l'écrivain, la valeur scientifique du penseur et du philosophe. L'extrême variété de son œuvre étonne et déconcerte un peu ses contemporains. L'originalité en est aussi la marque; originalité dans l'invention des sujets, qui fait de J.-H. Rosny le créateur d'un genre; originalité dans la forme, grâce à quoi on reconnaît facilement une phrase de ce conteur, non seulement par un certain tour de style personnel, mais par la création et la répétition d'images, de mots caractéristiques, de comparaisons où la nature primitive, permanente, mêle quelque chose d'éternel aux fantômes de ce monde tourbillonnant.

Quoique chez lui, le raisonnement semble prévaloir et l'érudition tendre partout le réseau de ces fils bien noués, c'est par l'intuition que son imagination se rattache à celle des plus anciens aèdes. Chez lui, comme chez les grands Epiques, les jeux de la société humaine qu'il observe et qu'il décrit, de leurs petites passions, de leurs grands intérêts en conflit, sont dominés par celui des Forces naturelles : tumulte des vents, bruissement des sylves, travail des nuées et des rayons, pressentiment des cataclysmes qui bouleversent un instant le cours

régulier de la Transformation universelle, celle-ci n'ayant d'autre fin que sa propre existence, sans espoir d'un aboutissement où la pauvre logique de notre esprit et ses aspirations les plus véhémentes trouveraient à se satisfaire.

Ce pessimisme foncier est troué d'illuminations fugitives qui sont comme les scintillements du voile brodé de Maïa sur sa nudité, terrifiante pour la plupart des yeux humains. Et voilà la marque du poète savant, ou *sachant*. Une originalité de cette sorte est faite sans doute pour échapper en grande partie au public contemporain, n'étant point sujette de la mode. Il faut quelque recul du temps pour qu'elle soit un jour mieux comprise et mieux appréciée.

Je ne voudrais parler que de la valeur morale de l'homme, inséparable pour moi de sa valeur intellectuelle : ce qui fait que ce n'est pas rabaisser l'artiste, de le considérer sous un aspect purement humain, où notre connaissance peut plus aisément l'atteindre.

Tel que nous l'avons connu, dans un temps déjà lointain, causeur ardent et obstiné qui poursuivait dans le salon de son ami Alphonse Daudet une conversation d'ordre toujours spéculatif et désintéressé, parmi les préoccupations plus terre à terre d'une assemblée d'écrivains inquiets du succès d'un livre, du chiffre des « tirages », des accidents politiques et de la répercussion du hasard sur leur existence et sur leur carrière; tel que nous le retrouvons aujourd'hui dans un logis modeste, la barbe chenue, le sourcil broussailleux sur des yeux toujours scintillants, la voix tamisée et discrète, le geste mesuré et précis, — c'est le même personnage à l'esprit inlassablement vif et fécond, au cœur inchangé.

Toute l'expérience acquise au bout de 80 ans d'existence n'a pas altéré la pure et volontaire ingénuité de cet esprit si divers, où une bonté indulgente a vaincu le mépris. Et ceci nous semble, dans l'homme chargé de gloire ou d'ennui, la véritable grandeur.

L'existence de J.-H. Rosny, pour qui le travail littéraire aura été à la fois un servage continu et une libération magnifique, est aussi, à sa façon, un modèle d'héroïsme inconnu; modèle bon sans doute à faire sourire en ce temps beaucoup d'auteurs, bon pourtant à proposer à ceux qui voudraient res-

ter dignes de l'art auquel ils ont eu la joie et le malheur de se vouer.

La plus belle lueur dont puissent s'éclairer une vie si discrète, un labeur si têtu, c'est l'amour qui l'entretient, l'amour sous la forme d'une noble et durable tendresse. Plus que de quelques honneurs non sollicités, on se félicite de savoir que ce grand présent ne lui a pas manqué.

L'amitié, choisie et une fois pour toutes scellée avec quelques êtres auxquels il prêta une fidélité égale à la sienne, achève de parfaire une destinée exempte de plaintes, en révélant à cet esprit aux multiples facettes et en révélant à ceux qui l'ont connu de près la constance de son cœur.

Pour fêter une longue existence à laquelle l'intégrité de la force spirituelle toujours vive et le souhait de ses admirateurs promettent un terme encore lointain, que ce simple témoignage de l'amitié soit aussi l'hommage le plus sensible à la sympathie et à la générosité de l'artiste!

MAURICE POTTECHER.

§

On vient de voir J.-H. Rosny aîné chez lui, dans ce cadre familier où il est juste de situer, à côté de Mme Rosny son admirable compagne, le petit-fils qui signe Borel-Rosny ses premières pages, l'enfant blond des Mercredis qui un jour consacrera au grand-père l'étude biographique où il mettra tout son cœur d'adolescent, toute sa raison d'homme en devenir. Mais un autre cadre que celui de la rue de Rennes est bien connu des amis de Rosny, j'entends ses collègues de l'Académie Goncourt. « Chez Drouant », cela va de soi. Et Léon Daudet nous montrera l'auteur des *Souvenirs de la vie littéraire : l'Académie Goncourt, les Salons,* un jour d'élection :

Rosny aîné est à cheval sur la physique et la paléontologie. Il aime l'universalité intellectuelle. J'aurais voulu recueillir tous ses propos, énoncés sans rien de péremptoire, aux déjeuners Goncourt, avec cette liberté, cette aisance, ce pittoresque qui le rapprochent de l'idée que je me fais de Diderot.

Un matin, il nous entretint de la découverte, de la que-

relle du quantitatif et du qualitatif — qui bouleverse jusqu'au programme du baccalauréat — d'Ampère, d'Arago, de Faraday et d'Edison. Il se tourna vers moi, à un moment donné, avec ses grands yeux noirs, chargés de conjecture : « Tu sais que l'énergie est qualitative? Même depuis les *quanta,* ses variations échappent aux calculs ».

Là-dessus, quelques vociférations contre cet absurbe Meyerson et son *Cheminement de la Pensée* en trois volumes, qui coûte cent trente francs et ne vaut pas trois francs. Rosny aîné sourit à la persane, sous son grand front bombé qui me rappelle ma jeunesse enthousiaste, la science aussi (*le Bilatéral, les Xipéhuz, Marc Fane*), Champrosay et mon père. Puis il se lança dans un éloge d'Arago, d'Ampère et surtout de Faraday, qui nous plongea dans l'admiration. La vie intellectuelle de ces hommes-là est masquée par leurs découvertes froides, dont les ponts sont coupés avec la « nature naturante » — comme disait Spinoza — de l'homme.

Ils travaillent dans un gel transcendantal, les racines numériques, génératrices de machines, remplaçant chez eux les racines verbales, génératrices de mouvement et d'actes. Cela ne les met pas à l'abri des passions, bien entendu; mais cela leur donne l'air d'en être à l'abri, comme, il y a quarante ans, aux médecins, accoucheurs et chirurgiens.

Rosny aîné nous montra, en quelques traits et tracés de maître, la naissance du magnétisme et des courants induits, puis de l'électro-magnétisme, puis la pénétration de celui-ci dans l'atome et dans la cellule, puis les découvertes et calculs grandioses de Jean Perrin, bref l'ampleur et le jet de la fusée par qui s'éclairent les latences de l'univers. Grand extracteur de la poésie cachée des forces et des nombres, il dépassa la norme d'ici-bas, comme souvent dans ses livres inquiets et hantés, et nous fut un enchantement.

Je l'aurais volontiers embrassé et mes collègues étaient éclairés, comme moi, par le feu blanc de sa parole à la fois ailée et scrupuleuse. On en avait oublié les huîtres et l'échézeaux.

LÉON DAUDET.

§

Rosny aîné ne réserve pas sa conversation aux seuls grands sujets : président de l'Académie Goncourt, il

assume ses fonctions avec la conscience qu'il met par ailleurs à aborder les problèmes de la science, à écrire ses livres, et Pol Neveux, de l'Académie Goncourt, nous montrera son président à l'œuvre :

Président de l'Académie Goncourt, J.-H. Rosny sert la mémoire et les volontés de notre fondateur avec le même zèle, la même piété reconnaissante que ses prédécesseurs J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Gustave Geffroy. Mainteneur de nos traditions et de nos cultes, en lui persiste fervente cette religion exclusive, despotique de la sainte littérature qui exalta nos vingt ans. Il paraît et soudain pour les aînés d'entre nous se recrée l'atmosphère frémissante du grenier d'Auteuil où Goncourt nous accueille entouré de tous les fantômes qu'il a ressuscités. Nous revoyons ce hautain visage du maître, son front saint-simonien qu'auréolent ses cheveux d'argent et ses beaux yeux aigus, brillants du reflet de tant de chefs-d'œuvre, hier encore méprisés des académiques et de la foule; nous entendons sa parole grave où la poursuite et la rencontre de la vérité mettent des inflexions âpres ou amères. Et nous revivons aussi les soirées du jeudi chez Alphonse Daudet, rue de Bellechasse, les dimanches d'été dans le décor si français de Champrosay, dans le parc crépusculaire qui s'incline vers le fleuve embrumé où nous appelle la voix caressante de l'enchanteur provençal...

J.-H. Rosny incarne notre jeunesse, veille sur tous nos souvenirs, ranime tous nos rêves, tous nos regrets les plus chers. Dès ses débuts il avait conquis nos deux patrons par tout ce qu'apportait d'inédit sa culture universelle, son lyrisme philosophique et scientifique, la nouveauté de son écriture. Goncourt et Daudet étaient étonnés et séduits par ce jeune écrivain à la fois réaliste et visionnaire, si éloigné de leurs concepts, si différent de leurs autres disciples; par l'auteur de *Vamireh* et du *Bilatéral* que hantaient les fabuleux mystères de la préhistoire et qui, s'évadant de l'individuel, voulait décrire à grandes fresques les remous des civilisations, les destins des sociétés et, dans ce qu'elles ont d'éternel, les angoisses de l'esprit et du cœur. Et ils l'avaient profondément aimé pour cet appétit du mieux, cette humanité triste et cependant confiante, toujours émue et

pitoyable, qui se dégageait de ses propos, de ses écrits — et enfin pour la limpidité de son âme et son « impérieuse bonté ».

Près d'un demi-siècle s'est écoulé. Et la carrière de J.-H. Rosny est à l'heure présente une des plus pures qui se puissent donner en exemple. Rien n'a manqué à son éminente dignité et à son éclat. Elle a méprisé la facilité et ces succès matériels qu'engendrent les concessions au vulgaire; elle a provoqué l'admiration unanime de tous les penseurs, de tous les artistes. Ignorant les vilenies et les bassesses, pardonnant à l'envie, plein de noblesse, de modestie souveraine et de suprême candeur, J.-H. Rosny, octogénaire, glorieux et pauvre, continue son labeur acharné...

C'est une grande et douce fierté pour nous que d'avoir à notre tête un maître de cette autorité et de ce rayonnant prestige; un chef chez lequel l'homme et l'écrivain ne font qu'un, la générosité de son œuvre prenant source dans la générosité de son cœur. Et ce n'est jamais sans orgueil que dans les cérémonies où il parle en notre nom nous applaudissons ses discours, ses allocutions familières où sa lucidité prophétique, son savoir et sa sagesse de vieux mage s'expriment avec la plus charmante malice, une ingénuité, une bonhomie wallonne délicieuse.

Administrateur de notre communauté ce magnifique esprit apporte dans l'accomplissement de ses humbles devoirs tous les scrupules méticuleux d'un légiste, toutes les inquiétudes d'une haute conscience. Et sa tâche n'est pas toujours commode. Car l'Académie Goncourt est naturellement plus pressée de disputer des mérites d'un livre, d'une réputation naissante, que d'épiloguer sur son règlement et d'accomplir des formalités administratives. Il faut voir alors notre président se désespérer, attirer doucement chacun de nous à l'écart et insister avec une gentillesse persuasive jusqu'au moment où l'accord est acquis et où tous se rangent sous son autorité paternelle. Et je ne parle pas de ses longues incertitudes le jour du vote du prix où son âme de juste est si cruellement torturée... A la fin de nos réunions, quand nous avons obéi à ses exhortations, il nous récompense par une causerie sur l'un des grands problèmes de la vie que nos propos lui ont

suggéré, improvisation d'une intelligence éblouissante où passe dans un souffle superbe toute sa poésie lucrétienne... J.-H. Rosny est vraiment pour nous le plus admiré, le plus vénéré, le plus tendrement aimé des chefs de famille.

POL NEVEUX.

§

Nous avons voulu que l'Académie française fût associée à cet hommage. On a lu la déclaration de Georges Duhamel. Et Claude Farrère marie sa voix à la voix de Loti :

Je me souviens d'avoir entendu parler de Rosny aîné, pour la première fois, par Pierre Loti. C'était à bord du *Vautour,* que Loti commandait alors, et nous étions dans les eaux du Levant. Loti, qui recevait sans cesse des livres frais parus, et m'en donnait souvent à lire, me tendit un jour un volume dont le titre m'intrigua. C'était *Un autre monde.*

— Voyez donc cela, me dit-il sans préambule. C'est d'abord parfaitement écrit, comme tout ce qu'écrivent les frères Rosny. Mais surtout, l'imagination qui a dicté ce livre est une imagination extraordinaire.

Et Loti, ce jour-là, n'en dit pas davantage. Mais c'était beaucoup pour lui, car il détestait parler. Quant à la critique littéraire, elle se résumait pour lui en deux vocables : « J'aime ça » ou « Je n'aime pas ça ». Les pourquoi, les comment et les parce que le révoltaient. « Le merle, m'avait-il dit un jour, n'est pas un chanteur, par ce seul fait qu'il est un siffleur. *Nunc erudimini.* » Loti ne détestait pas le latin.

Mais il aimait les frères Rosny. Il aimait leur association et le chef de cette association, l'aîné, qui apportait surtout dans la firme commune ce trésor qui était spécialement à lui, et dont Loti faisait un tel cas : l'imagination.

A n'en pas douter, J.-H. Rosny aîné doit sa célébrité réellement mondiale à cette imagination inouïe, qui le jeta dans ces romans préhistoriques où il excella, — *Vamireh, les Xipéhuz.* Notez bien qu'au temps qu'il les écrivit, — de 1887 à 1894, — la préhistoire était encore

à son aube grise et que les frères Rosny, osant entamer leur *Vamireh* par cette affirmation hardie : « C'était il y a vingt mille ans... » se jetaient à corps perdu dans les anticipations les plus téméraires. Mais leur étoile les servit. C'est bien il y a vingt mille ans, — à cinq ou dix mille autres années près, ce qui n'est rien, — le dessous de rien, aurait dit Alphonse Daudet, qui fut, lui aussi, des Goncourt, — que Vamireh aurait eu quelques chances de vivre dans la vie réelle, — et de vivre comme J. H. Rosny l'a campé, splendidement.

J. H. Rosny, l'aîné, dresse aujourd'hui, face aux générations actuelles, la silhouette plus splendide encore d'un homme d'autrefois, qui a su devenir et demeurer, au fur et à mesure que le temps égrenait ses années sans nombre, un homme d'aujourd'hui, voire un homme de demain. Hier, nous conduisions pieusement à son tombeau le plus grand des romanciers français du XX[e] siècle, Paul Bourget. Et certes, toute la littérature de chez nous prenait le deuil de cet écrivain dont l'œuvre et la vie furent d'un si noble et fier exemple. Toutefois, certains critiques un peu légers crurent pouvoir affirmer qu'avec Bourget achevait de disparaître cette grande génération des Barbey, des Stendhal, des Flaubert, des Maupassant, — la génération des fils de Balzac. — Que non pas! Les plus jeunes écoliers de la plus jeune des écoles actuelles, qu'ils le veuillent ou non, se rattachent inéluctablement à Balzac. Et, s'ils ne voient pas que c'est à travers Bourget, ils seront bien forcés de constater que c'est à travers Rosny, — Rosny, si proche de toutes nos plus modernes obsessions, si proche aussi des hantises jumelles qui étaient celles des Rastignac et Rubempré. — Entre ceci et cela, — entre la première moitié du siècle XIX et la deuxième du siècle XX, — J. H. Rosny jette une manière de passerelle robuste, harmonieuse, élégante et ironique.

CLAUDE FARRÈRE.

§

A la voix de Pierre Loti, la voix d'Edmond Rostand va se joindre. Sous la forme d'une lettre, que l'auteur de *Cyrano* écrivait à J.-H. Rosny aîné comme *l'Enigme de*

Givreuse venait de paraître. Lettre inédite que le destinataire a bien voulu nous communiquer, cependant que Maurice Rostand, Jean Rostand, nous autorisaient à la publier.

Jean Rostand nous écrivait :

Vous pouvez, bien entendu, disposer de la lettre de mon père (je me souviens encore de la joie qu'il avait eue à lire *l'Enigme de Givreuse*). Et il me sera même tout particulièrement agréable de voir figurer son nom dans cet *Hommage à J. H. Rosny aîné*, auquel j'eusse été heureux de joindre le témoignage de ma vive admiration personnelle si votre aimable demande ne m'avait pris d'un peu court, et dans un moment où je suis harcelé d'obligations et de préoccupations diverses.

D'autre part :

Vous pensez avec quel plaisir je vous autorise, m'écrivait Maurice Rostand, qui ajoutait : Je tiens beaucoup moi-même à rendre hommage à Rosny : vous aurez mes lignes lundi.

Des lignes de poète : quatorze, un sonnet :

A ROSNY

Rosny, je veux venir quand l'on te rend hommage,
Le fils après le père, avec fidélité!
Toi qu'on peut appeler maître sans persiflage,
Toi qui ne t'es jamais abaissé pour monter.

Ce sont de tristes temps. Tout s'en va : le courage,
L'honneur vrai, les aînés que l'on peut respecter!
Pour la mort d'un ministre un journal a huit pages,
Et Bourges, glorieux, meurt dans l'obscurité.

Tu n'es pas, comme on dit, un Maréchal des Lettres,
Mais le plus émouvant, le plus fier des ancêtres,
Pour qui notre respect ne cesse d'être doux!

Ton cœur a triomphé de cette époque impure,
Tes quatre-vingts romans sont d'un métal qui dure,
Et tes quatre-vingts ans sont plus jeunes que nous!

MAURICE ROSTAND.

Mais voici la lettre d'Edmond Rostand (non datée; écrite nécessairement au cours de l'année 1917, *l'Enigme de Givreuse* ayant paru à cette date) :

Monsieur,

J'ai été profondément heureux de tenir de vous *l'Enigme de Givreuse* que j'avais lue avec passion dans *la Revue.* Voulez-vous me permettre de saisir cette occasion, et de vous dire mon ancienne et ardente admiration, qui vous a toujours suivi? Entre toutes votre œuvre m'est chère, parce qu'elle est la poésie même, et à cause d'un style unique qui sait, comme aucun, ouvrir rapidement, en passant, d'un mot, d'une épithète inattendue, de brusques profondeurs, — et à cause de sa puissance, de sa largeur.

Elle est l'épopée de l'effort, et de l'angoisse humaine. Et je ne me donnerai pas le ridicule d'en découvrir ici toutes les beautés, mais je veux vous avouer ma prédilection pour vos figures de femmes : c'est la seule chose peut-être qui ne me semble pas encore avoir été dans vos livres suffisamment admirée! Seul, vous peignez la femme étincelante et dangereuse, telle que je l'aime et la redoute, avec sa force d'élément, et sa complexité mystérieuse. Telle de vos créatures me suit, s'attache à moi comme une liane, comme le souvenir d'une femme réellement aimée. Vos oréades, humaines et divines, sont peintes comme par un sorcier qui aurait été Don Juan. C'était bien un regard de magicien que je vous voyais un jour jeter sur une fête, à l'Elysée, dans le jardin; vous vous teniez un peu à l'écart, et je vous observais. Votre regard était posé sur ce tumulte frivole avec une lourdeur, une ironie, une bonté, une indulgence implacables et exquises. C'est de ce regard que vous avez pénétré l'âme des nymphes qui vivent dans notre magnifique et mélancolique forêt. Ah! que je les aime toutes! les meilleures et les pires! Pardon de vous conter tout cela. J'espère ne vous avoir pas importuné, et vous prie de croire à cette respectueuse et enthousiaste admiration.

EDMOND ROSTAND.

§

Les Femmes et l'Amour dans l'œuvre de Rosny aîné, voilà qui fait partie, certes, des aspects essentiels de l'œuvre rosnyenne. Femmes, amour occupent l'œuvre de Rosny, cela est naturel, on est assez habitué à les rencontrer partout où il y a des auteurs et des livres. Mais tandis que beaucoup se limitent à l'étude du cœur humain, l'auteur de *Vamireh*, de *la Force mystérieuse* et de *l'Appel du Bonheur*, à ne citer que trois livres qui diffèrent par le thème, a inclus Eve et tout ce qui advient par Elle, pour l'amour d'Elle, dans son œuvre, quelle que soit l'inspiration. Ecoutons Francis de Miomandre :

En littérature, comme dans tous les ordres de la pensée, nous vivons sur un certain nombre de préjugés, et bien rares sont ceux qui se sentent assez d'irrespect, et de force, pour dissocier les idées qu'ils unissent indûment.

Un des plus vivaces de ces préjugés est celui qui prétend à établir une cloison entre l'intellectualité et la sensibilité. Il ne résiste cependant pas à l'examen.

La vérité c'est que, lorsque l'intellectualité est très forte chez un être, c'est l'indice en lui d'une réserve de vie, dont l'autre aspect est infailliblement une grande sensibilité. Ainsi J.-H. Rosny aîné. Type de cérébral pur, mais non pas exclusif, ce romancier épris de pensée, familier des idées générales et n'ayant jamais renoncé à rêver d'un « nouvel aménagement de l'univers », a toujours été, d'autre part, attiré par les choses du cœur. Ce n'est pas chez lui contradiction : tout au contraire c'est fusion, c'est synthèse. Avec son intuition de poète et son tact d'artiste, Rosny a toujours senti que l'amour avait tout à gagner en s'adjoignant si je puis dire, l'univers. Le cerveau multiplie les possibilités du cœur. C'est pourquoi les pages amoureuses des romans de Rosny ne ressemblent jamais à celles des autres auteurs. Un certain frémissement s'y cache, et les agite sourdement. En s'approchant de la femme, l'amoureux sent qu'il entre dans un monde nouveau, qu'il reçoit communication de secrets et de mystères plus vastes. Quelque chose de panique s'empare de son âme et de ses nerfs, cela tout justement que Goethe

appelait l'Eternel Féminin. D'où cette ressemblance qu'elles ont toutes, les héroïnes de Rosny, ce je ne sais quoi de cosmique comme si, dépouillées soudain de toute individualité sociale et même personnelle, elles n'étaient plus que des signes, des symboles frémissants de vie, des comprimés de nature. Leur visage est fleur, leur chevelure herbe et feuillage, leur corps élément. Les émotions jettent sur elles une ombre de nuages ou passent en elles comme une brise ou une tempête. Il y a dans ces descriptions « naturistes » une complaisance si tendre et si voluptueuse, une émotion si grave et pour tout dire un tel amour que, par comparaison, toute sentimentalité paraît vulgaire et mesquine. Il n'y a de grâce authentique que chez les forts.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

§

Eve n'est pas que l'inspiratrice, dans l'œuvre de Rosny aîné, où nous la voyons animatrice, et Harlor nous montrera la part du Féminisme dans les romans de celui qui écrivit *la Fille d'affaires :*

L'œuvre magnifiquement multiple de J.-H. Rosny aîné témoigne à maintes reprises d'un intérêt poignant pour le sort humain des femmes et leur condition dans la société.

Les romanciers et dramaturges, du passé ou d'aujourd'hui, sont rares qui se préoccupent de la douloureuse situation de la femme aux prises avec une brutale autorité masculine ou les rigueurs des codes, ou encore de la femme seule. Quand les vertus ou les grâces féminines sont louées, c'est généralement par galanterie chevaleresque ou par exaltation poétique. Mais la question de l'affranchissement social, spirituel, intellectuel des femmes n'est guère posée franchement, lorsqu'elle est posée. Cette timidité permet au lecteur ou au spectateur de travestir les buts de la doctrine d'émancipation, d'en redouter les conséquences.

Avec J.-H. Rosny aîné, le droit de la femme aux plus hautes ambitions humaines est présenté sans restrictions. Et l'on ne sent point là un effort de bonté, encore moins une flatterie, mais l'effet d'un besoin inné de justice, les résultats de cette

perçante faculté d'observation, de pénétration des âmes qui est un des traits essentiels de son génie.

Il va de soi qu'un grand artiste comme lui ne se sert pas d'une affabulation romanesque pour soutenir une thèse. Il ne plaide pas. Mais ses romans, qu'ils évoquent les temps primitifs ou peignent les mœurs contemporaines, exposent (avec plus ou moins d'ampleur ou de vivacité, suivant le sujet et les personnages choisis), soit le mérite féminin, soit l'iniquité des lois masculines, soit, ce qu'il appelle lui-même dans l' « Avertissement » si net de *Marthe Baraquin*, la « cruauté », l' « hypocrisie », la « lâcheté » du « mâle amoureux ». *Marthe Baraquin!* L'on ne saurait trouver livre plus empreint de généreuse pitié pour la misère de la femme mal protégée contre le féroce égoïsme de certains hommes.

Mais ce féminisme de compréhension émue se surpasse encore, sous une plume masculine, lorsqu'il ne dénie pas à la femme les hautes visées de l'intelligence. Faut-il rappeler les admirables dissertations de l'héroïne de *la Vague rouge*, de cette Christine, fille du peuple douée d'éloquence lumineuse? — Pour ne citer qu'une « intellectuelle », Caroline, la doctoresse, *l'Indomptée*, est une fille savante, dont la science et les capacités cérébrales ne sont pas un instant tenues pour moindres que celles de ses émules masculins. Et elle leur est bien supérieure par le courage et la loyauté. Cette noblesse de l'esprit, si, par hasard, on l'accorde à la femme, on veut qu'elle ait comme rançon la sécheresse du cœur, l'appauvrissement de la sensibilité. J.-H. Rosny aîné tient, au contraire, pour certain que l'élargissement de la pensée ne peut nuire à la recherche d'un tendre échange, que rien ne peut détruire les puissances affectives dans un être harmonieusement développé comme cette Caroline. Ce féministe parfait et, pour ainsi dire, visionnaire, ne craint pas d'annoncer que, par l'étude, par l'exercice de la réflexion le charme féminin loin de se passer gagnera en attraits : « Demain naîtra un idéal de beauté plus intelligent, où l'on aimera passionnément la trace de la pensée, le plissement de l'effort cérébral, si différent du plissement de l'âge ».

Même dans ses romans les plus éloignés d'une tentative de démonstration en faveur de la femme, des traces de fémi-

nisme se découvrent, — ou, si l'on veut, n'apparaît jamais nulle trace de ce misogynisme ironique ou acerbe qu'affectent certains écrivains, comme si la valeur de l'homme croissait en proportion de l'infériorité de la femme. Un grand cerveau conçoit que celle-ci commence seulement à sortir d'un assujettissement millénaire. Il note les étapes déjà franchies. Et capable de sympathie universelle, un J.-H. Rosny aîné construit de grands poèmes de charité sociale et d'équité psychologique.

HARLOR.

§

Avec Gabriel Brunet, ne retournons-nous pas à Rosny maître de notre cœur? Le critique, prié de définir un des aspects essentiels de l'œuvre, opta pour J.-H. Rosny aîné, romancier psychologue.

Un romancier doué de génie psychologique, qu'est-ce à dire? Accusons d'abord le signe le plus visible : ces formules qui, au cours du récit, plongent brusquement aux profondeurs de quelque sentiment et en révèlent un aspect original et inattendu. Que pensez-vous d'un trait en apparence aussi simple que celui-ci à propos d'une femme qui jusqu'ici a paru fort convenable : « Elle avait vécu de curiosité, si bien qu'elle en avait oublié de se mal conduire! » L'observation est incisive et elle va loin. Dire des jaloux qu'ils attendent « avec une sombre impatience les prétextes pour alimenter leur passion », dire qu'ils sont de tous les hommes « les plus enclins à exagérer les avantages de leurs rivaux », voilà des révélations pénétrantes sur ces caractères soupçonneux, avides de confirmer leurs soupçons et toujours prêts à vêtir leurs rivaux d'irrésistibles attraits pour mieux aviver leur anxiété.

Je remonte aux débuts du romancier, à ce curieux livre intitulé *Nell Horn*. La volonté de peindre avec minutie des « milieux » pittoresques est fort visible. Vous avez ainsi un tableau fort curieux des bas-fonds de Londres il y a une cinquantaine d'années. Comme il se doit dans un roman naturaliste, l'invincible étreinte du milieu, forme nouvelle du destin, pèse inflexiblement sur l'émouvante Nell Horn et façonnera sa vie bon gré mal gré. Mais voici où le psychologue apparaît...

L'existence visible de Nell Horn sera subjuguée par l'invincible action du milieu, mais son univers intérieur reste chose qui échappe en grande partie à ces forces modelantes qui broient l'individu. En Nell Horn persiste une féerie personnelle, un poème intérieur qui représentent, contre la contrainte du milieu, une fantaisie rebelle, une poésie meurtrie, mais quand même indomptée... L'intérêt porté à cette frange de vie unique, féerique, irréductible de l'individu opprimé par les milieux, révèle à coup sûr une nature de romancier psychologue...

Romancier psychologue, voilà qui signifie encore l'avidité à regarder la vie pour y découvrir avec ravissement des types nouveaux d'humanité! Ainsi naît le goût de peindre avec la même complaisance, la même volupté, le même zèle passionné, les êtres les plus humbles et les natures les plus exceptionnelles, l'homme d'apparence commune et le maniaque le plus extravagant, le caractère le plus grossier et l'âme la plus délicate. La galerie des êtres créés par J.-H. Rosny aîné constitue une très ample gamme d'humanité! Dans le même roman qui fait vivre la famille de Navres vers l'an 1924, je vois deux époux dont l'égoïsme étriqué touche à leur insu à la monstruosité et, nature d'un autre univers, Jeanne leur fille, âme toute de précieuses nuances qui trouve tout naturel d'être immolée (moderne Iphigénie) au bien-être de parents sordides; enfin, âme d'un autre univers encore, ce veuf muni d'argent qui a feint pendant dix-neuf années d'aimer sa première femme dont il ne prisait que la fortune et qui, après ces quatre lustres d'héroïsme, achète cyniquement, avec l'argent de la disparue, la beauté, la fraîcheur et la suavité de Jeanne de Navres!

A mettre encore au compte du romancier psychologue ce don, départi à peu d'êtres, de percer à fond la comédie que nous nous jouons tous à nous-mêmes en colorant à plaisir nos actions de motifs qui les travestissent et les embellissent à nos propres yeux. Frère Ebenezer de *l'Amoureuse aventure* pourrait servir d'exemple probant! Cette probité psychologique que Nietzsche admirait chez un Stendhal aussi bien que chez un Chamfort et chez un La Rochefoucault, cette qualité, J.-H. Rosny aîné la possède et de la belle manière.

Un directeur de théâtre, ni meilleur ni pire que nous, et que j'ai rencontré dans *les Pures et les Impures,* gémit de traîner une liaison qui l'accable. Il sent qu'il n'a pas le courage de rompre et qu'aussi bien il ne pourrait vivre sans cette maîtresse qu'il déteste. Quelle pensée le hante? Celle qui arrangerait tout; la mort de sa maîtresse! Il se voit jetant sur son cercueil, avec béatitude, une bonne pelletée de terre! Dans le même roman, on voit les honnêtes gens pester contre les odieux mercantis au nom d'excellents principes moraux, ce qui nous vaut cette pertinente réflexion d'un personnage : « Presque tous ceux qui ne spéculent pas s'abstiennent par bêtise, veulerie, impuissance, et surtout parce qu'ils n'aperçoivent pas les cheveux de la divine occasion. Les honnêtes gens sont des canailles aussi. » Hypocrite lecteur, mon frère...

Si la place ne m'était strictement mesurée, j'aimerais montrer encore, et ce trait est l'une des vraies pierres de touche du génie psychologique dans le roman, comment une souple et infaillible logique des choses de l'âme conduit les personnages à des situations en apparence paradoxales, et en secret intimement naturelles. Je songe en particulier à cette Marie du *Chemin d'amour* qui, avide de vie régulière, tombe sur le mari le plus infidèle. Obligée de chercher une consolation dans les amours irrégulières, son bonheur, c'est de mettre dans sa vie un amant, non point choisi en écoutant l'obscur appel des sens, mais parce qu'il possède les qualités qui en eussent fait un protecteur légal accompli. C'est dans l'irrégulier de sa vie que Marie satisfait étrangement son appétit de régularité et de stabilité!

Dernier point,... le génie du psychologue rencontre à sa manière dans le roman les chemins de la poésie... Elle s'affirme cette poésie dans ce rêve intérieur, dans cette féerie secrète, que gardent certains êtres dans leur résistance aux forces assimilatrices du milieu. Elle est aussi d'un autre ordre. L'observateur passionné de l'homme ne tarde pas à voir que le mot Homme groupe trois significations principales : l'homme individuel, l'homme social, l'homme dans l'Univers... Rosny aîné qui connaît les secrets les mieux cachés des individus et aussi les rapports avec les milieux possède également (don fort rare) le sens de l'homme dans l'Univers... De là,

ce poétique et constant rattachement de l'humain à l'universel, en homme pour qui n'est pas morte la parole spinozienne affirmant l'union de l'homme avec la nature entière. L'amant qui étreint celle qu'il aime communie du même coup avec la palpitation merveilleuse des mondes. L'Aimée devient, même et surtout pour un être aussi simple que Jude, « la Belle du Lac, la Fée de la Forêt, la Princesse aux cheveux d'or » qui danse « dans le clair de lune et sous la voie lactée des étoiles filantes ». Il me faudrait dans cette voie envisager la valeur cachée de certaines métaphores de Rosny aîné comme dans cette simple phrase : « Les souvenirs montèrent nombreux comme des peuples et mouvants comme des fleuves »... Dès qu'apparaît la troisième dimension du roman, celle qui et au delà du roman de l'Individu et du roman social, un certain type de métaphores surgit du même coup comme instrument naturel d'expression.

Je crois que le roman de l'avenir ne rejettera pas le nom de J.-H. Rosny aîné de la liste où il inscrira ses précurseurs.

GABRIEL BRUNET.

§

Rosny aîné et ses romans de mœurs, John Charpentier en traitera ici :

Romancier de mœurs, ou plus exactement, romancier social, J.-H. Rosny aîné l'est en fonction de la science dont on peut dire qu'après Balzac et Zola (chronologiquement parlant) il s'atteste l'écrivain dont l'inspiration a le mieux éprouvé le pouvoir exaltant, jusqu'à l'épopée, jusqu'au lyrisme.

Dès 1891, on l'entend souhaiter pour l'artiste l'élargissement de l'esprit « par la compréhension plus profonde, plus analytique de l'univers tout entier et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes ».

L'homme qu'il étudie dans le milieu où le sort l'a fait naître, il le rattache toujours au passé le plus lointain. Il ne comprend son action lente ou violente, il n'explique sa lutte implacable pour la vie, qu'en relation avec ses ancêtres des premiers temps de la planète. L'étude rétrospective du monde l'éclaire sur le mouvement qui porte « la bête verticale » vers le mieux-

être envers le progrès, si l'on préfère ainsi parler. « Vous voyez un monde immobile et définitif, dit un des personnages de *La Charpente,* je vois un monde relatif et en mouvement ».

On ne saurait ranger M. J.-H. Rosny aîné parmi les déterministes. Il croit à l'évolution, sans doute, mais par l'altruisme, c'est-à-dire par une bonté qui procède de la raison. Les fanatiques l'effarent et l'abnégation, le renoncement ne lui semblent devoir engendrer rien de durable. Des œuvres comme *Nell Horn* (roman de mœurs londoniennes), *Le Bilatéral* (roman de mœurs révolutionnaires), *Marc Fane* (roman de mœurs parisiennes), *L'Impérieuse bonté* (roman contemporain), *Le Termite* (roman de mœurs littéraires), *La Charpente* (déjà nommée), *Sous le fardeau, La Vague rouge, Dans les rues, Marthe Baraquin, Les Pures et les impures* (fresque de l'après-guerre), etc... sont des romans — non certes à thèse — mais d'où se dégage cette pensée que l'animal humain ne s'élève au-dessus de sa condition misérable, ne croît en sagesse et ne gagne en bonheur qu'à la chaleur de la solidarité. Les milieux littéraires d'avant-garde et ceux des travailleurs intellectuels, les centres anarchistes et syndicalistes, les déshérités (l'enfance pauvre, hélas!) des quartiers excentriques, tout cela que M. J.-H. Rosny s'applique à peindre particulièrement emprunte sa signification la plus pittoresque à cette idée de solidarité.

On a gardé le souvenir de l'impressionnisme à la Goncourt de ses débuts. On ne s'est pas arrêté, saisi d'admiration, devant les richesses de son style, devenu classique — et classique de lui-même — dans les deux tiers de ses livres.

Or, je ne vois à rapprocher de ses tableaux parisiens, pour leur ampleur et l'accent de leur réalisme, que ceux de M. Jules Romains; pour l'acuité de leur vision et la finesse de leurs nuances, que ceux de M. Georges Duhamel.

JOHN CHARPENTIER.

Cet aspect de l'œuvre : les romans de mœurs, devait non moins tenter Marcel Barrière. L'auteur du *Nouveau don Juan* nous écrit :

Dans la peinture de l'éternelle Comédie humaine, J.-H. Rosny aîné est l'héritier le plus direct et le plus complet du

grand Balzac. Il est même plus universel que son ancêtre, car, depuis l'aurore du xxe siècle et surtout après la guerre de 1914, la vie des hommes devenue infiniment compliquée, leurs désirs et leurs actions ont pris un caractère et des formes imprévus qui étendent singulièrement le domaine de l'histoire des mœurs ainsi que le champ d'observation des philosophes.

Rosny aîné n'a pas craint d'appliquer son prodigieux talent à reproduire quelques-unes des scènes les plus captivantes de la préhistoire dont *la Guerre du Feu* est le prototype. Pour traiter ces sujets difficiles, il fallait déjà une extraordinaire puissance d'intuition, don capital du romancier. Il aurait pu se borner là. Mais d'avoir imaginé les premiers efforts collectifs pour l'asservissement des forces naturelles ne constitue pas son plus beau mérite. Ce qui fait de Rosny une des trois ou quatre figures les plus marquantes du roman moderne, c'est d'abord sa fécondité exceptionnelle puis la constante sûreté de jugement avec laquelle il a mis en relief, sous des fictions toujours variées et saisissantes, non seulement des personnages-types mais les phénomènes sociaux les plus neufs.

Rosny aîné romancier puissant, fécond, apte à combiner de main de maître des péripéties de comédie et de drame qui enchantent ses lecteurs, se double d'un profond philosophe, hanté par l'étude des destinées de l'univers autant que par celles des âmes, ce qui est une qualité rarissime dont témoigna également une autre magnifique carrière de romancier synthétique, celle de Paul Adam.

Cependant, l'auteur de *la Vague rouge*, de *la Mort de la Terre*, de *Sciences et Pluralisme*, n'est pas seulement constructeur d'épopée. Le roman de mœurs est son domaine favori; et c'est là qu'apparaissent ses figures de femmes, adorables ou terribles, choisies à tous les étages de la société et dans chacun des compartiments créés par la vie moderne, mais toutes : jeunes filles ou femmes faites, pures ou impures, dominées par l'amour : romanesque et noble chez quelques-unes, purement animal, sensuel et inconstant chez le plus grand nombre. Dans presque toutes les études de mœurs de Rosny, s'affirme le progrès vers l'égalité des sexes devant

l'amour; et l'on ne saurait dire quels de ses portraits d'amoureuses sont le plus attachants, car s'il a peint en traits de feu des pécheresses et des courtisanes telles que Sylvaine de Ramoyres et Zizi, c'est sous les couleurs les plus tendrement nuancées qu'il nous présente une Marthe Baraquin et une Marie Gerfaut, femmes qui ne connaissent pas l'infidélité, sans compter la sublime héroïne du paupérisme, Nell Horn.

Je m'en voudrais de ne pas terminer ce trop bref aspect de l'œuvre de Rosny aîné, sans en louer la forme savoureuse. Qu'on ouvre au hasard l'un de ses romans, et l'on est aussitôt frappé par son art d'associer au déroulement d'une scène d'amour l'aspect poétique du lieu qui lui sert de cadre. Il ne manque jamais de créer ainsi l'atmosphère propre à chaque action. Quant à son style plein d'originalité, on ne saurait en imaginer de plus pénétrant et qui charme avec plus de profondeur.

MARCEL BARRIÈRE.

§

Cet autre aspect de l'œuvre rosnyenne : les romans sociaux et révolutionnaires, devait tenter Léopold-Lacour. Il n'existe pas tellement de contemporains de *Nell Horn;* Léopold-Lacour, en qui Rosny aîné a un aîné, rappelle ses souvenirs :

Au moment de m'associer à l'hommage que les Lettres françaises doivent à l'immense talent, et pourquoi ne pas dire au génie de Rosny aîné, je me rappelle un article de Francis Magnard, directeur du *Figaro,* signalant à son nombreux public les deux premiers livres du romancier : *Nell Horn* (1886) et *le Bilatéral* (1887).

Le Bilatéral était sous-intitulé : *Mœurs révolutionnaires parisiennes.* Je viens de le relire, ainsi que *la Vague rouge,* laquelle a pour sous-titre : *Roman de mœurs révolutionnaires, les syndicats et l'antimilitarisme* (1908); et j'ai donc revu, en quarante-huit heures, l'émouvante continuité de curiosité et d'inquiétude sociales qui relie, à des années de distance, deux des œuvres les plus caractéristiques, les plus modernes, les plus tragiques du penseur, du savant, du sociologue qu'est le grand peintre de rues, de groupes et de foules socialistes,

communistes, anarchistes d'aujourd'hui, Rosny aîné, — si puissant évocateur, d'autre part, de la préhistoire humaine : car *rien de ce qui est de l'homme* n'est étranger à l'auteur de cette *Vague rouge*... et de *la Guerre du Feu,* par exemple.

De celle-ci à celle-là peut se mesurer toute l'étendue, vraiment prodigieuse, d'une pensée et d'une sensibilité peut-être uniques dans notre littérature par cette étendue même.

J'aimerais d'ailleurs à rappeler en passant que le grand peintre et philosophe social eut longtemps son cadet pour collaborateur; mais enfin c'est uniquement de la production glorieuse de l'aîné qu'il s'agit à cette heure; et il est bien certain que celui-ci offre maintenant au monde une des plus admirables gerbes d'œuvres que la France puisse opposer à la production étrangère. Et dans cette vaste gerbe mes propres préoccupations d'esprit m'inclinent, en cette page infiniment trop brève, à distinguer, entre tous, les romans qui font de Rosny aîné un des docteurs ès-sciences sociales les plus complets que nous possédions. Personne n'a mieux animé que lui les doctrines et les hommes sous la violence desquels tremble la vieille bourgeoisie européenne; personne n'a fait se précipiter avec plus de dramatique véhémence, en des émeutes lamentables, la sauvage humanité des victimes faubouriennes du Capital, — victimes folles ou rongées de vices, mais convaincues de leur Droit, et au-dessus desquelles resplendissent de pures figures de prophètes, de héros.

Rosny lui-même n'est pas révolutionnaire; il est évolutionniste; mais il comprend, excuse et plaint; et cette intelligente pitié est l'une des grandeurs de ces tableaux inoubliables qui mériteraient de s'appeler, d'un même nom d'ensemble, pour leur inspiration, *l'Impérieuse Bonté.*

Je le salue bien bas comme l'un des nobles représentants vivants de l'Intelligence et de la Littérature françaises.

LÉOPOLD-LACOUR.

§

En demandant à Pierre Goemaere de montrer ici Rosny romancier de la Préhistoire, nous nous sommes tout naturellement adressé au disciple. C'est en disciple, en effet que l'auteur a écrit avec *le Pèlerin du Soleil* un roman

préhistorique. Et voici sa participation à l'hommage :

Les aspects du génie rosnyen sont multiples puisque, en vérité, il a embrassé tous les genres littéraires. Cela on l'a dit et redit. Et on le redira sans doute encore dans l'occasion présente.

Ce que je veux dire, à mon tour, c'est que l'aspect le plus saillant de ce génie se doit découvrir dans l'œuvre préhistorique de Rosny. Et celle-ci ne nous livre-t-elle pas à la fois le savant — dont la science féconde l'imagination — et le créateur — celui qui, en de prodigieuses fresques, nous ressuscite des hommes, des races, des continents, des mondes — et le poète : le poète de la plus vaste des épopées, celle d'une humanité première considérée en ses luttes farouches pour triompher de l'anéantissement qui la guette, pour survivre à l'énorme embuscade qu'est l'organisation — ou l'inorganisation — de la vie primitive?

J'eusse aimé de m'étendre sur ce dernier point qui recèle toute « l'inspiration » du roman préhistorique, mais la place m'étant mesurée, je me contenterai de quelques indications brèves.

Le savant dont la science féconde l'imagination, disais-je. Et comme il suffit au paléontologue, pour recréer une espèce animale perdue, d'étudier une vertèbre fossile, ainsi a-t-il suffi à Rosny de la méditation devant les graffites d'une caverne pour retrouver un homme nouveau, une race, une civilisation avec ses mentalités, ses mœurs. Telle est son étonnante spéculation!

Et si sûr, si certain est son instinct de la préhistoire, que les investigations scientifiques de la dernière heure n'ont fait que confirmer les découvertes que son « rêve » lui avait livrées.

Ce qui a assuré à Rosny la maîtrise dans le genre du roman préhistorique (dont il fut, au reste, le créateur, puisque les œuvres d'Henri Wells sont, sur ce plan, postérieures aux siennes) ce sont trois perceptions qui se trouvent développées chez lui à un degré inégalé de profondeur, — je voudrais écrire *trois sens :*

1) *Le sens de l'homme originel,* c'est-à-dire du « primaire »

dont il pénètre les instincts, dont il déchiffre les fibres profondes et les réactions brutes.

La cardiologie nous entretient de certains états du cœur entravé dans son mouvement normal par des couches graisseuses : pareillement l'âme humaine gît-elle sous les couches superposées des héritages ancestraux qui paralysent et faussent ses élans.

C'est au-dessus, au delà de tout ceci, que la vision de Rosny lui livre *l'homo simplex,* et cette vision l'exalte comme l'exalte le diamant dépouillé de sa gangue.

2) *Le sens de la nature.* Entendez ici la nature dans sa vie propre, dans ses plans silencieux, dans ses épanouissements spontanés; entendez le végétal de son « règne »... Rien de commun avec la pseudo-nature soumise à nos misérables esthétiques, irrémédiablemnt souillée par les quelques millénaires de l'occupation humaine.

3) *Le sens de l'homme dans l'univers,* c'est-à-dire la perception de la faiblesse, de la « minusculité » (si j'ose dire) de la « bête verticale » jetée dans le grand Tout, aux forces écrasantes.

Et non moins dérisoire est le temps de l'homme en face du *Temps!*

Ce sens-là, Rosny en est intensément pénétré. Son roman de la préhistoire est avant tout le cri lyrique arraché à son âme par le spectacle du colossal univers, aussi incommensurable dans l'espace que dans le temps, aussi troublant dans son incessant *devenir* que dans la perpétuelle gravitation de ses mondes parmi les mondes.

Je relis une lettre qu'il m'adressait, il y a quelques années, et dont les premières lignes rappelaient un séjour qu'il avait fait quelques mois plus tôt à Bruxelles :

« Je vous écris simplement pour vous écrire. C'est hier que nous vous avons quitté, et l'année sera bientôt révolue. Cela prouve au moins que la planète fait sa petite révolution, — qui aura sa fin, comme celle, je pense, de trillions et de trillions de planètes disparues depuis des trillions et des trillions de millénaires... »

Sur ce ton se poursuit la lettre de celui qui m'écrit « simplement pour m'écrire »... Voilà la mesure du bonhomme!

Un confrère me disait hier : « Rosny n'a point parmi nous la place qu'il devrait occuper. C'est surprenant! »

J'ai répondu : Mais non, ce n'est pas surprenant. Lui seul est surprenant. Il est trop haut pour nous, voilà tout!

PIERRE GOEMAERE.

§

Rouvrant les romans préhistoriques, Pierre Massé s'attache plus particulièrement à peindre Rosny animalier :

La Préhistoire n'a pas seulement pour objet l'étude de l'homme primitif, tel que nous le révèlent les documents archéologiques. Une science des origines ne saurait passer sous silence les redoutables adversaires qui disputèrent à nos ancêtres la possession du sol quaternaire. Perdue dans le magnifique épanouissement de vie qui surpeupla les jungles et la sylve, la bête verticale n'eut, durant des millénaires, qu'un rôle de second plan. Son heure n'était pas encore venue. Toute la période confuse, qui précéda l'agrégation des cellules humaines en clans homogènes, fut sous la domination incontestée de l'animal. C'est cette faune puissante que Rosny a fait revivre dans ses livres, désormais classiques, qui s'appellent *Vamireh, Eyrimah, la Guerre du Feu, le Félin géant, Helgvor du Fleuve bleu.*

Il faut tenir la faune rosnyenne comme une force épanouie de la nature, chantée pour elle-même, pour sa beauté sauvage et le jeu magnifique de ses individualités. Aussi bien ne saurait-on demander au romancier de trouver un attrait émotif à nos frères inférieurs, qui ont pris à l'homme sa mollesse, sa nonchalance, son amour du feu tiède et des repas réguliers. Et si, dans maints romans de mœurs, *les Rafales, Nell Horn, la Charpente,* l'on voit s'ébattre au coin d'une page les hôtes des champs ou des bois, on doit considérer ces représentations comme la marque d'un intérêt qui embrasse les formes innombrables de l'action et du rêve.

Rosny ne considère point l'animal comme un spectacle particulier de la nature. Il ne cherche point à l'isoler, à le détacher, au milieu d'un cadre inédit, à écarter de lui tout nouveau venu qui pourrait en déranger la savante ordonnance. Chaque élément de la scène joue son rôle et se fond dans le

même ensemble symphonique. La bête est une impersonnalité diffuse parmi le grand univers. Sa vie participe de la vie du Tout, son esprit n'est qu'un reflet de l'esprit du monde.

C'est ainsi que, puissament servi par sa haute culture scientifique, Rosny est devenu le grand animalier qui sut, tout le premier, fixer en images définitives les mammifères splendides des temps révolus.

PIERRE MASSÉ

§

Rosny aîné romancier d'anticipation et du merveilleux scientifique, aspect essentiel qui suggérerait maintes analyses. Le sujet en effet est particulièrement vaste, par tout ce qu'il embrasse de possibilités et d'avenir. Aussi avons-nous prié un savant, Emile Borel, un romancier, un conteur, Maurice Renard, deux essayistes, Georges Jamati, Raymond de Rienzi, d'en traiter, et chacun selon sa pensée.

Membre de l'Académie des Sciences, Emile Borel s'exprime ainsi :

Les romans d'anticipation et de merveilleux scientifiques de J.-H. Rosny aîné témoignent d'une faculté qui est extrêmement rare et qu'on ne rencontre d'habitude que chez ceux qui font de grandes découvertes scientifiques, l'imagination scientifique. Cette imagination consiste à prévoir un ensemble de phénomènes nouveaux qui sont cohérents et qui résultent d'une manière presque nécessaire d'une hypothèse neuve sur une modification des lois naturelles.

Il ne s'agit pas, bien entendu, dans le cas d'un romancier, de faire une véritable découverte scientifique, c'est-à-dire d'imaginer une loi nouvelle à laquelle personne n'avait songé et de vérifier par des expériences l'exactitude de cette loi; le romancier sait que la loi qu'il imagine est un produit de son imagination et il regarde comme probable, sinon comme certain, que cette loi n'est pas exacte tout au moins dans le monde où nous vivons.

Mais cette loi est *possible* et il n'y aurait rien d'absurde à imaginer un monde différent du nôtre dans lequel elle serait effectivement une loi de la nature; en tous cas les conséquences qui en sont tirées sont parfaitement cohérentes et

c'est là une grande part du charme particulier de ces romans de J.-H. Rosny aîné. Bien entendu, il y fait montre également des mêmes qualités d'imagination littéraire, des dons prestigieux d'écrivain qui se manifestent dans tous ses écrits et que d'autres analyseront mieux que je ne saurais le faire.

Il m'appartient de souligner ce qu'il y a de spécialement scientifique dans son vaste génie, car il arrive très souvent que ceux qui ont de grands dons littéraires ne s'intéressent pas à la science, et il arrive fort rarement que s'y intéressant ils aient la force d'esprit nécessaire pour non seulement la comprendre mais faire preuve de qualités exceptionnelles d'imagination scientifique.

Tous ceux qui ont le goût et l'amour de la science éprouvent un plaisir particulier à la lecture des romans scientifiques de J.-H. Rosny aîné, car ils sentent que ce grand écrivain aurait pu, s'il l'avait voulu, être également un grand savant. J.-H. Rosny aîné restera longtemps le premier dans ce genre dont il fut le créateur.

ÉMILE BOREL,
de l'Académie des Sciences.

§

Et Georges Jamati, le regard tourné vers J.-H. Rosny aîné romancier d'anticipation et du merveilleux scientifique :

L'univers ne se manifeste à nous que dans la mesure où nous le concevons selon les lois de notre esprit, c'est l'imagination qui nous permet de le créer sans cesse et d'en élargir les limites. Le savant le sait bien, car elle féconde les hypothèses qui prolongent ses expériences et orientent ses raisonnements. Si les écrivains, à une certaine époque, ont paru l'oublier, c'est qu'ils avaient besoin de reprendre contact avec l'observation quotidienne. Mais un J.-H. Rosny aîné peut garder ce contact sans proscrire de ce fait le libre essor du rêve. Il impose seulement à sa fantaisie de s'appuyer sur un élément de crédibilité suffisant pour que le lecteur, conquis, se jette à corps perdu, à sa suite, dans les joies et les angoisses de l'aventure.

Ayant exploré la nature et l'âme humaine depuis « l'amont

des âges », le maître du pluralisme s'est refusé à enfermer son inspiration dans les bornes du connu. Créateur de mondes, il associe le merveilleux au réel, celui-ci au surplus s'enrichissant de celui-là en ce sens que toute chimère, dès qu'elle naît dans une pensée, s'incorpore à ce qui est. Il s'appuie sur la science, non pas sur les inventions qu'elle a permis de réaliser, mais sur ses données essentielles et sur ses méthodes pour faire vivre des mythes nouveaux qui, sans prétendre s'imposer, comme les fables religieuses, à la foi des foules, s'emparent néanmoins des âmes au même titre, et les révèlent à elles-mêmes à travers le mouvement universel.

L'eau manque, l'humanité s'étiole et c'est *La mort de la Terre,* sur laquelle pourtant se dessine l'évolution d'un nouveau règne. Qui sait ce qu'il en adviendra? Durant la jeunesse de la planète, *Les Xipehuz,* êtres étranges, n'eurent-ils pas un destin éphémère et, de nos jours, *La Force mystérieuse* d'un monde inconnu traversant le nôtre n'a-t-il pas remis en cause toutes les bases de nos mœurs et de notre vie intérieure, cependant que la raison des *Navigateurs de l'Infini* chancelait devant les secrets à peine soupçonnés du mystère cosmique?

Entre ces chefs-d'œuvre, et tant d'autres, parmi lesquels *L'Enigme de Givreuse, L'Assassin surnaturel, L'Etonnant voyage de Hareton Ironcastle, Le Vampire de Bethnale Green, Le Trésor dans la Neige, La Sauvage Aventure,* un lien toujours : leur grandeur! Par la magie du style autant que par l'envergure de l'invention, le puissant visionnaire fait battre notre cœur au rythme de son génie où se reflète le monde.

GEORGES JAMATI.

§

Maurice Renard, on le verra, réserve son attention au romancier scientifique. Ecoutez l'auteur du *Péril Bleu :*

On peut croire qu'il aurait fait son chemin dans une carrière purement scientifique si l'universalité de ses goûts ne l'eût détourné de toute spécialisation pour l'incliner à l'une des activités les plus générales : la littérature. Quoi qu'il en soit, la science demeure, semble-t-il, son domaine favori. Ne le reconnaîtrait-il pas, on en aurait pour preuve la joie qu'il

prend à disserter des problèmes les plus neufs, en s'y révélant aussi informé que pénétrant.

Sans parler ici d'un ouvrage qui fait autorité et duquel est exclue toute fantaisie, c'est à cet esprit de savant, allié aux dons magnifiques du romancier, que nous devons *Les Xipéhuz* et bon nombre d'œuvres qui, avec celles de Wells, venu ensuite, forment la plus éclatante parure de ce genre qu'on a appelé merveilleux-scientifique, contrée exceptionnelle offerte à l'aventure, champ brumeux et diapré de l'hypothèse.

J.-H. Rosny fut seul, un temps, à manier — avec quelle virtuosité! — cet appareil de prestigieux miroirs, cet instrument d'illusion féconde qui projette sur l'inconnu les images du possible. Disons qu'il y fut vraiment le premier.

Je ne pense pas qu'on ait jamais suffisamment montré l'abîme qui sépare de l'excellent Jules Verne, trop souvent primaire sinon scolaire, l'écrivain qui signa J.-H. Rosny *Les Xipéhuz, Un autre Monde, La Force mystérieuse, La Mort de la Terre, L'Enigme de Givreuse,* etc. Quand J.-H. Rosny aborda le roman conjectural, Jules Verne avait fait sa tâche. Entendons par là qu'il avait épuisé tous les sujets à la portée du lecteur moyen; entendons qu'il avait supposé réalisées toutes les découvertes d'ordre pratique dont l'humanité attendait l'accomplissement pour le soir même ou le lendemain matin; entendons enfin qu'il avait mis en scène toutes les leçons de choses susceptibles d'une présentation insolite et romanesque. Après cela, qui voulait continuer à voyager sur l'aile de l'hypothèse devait gouverner non plus vers la quasi-certitude, vers la probabilité, mais vers la possibilité ou même le mirage, pourvu que le mirage fût de nature à élargir notre conception de l'univers.

Qu'on ne parle pas d'« anticipation ». Terme impropre. Conjecturer n'est pas prophétiser. Le lieu de l'hypothèse telle que J.-H. Rosny l'emploie, c'est la mince région claire-obscure, non pas qui précède notre progression dans le temps, mais qui siège à la limite où finit notre savoir; c'est la pénombre, toute proche de notre lumière, où nous n'avons le pouvoir que d'édifier des suppositions, par analogie avec ce que nous nommons certitudes.

Dans l'art de faire jouer les leurres les plus impressionnants et d'imaginer, en apparitions merveilleusement vraisemblables,

des êtres, des mondes, des phénomènes extraordinaires, J.-H. Rosny a témoigné du même génie qu'on lui voit déployer aux récits préhistoriques et notamment à cette admirable *Guerre du Feu.*

Nul ne sait, d'un doigt plus magicien, lever comme un voile sur les perspectives du mystère de la Nature, ni les éclairer d'un faux jour aussi troublant, aussi passionnément évocateur. Il n'y apporte pas, comme Wells, la note d'humour qui pourrait distraire le lecteur du développement pathétique de l'hypothèse. Ce développement, il lui sacrifie tout, jusqu'à, si la clarté l'exige, l'orchestration puissante d'une écriture symphonique entre toutes. Ce développement, il n'en peut jamais faire la forme d'un apologue ou la figure d'une théorie sociologique. Il traite donc l'hypothèse pour l'hypothèse, avec cette force qui mue en tragédie géante tout ce qu'il conte, avec ce souci constant de n'embrasser jamais assez d'espace ni de durée, de montrer enfin, là comme ailleurs, ce caractère d'universalité qui marque d'une telle grandeur la plus humaine des œuvres.

MAURICE RENARD.

§

L'auteur de ces *Formiciens* que Rosny aîné désigna pour recevoir le prix Goncourt il y a quelques années, Raymond de Rienzi, indique en tête de sa participation à l'hommage qu'il entendait étudier dans l'œuvre du maître, non seulement la science et l'inspiration scientifique, mais les idées générales :

Connaissez-vous ce religieux vertige qui étreint quiconque se penche sur les célèbres « Carnets » du grand Vinci?

De voir se succéder, au hasard des jours et des pages, des formules d'algèbre, des figures anatomiques, des esquisses de fresques, des machines volantes, des vers dignes de Pétrarque, et, tout à côté, d'adorables visages androgynes, ombrés de mystère et de désir, on a conscience qu'une sorte de miracle a eu lieu, qu'un homme s'est trouvé, jadis, dont le cerveau fut assez vaste pour contenir à la fois tous les autres cerveaux...

Jamais je n'ai pu aborder ma bibliothèque, ni considérer le

très long rayon consacré à J.-H. Rosny aîné, sans éprouver cette stupeur et cette écrasante admiration.

Toute la pensée humaine, dans ce qu'elle a de plus hautement synthétique, est incluse dans cette œuvre.

Cette fois encore, un seul cerveau a su tout comprendre et tout utiliser pour son art. Le psychologue tendre et lucide qui est descendu *Dans la nuit des cœurs* est le même homme qui a exploré les cavernes paléolithiques; le créateur du roman de la Pègre, l'auteur de *Marthe Baraquin*, est le même visionnaire qui, précurseur également dans cette voie — plusieurs années avant la première anticipation de Wells — imaginait déjà le règne inouï des *Xipéhuz*.

Ce poète, cet artiste, tout comme le grand Florentin, n'a jamais cessé d'être hanté par la Science : car elle est vaste, elle est sereine, elle seule permet la reposante illusion d'un peu de stabilité, d'un peu de certitude... Dans le même temps qu'il observait *Les Pécheresses*, de son regard perspicace et indulgent, le même Rosny rédigeait une grande œuvre de science pure, *Le Pluralisme*, synthèse aussi haute et aussi compréhensive que la Relativité d'Einstein, théorie si merveilleusement prophétique que les plus récentes découvertes — les photons comme les univers-îles — y ont trouvé leur place sans en déranger l'harmonie!

Amant des étoiles, Rosny les a toujours regardées d'une prunelle physicienne. Sa première œuvre, le livre de ses 20 ans, qui, hélas! ne fut jamais imprimé, portait déjà ce titre magnifique : *Le Livre étoilé*. Quelque 45 années plus tard, il devait inventer une autre belle appellation, destinée, cette fois, à la plus jeune et à la plus audacieuse des prospections humaines. *L'Astronautique*, science épique de la navigation vers les astres, pouvait-elle rencontrer, au matin de ses destinées, un parrainage plus digne d'elle?

La science, en un grand courant, traverse l'œuvre de Rosny. Elle l'enrichit de son lyrisme neuf. A cause d'elle, les plus simples récits du Maître se trouvent généralisés jusqu'à rejoindre la Vie universelle, les plus humbles aventures sont, en quelque sorte, baignées d'éternité.

Mais en outre, dans quelques très grands livres, cette même Science — qu'elle s'appelle alors Préhistoire, Histoire, Physique ou Astronomie — constitue le thème essentiel. Ainsi

en est-il pour la série homérique, sans égale en littérature, qui raconte en six chefs-d'œuvre les premiers pas de la Bête verticale, la vie lacustre et *la Guerre du Feu;* ainsi dans *les Femmes de Setnê, la Force mystérieuse, Un autre monde, les navigateurs de l'Infini, la Mort de la Terre, les Compagnons de l'Univers;* ainsi dans combien d'autres!

Rosny a réalisé l'alliance de la somptuosité littéraire et de la solidité technique. A cet égard encore, il est précurseur de temps nouveaux.

Pas un, peut-être, des littérateurs d'aujourd'hui, ne serait tout à fait ce qu'il est, si Rosny n'avait été là. Certains, parmi lesquels j'ose me compter, lui doivent le meilleur d'eux-mêmes. Tout l'avenir sera son débiteur. A cause de lui, notre civilisation vaut davantage, le patrimoine commun des hommes est plus riche, l'humanité mérite davantage d'exister.

RAYMOND DE RIENZI.

§

Les idées générales, chères à Raymond de Rienzi, l'œuvre de Rosny aîné en est riche à ce point qu'il est permis de ne vouloir rien dissocier des aspects essentiels. Nous avons tenu à les sérier à cause que, ce faisant, les participants à l'hommage illustraient, dirons-nous, de façon concrète, vivante, les livres de Rosny. Le lecteur a ainsi sous les yeux autant de repères, il a reconnu des titres au passage, il en a inscrit entre les lignes, et il se sent curieux de se reporter à ceux qui ne lui sont pas encore familiers : l'œuvre de Rosny aîné est une si vaste forêt qu'il reste toujours des taillis à explorer, des arbres à admirer, des fleurs à respirer. Mais la connaissance de son œuvre par le détail mène logiquement à la possession totale de la forêt. Et c'est ce sentiment qu'Octave Béliard exprime dans le texte qui nous fournira notre conclusion :

Je ne me sens guère capable d'une analyse qui ferait distinguer en notre maître J.-H. Rosny aîné plusieurs écrivains juxtaposés, le créateur du roman de résurrection et d'anticipation, le voyant naturaliste, le sociologue, l'explorateur des

instincts et des passions, le philosophe. Encore moins saurais-je porter mon choix sur l'un des aspects de ce singulier génie. Son œuvre m'apparaît comme une vaste composition orchestrée dont on ne peut rien détacher d'excellent sans perdre la compréhension du tout. Les combinaisons instrumentales s'y succèdent à la vérité, et les tons et les idées; il y a mis, malgré mille entraves peut-être, et l'on n'en est que plus ému, l'unité de son âme, cet on ne sait quoi de constant qui est la propriété de l'artiste, *sa part nécessaire,* comme dirait Montherlant. On trouve chez lui un thème conducteur parfois exposé ou plus souvent sourdement présent sous la forêt sonore; je l'appelle le thème cosmique. Il est esquissé dès ce début de *Vamireh* que j'appris par cœur quand j'avais dix-huit ans : « Alors le pôle nord se tournait vers une étoile du Cygne. » Que J.-H. Rosny veuille explorer et revivifier un passé profondément enfoui, imaginer des possibilités irréalisées et créer des êtres plausibles; qu'il observe de près des échantillons de la faune humaine demeurés reconnaissables malgré le vernis des civilisations; qu'il se penche sur les phénomènes sociaux ou sur les abîmes du cœur, on sent qu'il ne distrait pas le particulier de l'universel, que la diversité des formes le laisse contempler la continuité des lois. Aussi le voit-on au long de son œuvre saisir les occasions de faire le point à la façon des navigateurs, c'est-à-dire de fixer la position de son étude dans le temps et dans l'espace par des repères astraux ou pour le moins naturels. C'est que sa mission fut de dire que les âges et les étages ne modifient que le modelé du monde et de l'homme et les laissent profondément identiques; que l'effort évolutif vers la libération de l'esprit, si loin que l'humanité le pousse, n'éteint pas les caractères originels, les appétits, les passions, les inquiétudes; que les perfectionnements de la vie sociale ne font qu'imposer aux penchants irrésistibles des orthopédies qui rendent plus dramatiques et plus douloureux, plus sournois aussi, les besoins de la chair et du sang. L'homme de *la Guerre du Feu* n'est que le premier état de l'homme actuel, dont la lutte contre la terre et contre lui-même continue et dont l'éternelle conquête, soumise en apparence, est toujours rétive et prête aux rébellions. Autour de cette lutte, seuls se

transforment les premiers plans du décor. Notre maître Rosny fait rouler dans l'orchestre des phrases qui traduisent l'invariabilité des fonds, la nature animée, les harmonies végétales, les constellations qui, sans doute, marquent les millénaires par leurs lents déplacements sur la sphère céleste, mais qui conservent pour nous la même figure qu'elles montraient à nos lointains ancêtres. Devant l'imperturbable logique de cette longue histoire, ce grand vieillard pensif a l'expression physionomique de quelqu'un qui en aurait vu le commencement et qui n'en ignore pas l'avenir. Son petit œil si vivant, si curieux, si bonnement ironique, n'est pas sans ressembler à celui des grands mammouths qu'il a contemplés dans les savanes de la préhistoire, témoins paisibles mais non pas impassibles de révolutions et de compétitions dont les protégeait leur altitude; forces lucides et tutélaires, bienveillantes même aux cruautés des instincts, parce que tout ce qui est naturel participe d'une grande innocence et qu'il n'existe, au fond, que la douleur de vivre.

J.-H. Rosny aîné occupe une haute place dans les lettres contemporaines. Son influence dans le monde a été considérable et plusieurs se sont illustrés en marchant dans l'une ou l'autre des voies qu'il a frayées au roman. On ne mesure pas aussi aisément la grandeur de J.-H. Rosny poète cosmique. Il est en quelque sorte inactuel et c'est justement cela surtout, du moins je le crois, qui franchira le temps.

OCTAVE BÉLIARD.

A nous limiter au temps où nous sommes, quatre-vingts ans après que J.-H. Rosny aîné vint au monde, cinquante ans après la parution de son premier roman, la grandeur de l'écrivain est universellement reconnue. Le génie de J.-H. Rosny aîné est un de ces phénomènes de l'esprit qui font plus riche, plus belle la vie du monde. Aussi est-ce fête dans les cœurs et dans les âmes en cette veille d'anniversaire.

Gloire à vous et longue vie, grand-père!

GASTON PICARD.

MIETTES BAUDELAIRIENNES

—

LES ŒUVRES POSTHUMES DE BAUDELAIRE ANNOTÉES PAR PIERRE LOUYS

Ce n'est pas un secret que le poète d'*Astarté* goûtait fort peu celui des *Fleurs du Mal*. Bien rares sont les louanges qu'il lui a accordées; encore les a-t-il presque toujours tempérées de critiques. Dans la suite à *Poétique,* on le voit reprendre à son compte un propos de Leconte de Lisle selon lequel Baudelaire n'aurait pas été un poète, du fait qu'*il ne pensait* « qu'en prose » et que chacune des *Fleurs du Mal* ne serait qu'un poème en prose traduit en vers. « C'est évidemment vrai, déclare-t-il. C'est tout le secret de Baudelaire (1). » Dans ces mêmes pages, il écrit : « Je ne crois pas que ni Flaubert ni Baudelaire aient été de grands stylistes », ajoutant non sans malice : « Mais c'est une opinion personnelle et je me garderais bien de la propager. » Nous avons d'ailleurs, pour achever de nous éclairer sur cette opinion personnelle intime, un article fort curieux que M. Hubert Morand donna au *Journal des Débats* le 26 novembre 1925. M. Hubert Morand avait eu connaissance d'un exemplaire des *Fleurs du Mal* annoté par Louys. Il relève que *soixante* poèmes y sont simplement sabrés d'un seul coup de crayon, du haut en bas, et qu'à part *Le Balcon, Les Chats* et *Recueillement,* déclaré « le meilleur sonnet de Baudelaire », aucune pièce n'a trouvé grâce aux yeux de l'annotateur. « Ivre morte » est une strophe de *Bénédiction;* si bêtes les deux derniers quatrains du *Vin des chiffonniers* « qu'ils ont l'air d'avoir

(1) Cité par Jules Mouquet dans son *Charles Baudelaire, Vers Latins* (Mercure de France, 1933), p. 131.

été écrits pour l'Académie de Vin de Bourgogne »; si fade le premier de *Sisina* qu'il serait « digne d'Arsène Houssaye »; dans *L'Albatros* on ne saurait voir qu'une « poésie de potache. On a envie d'écrire *bien* en marge du dernier vers ». Etc., etc.

La librairie Ronald Davis a bien voulu me communiquer un exemplaire des *Œuvres posthumes* où la sévérité de Louys s'est cette fois exercée aux dépens des *Juvenilia,* des *Epaves* et des *Journaux intimes.* On va voir qu'elle ne le cède point à celle qu'il avait montrée à l'égard des *Fleurs.* Ces notes et invectives sont d'ailleurs souvent savoureuses, reflétant fidèlement la personnalité de Louys, si hostile aux idées chrétiennes — ce qui explique son désaccord foncier avec Baudelaire — et témoignant parfois d'une logique subtile au service d'un savant humaniste.

TEXTE DES *ŒUVRES POSTHUMES*	NOTES DE PIERRE LOUYS
(Page 12) Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas.	Il a mieux dit ceci p. 81. [C'est-à-dire quand il écrivait : Il y a des peaux carapaces avec lesquelles le mépris n'est plus une vengeance.]
(p. 33) *Les Promesses d'un visage.*	*Seule* pièce digne des Fleurs du Mal, ou presque digne.
(p. 52) Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre.	Pièce mauvaise mais capitale qui explique tout Baudelaire si on l'ajoute à celle des p. 54-57 [c'est-à-dire à la pièce à Sainte-Beuve : Tous imberbes...]
(p. 53, même pièce) Et bien qu'elle n'ait pas souvent [même une obole	Quelle rime!

Pour se frotter la chair et pour
[s'oindre l'épaule
Je la lèche en silence...

et quelle crasse!

(Ibid.)
Ci-gît qui, pour avoir par trop
[aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au
[royaume des taupes.

Alors que signifie le quatrain méprisant sur « les amants des prostituées » (2) sinon
Je ne hais rien fors que moi-même :
Comme il eût dit au xve siècle.

(p. 55)
Où la Mélancolie...
L'œil plus noir et plus bleu que
[*la Religieuse*
Dont chacun sait l'histoire obs-
[cène et douloureuse,...

Donc c'est le moralisme hypocrite de Diderot qui a dicté la malédiction des Femmes damnées.

(p. 56)
Et, devant le miroir, j'ai perfec-
[tionné
L'art cruel qu'un démon, en
[naissant, m'a donné
— De la douleur pour faire une
[volupté vraie, —
D'ensanglanter son mal et de
[gratter sa plaie.

C'est tout lui.

(p. 61)
Lorsque de volupté s'alanguis-
[sent tes yeux,
. . . . ,
Je suis saisi du rut sombre et
[mystérieux
Qui jadis transportait la Grèce
[langoureuse...

Ah! non!

(Ibid.)
Tristes comme le soir deux co-
[lombes perdues
Et qui s'appellent dans les
bois.

Beau

(2) Il s'agit de la première strophe des *Plaintes d'un Icare* :
Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées.

(p. 62)

Il ne me suffit pas qu'un sein
[soit gros et doux;
Il le faut un peu ferme, ou je
[tourne casaque,
Car, sacré nom de Dieu! je ne
[suis pas cosaque,
Pour me soûler avec du suif et
[du saindoux.

Ignoble.

(p. 76)

Qu'est-ce que l'art? Prostitution.

Et autre chose.

(p. 78)

Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté.

Idée juive abominable.

(p. 80)

L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions est un signe de faiblesse et de maladie.

Faux.

(Ibid.)

La maigreur est plus nue, plus indécente que la graisse.

Vrai. — Et moins voluptueuse, ce qui prouve que l'indécence n'est qu'un faible appoint du plaisir.

(Ibid.)

Ciel tragique. Epithète d'un ordre abstrait appliquée à un être matériel.

Que d'absurdités en deux lignes! 1° Le ciel est l'image même de l'immatériel. — 2° Tragique est humain, donc n'est pas abstrait. — 3° Ces sortes d'images sont latines, donc très connues.

(p. 81)

La musique creuse le ciel.

C'est peu dire!

(p. 84)

A chaque lettre de créancier, écrivez cinquante lignes sur un sujet extra-terrestre et vous serez sauvés.

Grain de sel sur la queue de l'oiseau. La lettre empêche les cinquante lignes.

(p. 88)

« Minette, minoutte, minouille, mon chat, mon loup, mon petit singe, grand singe, grand serpent, mon petit singe mélancolique. » De pareils caprices de langue trop répétés, de trop fréquentes appellations bestiales témoignent d'un côté satanique dans l'amour. [Etc.]

Imbécile — surtout en un temps où les femmes disaient : « Mon ange ».

(p. 91)

Créer un poncif, c'est le génie. Je dois créer un poncif.

Bas.

(p. 94)

Hugo pense souvent à Prométhée. Il s'applique un vautour *imaginaire* sur une poitrine qui n'est lancinée que par les monas de la vanité. Puis, l'hallucination se compliquant, se variant, mais suivant la marche progressive décrite par *les médecins,* il croit que, par un *fiat* de la Providence, Sainte-Hélène a pris la place de Jersey.

Non.

C. B. avait besoin de médecins plus que V. H.

Faux.

Cet homme est si peu élégiaque, *si peu éthéré,* qu'il ferait horreur même à un notaire. Hugo, sacerdoce, a toujours le front penché, — *trop penché pour rien voir, excepté son nombril.*

Ligne indigne de C. B.

(p. 100)

La femme est le contraire du

dandy. Donc elle doit faire horreur. La femme a faim, et elle veut manger; soif, et elle veut boire. Elle est en rut, et elle veut être f...

? Comme il connaissait mal les femmes!

C'est masculin tout cela..

(p. 101)

La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable.

?

(p. 111)

Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles plus que les femmes du monde, malgré qu'elles soient également bêtes? A trouver.

Mais élémentaire, et comment ne trouve-t-il pas pourquoi? Il l'a presque dit pages 79-80 (3).

(p. 119)

Il y a dans la jeune fille toute l'*abjection* du voyou et du collégien.

Abjection est dur.

Misère morale suffirait.

(p. 123)

De la nécessité de battre les femmes.

Et non pas, certainement, pour les raisons qu'il imagine.

(Ibid.)

Plus l'homme cultive les arts, moins il b..de.

? — Ah?

Il se fait un divorce de plus en plus sensible entre l'esprit et la brute.

La brute seule b..de bien et la fouterie est le lyrisme du peuple.

?

F....., c'est aspirer à entrer dans un autre, et l'artiste ne sort jamais de lui-même.

Absurdissime.

J'ai oublié le nom de cette salope... Ah! bah! je le retrouverai au jugement dernier.

Dément. Gâteux.

(3) P. 79-80, le passage suivant est marqué, en marge, d'un double tiret bleu :

Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste. Ainsi la bestialité exclut la pédérastie.

SUR LES CO-AUTEURS DU « SALON CARICATURAL »

Il y a, quant au *Salon caricatural* retrouvé par M. Jules Mouquet (4), deux témoignages qui ne s'accordent pas entièrement. L'un a été apporté par une lettre de Vitu à Eugène Crepet :

8 mai 1887.

Est-ce que vous avez recherché le *Salon illustré* de 184..., pour lequel Baudelaire et moi avons écrit des légendes versifiées sur le bureau du dessinateur Raymond Pelez?

L'autre, par un billet de Poulet-Malassis à Philippe Burty, qu'a reproduit M. Pierre Dufay dans sa très intéressante étude *Autour de Baudelaire* (au Cabinet du Livre, 1931) :

Il y a un salon en vers, avec caricatures, dont la pièce initiale a été faite par Baudelaire et les légendes des caricatures, toujours en vers, par Baudelaire, Banville et Vitu. Daurelle [?] (5) me dit qu'il y aurait des drôleries à y prendre.
L'avez-vous?

Ainsi donc Vitu donne pour co-auteurs du *Salon* Baudelaire et lui-même; Poulet-Malassis nomme Banville en sus. Qui a raison?

Il y a, dans la plaquette en cause, une pièce qui permet de l'établir. C'est le huitain qu'on y lit p. 7 (v. *Œuvres en collaboration*) sous une affreuse *binette* aux traits grossiers :

PORTRAIT DE M. DE C...

Celui qui verra ce front en verrue,
Ces naseaux véreux et cet œil vairon,
Se dira : Pourquoi lâcher dans la rue
Ce vieux sanglier né dans l'Aveyron,
Qui va devant lui flairant la chair crue!

(4) Charles Baudelaire, *Œuvres en collaboration*... intr. et notes par Jules Mouquet (Mercure de France, 1932).
(5) N'est-ce pas Banville qu'il faudrait lire?

Sans souffrir ainsi qu'il y badaudât,
On devrait manger sa chair incongrue
De verrat dodu chez Véro-Dodat (6).

Je l'ai retrouvé en effet :

1° Dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle...* Rome, à l'Enseigne des sept péchés capitaux, s. d. [1864], recueil établi par Poulet-Malassis, sous le nouveau titre : LE DOCTEUR VÉRON, imitation de *Charcuterie* et la signature de Banville;

2° Dans la *Petite Revue* du 8 juillet 1865, parmi des *Poésies oubliées, non réimprimées ou inédites d'auteurs modernes,* avec le même titre (sauf le nom remplacé par trois étoiles), la même attribution et les variantes suivantes dont la première, d'ailleurs, semble bien n'être qu'une coquille : vers 2 : Ces naseaux *verveux*...; vers 4 : Ce *vieux sanglier,* né...; vers 7 : On devrait *laver* sa...

Aucun doute par conséquent : Banville a bien collaboré au *Salon caricatural.* Au reste il y paraît au tour des légendes dont plusieurs ne dépareraient pas les *Odes funambulesques.* Celle qu'on vient de lire, entre toutes, reflète à coup sûr sa manière. Mais en voici deux autres encore où on la sent aussi nettement :

UN MONSEIGNEUR [par Court]

Admirez ce pasteur au milieu de sa cour,
Et le flot de satin qui sur ses jambes court
Comme un paon orgueilleux qui court dans une cour.
Hélas ! ce grand prélat — car tout bonheur est court,
— Mourut de désespoir d'être un homme de Court.

FI ! DIAZ

Le grand Diaz de la Pegna
Chez le soleil se renseigna;
Puis il lui prit un grand rayon
Qui maintenant sert de crayon
Au grand Diaz de la Pegna.

(6) Charcutier fameux à l'époque.

UNE « AFFAIRE D'HONNEUR ».

Je ne sache pas que Baudelaire soit jamais allé sur le terrain, quoi qu'on en ait dit. Il pensa le faire plusieurs fois sans doute, mais s'en tint là. Et on doit convenir aussi bien qu'il pouvait mieux employer son temps. Cependant, il lui arriva d'être mêlé à des « affaires d'honneur ». L'une d'elles mit aux prises Nadar et Champfleury. La chose a été racontée par M. Charles Dornier, dans un curieux article (7) tiré des *Souvenirs d'un septuagénaire* de Charles Toubin qui, en l'occurence, avec Baudelaire, avait assisté le futur auteur des *Aventures de Mlle Mariette.* Elle n'eut pas de suites d'ailleurs, ce grand escogriffe de Nadar s'étant, sur ces entrefaites, avisé de voler, avec Fauchery, au secours des Polonais, — ce qui les conduisit tout juste jusqu'à Kehl où la gendarmerie badoise mit obstacle à leur tentative héroïque. Je n'insiste pas puisque tout cela est connu.

Mais j'ai retrouvé l'articulet qui avait mis au cœur de Champfleury une colère homicide. Le voici :

M. Champfleury, le chantre de Chien-cailloux (*sic*), le restaurateur de la pantomime de haut style; M. Champfleury qui, à l'époque du procès Janin (8), fit insérer dans tous les journaux une note annonçant qu'il ne faisait plus partie du *Corsaire;* le même M. Champfleury qui, aujourd'hui, écrit des nouvelles à la main dans le même *Corsaire;* M. Champfleury, l'Homère des grands hommes du ruisseau; M. Champfleury, qui a fait représenter vendredi, aux Funambules, *M. et Mme Polichinelle;* M. Champfleury orne de sa poétique présence les bals masqués de l'Odéon; on est toujours sûr de l'y rencontrer, déguisé en croque-mort, le visage couvert de farine, et l'y entendre répéter à tout venant : « Je suis le grand Champfleury, le restaurateur, le François Ier de la pantomime. » Allons donc, Monsieur Champfleury, vous en êtes tout au plus le Flicoteaux. (*Argus*, 12 février 1848.)

(7) *La Revue de France*, 1er mars 1925.
(8) La fameuse affaire Jules Janin contre Félix Pyat, qui avait eu pour origine un dissentiment sur les hommes et choses de la Révolution, et se termina par la condamnation de Pyat (1844).

Il faut en convenir : Nadar, ce jour-là, était « allé fort ». Passe pour *chantre de Chien-Caillou :* il avait le droit de ne point goûter la manière quelque peu compliquée de Rodolphe Bresdin. Passe encore pour l'allusion au procès de Janin : elle pouvait s'admettre de la part d'un ami de Félix Piat, « rouge » autant que lui et qui, bien que buveur d'eau, se vantait de n'avoir jamais mis que du vin dans son vin. Mais *Homère des grands hommes du ruisseau,* voilà qui était déjà dur — et d'ailleurs fondé, car Champfleury, en 1845-46, avait donné au *Corsaire* une suite d'articles intitulée *Les grands hommes du ruisseau.* Mais rappeler *M. et Mme Polichinelle,* le premier insuccès que Champfleury eût connu aux Funambules où son *Pierrot valet de la mort,* son *Pierrot pendu* et son *Pierrot marquis* avaient triomphé, voilà qui était vraiment cruel de la part d'un confrère. Enfin et surtout le trait final du feuilliste, celui qui opposait au beau titre de *restaurateur de la pantomime,* que Champfleury se flattait de mériter, l'épithète de *Flicoteaux,* criait vengeance! Car si Flicoteaux, trop connu des gens de lettres faméliques de cette époque-là, avait le droit de se dire, lui aussi, un *restaurateur,* c'était parce qu'il tenait une gargote, à dix-huit sous le couvert, pain à discrétion et trois plats!

On comprend donc aisément la fureur de Champfleury, d'autant qu'il était très suffisant (9). Mais quelque chose me surprend dans le récit succinct que M. Dornier nous a fait (d'après Charles Toubin) des pourparlers qu'engendra cette « affaire », — c'est l'attitude que Nadar y aurait eue à l'égard de Baudelaire :

Les témoins se rendent de très bonne heure Grande Rue

(9) Champfleury, dans ses *Souvenirs des funambules* (1859, p. 72-73) attribue les attaques dont il fut l'objet alors à l'envie que causaient ses succès « si chétifs qu'ils fussent », et à une brouille récente avec « une portion de ses amis assez influents dans les feuilles publiques de la *blague parisienne* ». Mais pour qui a connu Nadar, cette explication ne saurait être acceptée en l'espèce. Nadar jaloux de Champfleury! Certainement non. Mais Champfleury, avec ses prétentions, ses théories, son exclusivisme littéraire, — Champfleury, ce « pointu », ce « marcassin » — Champfleury dont il se sentait méprisé parce que trop épris de la vie pour se cantonner comme lui dans un genre et un cabinet, ennuyait et agaçait éperdument Nadar — qui ne s'est pas privé d'ailleurs de le dire dans son *Charles Baudelaire intime.*

des Batignolles, où demeurait Tournachon (10); mais il était parti, et sa maîtresse leur dit ne pas savoir quand il rentrerait. Par billet, ils lui donnent rendez-vous dans un café. Ils l'attendent en vain toute la journée, mais le soir, Toubin étant sorti pour aller dîner, Tournachon fait son entrée, et apercevant Baudelaire *avec qui sans doute il avait eu des démêlés* — c'est moi qui souligne — *il lui dit du ton le plus sec, devant d'autres consommateurs, qu'il ne voulait aucunement avoir affaire avec lui, mais seulement avec Toubin.*

Au cours de la période 1905-1911, j'ai été des visiteurs fréquents de Nadar, chez lequel, lorsque les infirmités de son grand âge lui laissaient quelque répit, il m'arrivait de demeurer des heures entières, et presque toujours c'est de ses souvenirs que nous parlions ensemble. Or jamais Nadar n'a fait auprès de moi la moindre allusion à un démêlé, si léger soit-il, qui eût altéré sa parfaite entente avec Baudelaire. Et pourtant il n'était point de ces vieillards qui, dans le regret de leur jeunesse, enveloppent d'indulgence toutes les ombres lointaines qu'ils évoquent. A quatre-vingts ans bien passés, Nadar, tout au contraire, conservait, renforcés et accrus par les ans, ses sentiments d'antan. Il fallait voir, par exemple, comme sa mine se renfrognait, comme ses mains se jetaient en avant, en signe de répulsion, quand le nom d'Emile Deroy était prononcé : « Un méchant! un cruel! criait-il. Deroy se plaisait à faire souffrir. Une fois il a précipité un chat du troisième étage! » Il fallait aussi voir, si Champfleury — Champfleury précisément — venait en cause, avec quelle verve il s'acharnait contre cet impénitent cacographe, malgré les protestations de Jules Troubat qui se souvenait d'avoir été son secrétaire avant de devenir celui de Sainte-Beuve. Nadar savait par cœur des périodes entières de l'œuvre de Champfleury. Je l'entends encore distillant ses citations, — celles-là qu'il a reproduites dans son *Charles Baudelaire intime,* et bien d'autres :

Il faudrait trouver un jeune homme dont on pût s'enquérir

(10) Nom patronymique de Nadar.

de sa famille, lui parler, le sonder, et lui faire des ouvertures au besoin...

Et ses mains un peu tremblantes, après chaque grain du chapelet, esquissaient un geste d'offrande malicieuse dans la direction de Jules Troubat, lequel se dépêchait de plaider que, si Champfleury a souvent péché par la forme, du moins il a eu beaucoup d'idées, beaucoup plus que la plupart des écrivains de son époque. En quoi d'ailleurs il n'avait pas tort.

Mais, pour en revenir à Baudelaire, celui-là, Victor Hugo excepté, Nadar le plaçait au-dessus de tous, et jamais, je le répète, je ne lui ai vu apporter la moindre réserve dans l'expression de l'amitié tendre qu'il gardait à sa mémoire. Il y avait bien près de quarante ans que le poète était mort quand je pris contact avec Nadar; cependant Baudelaire restait pour lui « l'irremplaçable ».

— *Les yeux des pauvres!* mon Crepet. Si tu veux comprendre quelque chose à Baudelaire, relis ça et *Les Veuves!*... C'est là qu'il a mis son âme!... Et dire qu'ils en ont fait un satanique! Les imbéciles! Un grand cœur qui n'a pas pu aimer à sa faim, voilà la vérité. Le reste, des boutades qu'on a prises au sérieux... Et lui-même peut-être! Pauvre cher!...

Nadar était tellement sûr de cette explication un peu simpliste, qu'il refusait toute importance aux objections qu'on lui faisait, — voire à celles qu'on pouvait tirer des témoignages de son propre crayon. Un jour il m'offrit, en épreuve photographique, une caricature qu'il avait faite de son ami en 1848. Je l'ai en ce moment sous les yeux. Baudelaire y est représenté de trois quarts. Une pommette aiguë à percer le papier, des lèvres minces ouvertes à la commissure seulement, un nez sinueux qui semble subodorer des choses diaboliques, des sourcils en accent circonflexe très écartés des yeux qui flamboient, un front énorme contrastant avec un bas de visage ramassé, lui composent une grimace féroce et sinistre. Au-dessus on lit, entre guillemets : « Toute révolution a pour corollaire le massacre des innocents. »

Je m'attendais que mon excellent hôte, qui poussait la passion révolutionnaire jusqu'à s'habiller de rouge, marquerait tout au moins un léger recul devant cette image, qui me semblait mal s'accorder à son dire. Mais non, elle ne le gênait pas, — ou ne le gênait plus. Il avait élevé l'épreuve vers la fenêtre, pour qu'elle reçût mieux le jour, et il riait doucement en la contemplant, et il n'y avait que candide tendresse dans ses yeux délavés par l'âge et lumineux.

— Pauvre cher! Il se croyait capable de tuer des innocents! Lui! c'est inimaginable!... Comme nous étions fous en 1848!

N'empêche que je me demande aujourd'hui s'il n'y aurait pas quelque corrélation à établir entre l'étrange attitude que Toubin a prêtée à Nadar vis-à-vis de Baudelaire en février 1848, et la frénésie impitoyable que Nadar prêtait à son modèle, à la même époque, dans sa caricature. Il ne me paraît pas impossible que ceci soit pour expliquer cela.

L'HYMNE DES NOYÉS

On lit dans *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes* (Mercure de France, 1908), p. 71 :

On nous a encore communiqué, en l'attribuant à Baudelaire, une pièce intitulée *L'Hymne des noyés.* Son excessive liberté ne nous a pas permis de l'imprimer.

Il y a bien quelque trente ans que je connaissais cette pièce-là, dont un court extrait indiquera suffisamment le sujet :

Nous sommes les noyés des grandes nuits lascives,
Les doux inachevés, les chauds et courts destins;
Nous sommes le flot blanc des races convulsives
Qui jaillit des soirs aux matins,

. . . .

Pollen des lits bourgeois et des ennuis nocturnes,
Fleurs d'amour, fleurs sans fruit des soirs sans lendemains,
Nous chantons notre glas dans l'eau froide des urnes,
Au clapotis rose des mains.

. . . .

Et je trouvais à ce poème une très noble allure. Je l'avais montré à quelques bons juges. Ensemble nous l'avions lu à haute voix, et par endroits il nous avait donné une telle impression de plénitude et de maîtrise que nous nous étions sentis disposés à admettre qu'il pouvait bien appartenir au poète des *Promesses d'un visage,* comme me l'avait affirmé le tiers dont je le tenais. Cependant il est si délicat de se prononcer en telle matière que nous n'osions conclure.

Un jour je recommençai mon expérience auprès de Georges Berr.

— Il y a quelqu'un qui serait bien placé pour avoir un avis sur cette question, me dit-il. C'est l'auteur de *La Légende des sexes,* qui a traité des sujets du même ordre. Vous devriez aller le voir.

Et me voilà parti pour rendre visite au Sire de Chambley, en sa tour du Quai aux Fleurs.

J'y pénétrais à peine quand un bruit de pas se fait entendre sur mes talons. C'est lui qui rentre précisément. Très grand, les épaules carrées, des couleurs aux joues, un air de robustesse martiale qui fait penser aux reîtres de Roybet et oublier les presque quatre-vingts ans que lui donnent ses biographes. Je me présente, j'expose que je voudrais son avis sur une pièce de vers, etc... que nul plus que lui ne me semble qualifié, etc., etc. Il m'invite à gagner le prochain palier, où nous trouverons un canapé.

1er *étage.* Je recommence mes attendus; j'ajoute que la pièce en cause me fut remise par un conseiller d'Etat qui compensait l'excessive austérité de ses fonctions en collectionnant les poèmes érotiques tant pour son plaisir personnel que pour celui de ses petites amies. Mais cette confidence ne réussit pas à dérider mon interlocuteur dont la gravité impassible me donne à craindre de jouer ici le rôle d'un importun. Tout à coup il se lève, je le suis, et nous voici au

2e *étage,* sur un second canapé, pareil au premier. — Je reprends mon exposé, insistant à tout hasard sur le

but absolument désintéressé, purement littéraire de ma visite.

— Il ne s'agit que d'une pièce...

— Que vous attribuez à Baudelaire?

— Oui... peut-être... c'est-à-dire, mon cher maître...

— Enfin, vous la trouvez belle?

— J'y trouve effectivement de grandes beautés; cependant, par endroits...

— Vous l'avez là?

— Naturellement. Je vais vous la montrer.

Mais... Le diable soit des tailleurs et de la profusion de poches dont ils nous gratifient! Que n'avais-je pas dans les miennes ce jour-là? Successivement j'en tire des calepins, un portefeuille, deux mouchoirs, un stylo, un briquet, un porte-mine, un étui à cigarettes, que sais-je?... Mon hôte assiste à ce déballage avec autant de calme que d'indifférence, puis, ayant sans doute repris haleine, il reprend aussi son impitoyable ascension. Je le rattrape au

3e *étage*, où il s'est assis sur un troisième canapé, identique aux précédents. Mais, dans l'intervalle, j'ai retrouvé ma copie. Je la lui tends :

— Voilà la pièce.

Il y jette un coup d'œil, un seul. Puis, avec stupéfaction :

— *L'Hymne des noyés!* Mais c'est de moi!

— De vous!?

J'éclate de rire, mais il ne me fait pas écho. Il ne doit pas rire souvent, le Sire de Chambley, ou bien cela se passe en dedans, à la muette. Cependant un éclair de malice a passé dans ses yeux, et cette fois il n'est plus question de s'arrêter dans l'escalier.

— Montez chez moi, je vais vous montrer l'édition originale de ce poème-là!

Nous brûlons l'étape du quatrième. Hélas! nous autres pauvres auteurs, tant grands que petits, il est bien vrai qu'on ne nous intéresse jamais autant que lorsqu'on nous parle de nous!... Une grande galerie franchie, où quelques beaux objets témoignent du goût que mon hôte

a pour le moyen âge, nous voici dans son cabinet. Il ouvre un tiroir, en sort quelques minces plaquettes de petit format :

— Voilà l'édition originale (11). Il faut vous dire que j'étais très jeune quand j'ai fait ces vers-là. Et moins que riche. C'était tout de suite après *La Légende des sexes*. Je faisais partie d'une petite société où l'on se montrait très gentil, très bienveillant à mon endroit. J'en étais membre, mais on oubliait régulièrement de me réclamer ma cotisation. Enfin, on me traitait en poète. Ça s'appelait le Dîner de la Marmite. Il est bien possible qu'il existe encore d'ailleurs, mais tous les convives d'alors sont morts... C'est Gambetta qui l'avait fondé, et outre de grands artistes, un tas de futurs présidents de la République ou de présidents du Conseil y hantaient... Donc un soir, à la Marmite, je viens à réciter l'*Hymne des noyés*. Gros succès, grands compliments. Le Dr Goubert, un bibliophile qui était aussi le questeur du Dîner, me demande de lui laisser imprimer mon poème... Ma foi, je n'avais pas d'objections. Alors, en 1883-84, on a tiré cette plaquette à 50 exemplaires; j'en ai eu 7 ou 8 pour ma part... Evidemment on aurait de la peine à s'en procurer un dans le commerce. Mais les amateurs d'aujourd'hui pourront retrouver l'*Hymne des noyés* dans ce recueil-là.

Et il me tend un beau volume in-4° sur le titre duquel je lis :

Edmond Haraucourt. AUTRE TEMPS. Lithographies et dessins de Charles Léandre, pour les Bibliophiles du Cornet, Paris, 1930.

Puis, en me reconduisant, et de nouveau avec une expression de malice :

— Vous me disiez tout à l'heure que l'attribution d'un poème est *chose délicate*. J'ai eu maintes occasions de le vérifier dans ma vie. Tenez, il y a quelque temps, un

(11) Les bibliophiles m'en voudraient de ne pas décrire cette coquette rareté : 1 feuille in-8° repliée, soit 4 p. in-16, n. ch., encadrées d'un filet rouge. Sur la première, le titre; sur les deuxième et troisième, le texte; sur la quatrième, la mention du tirage.

journal ouvre une enquête sur le plus beau vers de la langue française. Un académicien répond en citant cet alexandrin, qu'il attribue à Sully Prudhomme :

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais.

Cet alexandrin est de moi, il figure dans : *Seul*

Un autre lecteur cite

Ose avoir l'air d'un fou si tu veux être un sage

qu'il prête à Vigny. Vous le trouverez dans un autre de mes recueils : *L'âme nue.*

Un troisième, un quatrième, un cinquième lecteur, citent, en en faisant hommage encore à Sully Prudhomme, et à Ronsard... et même, hélas ! à Jean Aicard

Partir, c'est mourir un peu.

Ce vers appartient à mon *Rondel de l'Adieu.* Mais il y a mieux : un sonnet de moi, *Le cri du coq,* a obtenu, sous la signature d'un tiers, un prix littéraire, c'est par Gustave Téry que je l'ai appris... Et une autre pièce que j'avais faite, encore au lycée : *Le vent,* a valu à un de mes chers confrères une fleur honorifique !...

Le Sire de Chambley, en me citant ces traits d'ignorance ou de malice, semble maintenant s'amuser prodigieusement, un vaste rire distend ses lèvres.

On s'habitue en vieillissant, conclut-il doucement.

LISTE D'AUTOGRAPHES

Au cours de sa correspondance avec Poulet-Malassis, on voit Baudelaire, à plusieurs reprises, entretenir son ami des autographes qu'il se propose de lui offrir.

C'est ainsi qu'il lui écrivait le 14 mai 1858 :

Je n'ai pas encore eu le courage de classer mes paperasses en désordre depuis deux ans, et de chercher *vos* autographes. Seulement, je sais à peu près ce que je pourrai vous offrir : du Delacroix, du Sainte-Beuve, du Custine (*Fleurs du Mal*) et un George Sand, cruellement annoté par moi. Mais encore faut-il les chercher.

Peut-être doit-on croire cependant qu'il en retrouva d'autres que ceux-là, dont deux (le Sainte-Beuve et le Custine) devaient prendre place dans l'Appendice de

l'édition posthume des *Fleurs,* car la liste suivante, de sa main, figurait dans la collection du regretté Albert Ancelle, qui voulut bien m'en donner copie :

DUC D'ORLÉANS

Recommandations à un commandant de corvette, datée de M... [?]

BALZAC

Pièce très précieuse — qui fait connaître le remaniement de la *Physiologie du mariage* et les habitudes de travail de Balzac, — adressée à M. Levavasseur, éditeur.

Mme ROLLAND

3 pièces très précieuses. — Lettres de jeune fille; il est question d'un mariage projeté. — Vers sur l'innocence et l'amitié.

POMARÉ

Lettre en langue otaïtienne, avec la traduction.

DULAURE, DUPIN, HUGO, DUMAS

CH. NODIER

ROTSCHILD [sic]

Invitation à M. le Duc d'Orléans. Lettre très plate, dans un affreux baragouin.

PEYRONNET

Belle pièce. — Lettre à Levavasseur qui l'invitait à collaborer à une nouvelle publication. — Datée de Ham.

TALLEYRAND

Lettre diplomatique adressée à Madame Adélaïde, au sujet d'une mission secrète à Londres.

MARIE DORVAL

Lettre à un amant malade.

Quant à l'origine de ces pièces, il serait évidemment bien aventureux de prétendre l'établir. Voici cependant, pour la plus curieuse d'entre elles, un rapprochement qui s'impose à mon esprit. Deux éditeurs parisiens avaient été particulièrement mêlés à l'agitation que causa l'affaire Pritchard, consécutive, comme on sait, à la mise en tutelle de la reine Pomaré. Ces deux éditeurs s'appelaient Auguste Le Gallois qui avait publié le *Rapport de l'Amiral Dupetit-Thouars,* et Cazel qui avait

fait paraître une plaquette intitulée *L'amiral Dupetit-Thouars*. Or c'est précisément Le Gallois, et précisément sous le couvert de son compère Cazel, qui avait donné, en 1844, *ces Mystères galans des Théâtres de Paris* auxquels j'ai montré dans un article récent (*Nouvelle Revue française*, 15 janvier 1935) que Baudelaire avait certainement collaboré. — Simple rencontre? Peut-être. Assez singulière cependant pour que je ne juge pas inutile de la signaler, car le nombre des Français en possession d'une lettre autographe de la reine Pomaré devait être fort limité.

FEUILLETS DE NOTES INÉDITS

Voici, pour les Baudelairiens qui connaissent bien l'œuvre et la vie de notre poète, de quoi rêver un bon moment :

I

PROJETS

Pouzadoux
Douches
Térébenthine
—
Mme Keller
Le regard voilé
—
Maquillage
Bas de soie noire
Jarretières
Chausettes de soie
Masque ou bonnet
—
Le bain
Les femmes nues
Les glaces
Une maîtresse au bordel
—
R. Neuve-Lamartine
R. de Seine
R. des Panoramas

PENSIONS ANGLAISES

Family hotel (250 fr., rue Castiglione, 6 et 9).
Madame Prou (150 et 200) avenue des Champs-Elysées, 107.
Avenue des Champs-Elysées, 114.
Rue de l'Observatoire, 8.
Avenue de St-Cloud, 25 ou 29.
Rue de Chateaubriand
Rue Lord-Byron
—
RÉGIME

Viandes rôties — poisson
Thé — Vin
Eau froide
Térébenthine.

R. de Lancry

—

Maurin
Numa
Boulanger
Devéria
Grévedon
Tassaert
Roqueplan
Grenier
Photographies
Pensées de Joubert
D'Aurevilly
Paul de Molènes

Les mentions portées sur ce premier feuillet sont d'ailleurs bien moins énigmatiques qu'elles ne le paraissent au premier abord. En somme, il est facile de les « situer » dans le temps comme de les expliquer.

Le 15 janvier 1860, Baudelaire mandait à sa mère qu'il venait de subir une crise singulière, qu'il avait eu « quelque chose comme une congestion cérébrale ». — D'où sans doute le projet de suivre l'avis de *Pouzadoux* (pharmacien avenue des Champs-Elysées, 24), c'est-à-dire de se traiter par les *Douches* et la *Térébenthine;* d'où encore l'établissement d'une liste de *Pensions anglaises,* les seules, à l'époque, qui fussent pourvues d'appareils hydrothérapiques, — et la prescription d'un *Régime.*

Le *Bain* figure dans une nomenclature de romans et nouvelles en projet (*Œuvres posthumes,* 1908, p. 405). On semble donc autorisé à conjecturer que les trois titres qui l'accompagnent ici correspondaient pareillement à des contes.

Rue Neuve Lamartine, rue de Seine, etc. — Plusieurs pages du *Carnet* publié par M. Féli Gautier chez J. Chevrel en 1911 montrent des suites semblables d'adresses, sous la rubrique : *Lithographies,* et dans l'une d'elles on retrouve précisément : *rue de Seine.* Il s'agissait donc là d'adresses de marchands d'estampes. Il convient de se souvenir que Baudelaire se documentait alors en vue

de cette étude générale sur les *Peintres de mœurs* à laquelle avaient trait les notes que j'ai publiées dans le *Mercure de France* du 15 septembre dernier, et dont *Le Peintre de la vie moderne,* selon ses intentions, ne formait vraisemblablement qu'un chapitre.

Maurin, Numa, Boulanger, etc. — Cette nomenclature de petits maîtres correspondait évidemment au même projet. Le titre *Photographies* se retrouve aussi bien, en face de celui de *Lithographies,* à la page 53 du *Carnet* dont je viens de parler.

Pensées de Joubert. — Le 18 mai 1860, Baudelaire écrivait à sa mère :

Je te rapporterai un livre *magnifique* que tu ne connais pas. Moi non plus, je ne le connaissais pas. C'est les *Pensées* et les *Lettres de Joubert,* l'ami de Chateaubriand.

D'Aurevilly. Paul de Molènes. — Quelques jours auparavant (12 mai) le poète avait informé son collaborateur pour *Le marquis du* 1er *houzards,* qu'il allait le comprendre dans un essai où il serait « en bonne compagnie ». Il s'agissait là de *Dandies,* où Chateaubriand, leur grand maître, aurait tenu la première place, et où Barbey d'Aurevilly devait figurer aussi.

Maquillage, bas de soie noire, etc. — Ces notules se lisent encore, mais développées, à la page 43 du *Carnet* où l'auteur, s'abandonnant à un rêve d'intimité amoureuse, se fait orfèvre et costumier pour parer une certaine Agathe. Faut-il retrouver dans celle-ci l'héroïne de *Mœsta et errabunda :*

Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe?...
Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe...

On peut en douter, car ce poème est antérieur de plusieurs années, ayant paru en 1855. Cependant il convient de se souvenir que nous ne savons que bien peu de chose de la vie intime de Baudelaire.

Quant à *Mme Keller* (18, Chaussée d'Antin) (12), elle

(12) Il y a bien une actrice des Variétés qu'on trouve citée dans les Triolets d'Arthur de Ciplet (*Boulevard,* 21 juillet 1862) :

Keller, Ferraris, Olivier
Sont trois pêches affriolantes...

Mais elle ne semble pas venir en cause. Ou du moins, je n'ai pas de raisons pour l'y mettre particulièrement .

aussi se trouve mentionnée au *Carnet* (pages 45 et 49) parmi de « bonnes adresses ». Et la seconde fois, *Le regard voilé* l'accompagne de très près. Cependant c'est le nom d'une autre « inspiratrice » qu'il y suit immédiatement : « Louise de Gréan, 50, Clichy. »

Au total on voit que ce premier feuillet doit être rapporté à l'année 1860, et qu'il reflète tant les travaux en cours du poète, que ses amours et son état de santé.

II

Titres pour un recueil mensuel.

Quand même! — L'Oasis. — *Paucis.* — L'Hermitage. — La Chartreuse. — Le dernier asyle des Muses. — *La République des Lettres.* — La Réaction. — La Citerne du Désert. — *Aux Précieuses.* — Le Recueil de ces messieurs. — *Les Hermites volontaires.* — *La Thébaïde.* — *Les Incroyables.* — *Les Ouvriers de la dernière heure.* — *Les Bien Informés.* — *Les heures parisiennes.*

En vue de quel organe avait bien pu être établi ce choix de titres?

Dès lors qu'il s'agissait d'un recueil *mensuel,* on ne saurait penser au *Hibou philosophe* (1852) qui devait être hebdomadaire.

Il y a bien certain projet avorté dont Baudelaire entretenait Poulet-Malassis le 20 mars de cette même année :

J'avais fait un beau rêve. Amic m'avait déclaré que, décidément, il voulait fonder une *grande revue,* et que j'en serais directeur. — Je lui ai communiqué mes idées, mais il paraît que *nos* plans (je voulais que Champfleury m'aidât) étaient trop beaux. Il est très refroidi, et je crois que l'affaire est manquée.

Pourtant je me sentirais volontiers enclin à rapporter ce feuillet à une période plus ancienne, à cause de l'atmosphère surannée que respirent plusieurs des titres qu'on y voit. Deux d'entre eux aussi bien ont été sûrement inspirés par le souvenir de publications très anté-

rieures : *Le bien informé,* journal de l'an V et *Lunes parisiennes,* ouvrage dont il parut une livraison « à chaque phase de la lune » d'octobre 1822 à avril 1823.

Mais d'autre part je me souviens qu'en 1875 Catulle Mendès devait fonder la *République des Lettres* — un titre qui se trouve précisément ici (13) — et qu'en 1861 il avait aussi fondé la *Revue fantaisiste* à laquelle notre poète collabora dès l'origine. Si bien que je me demande si ce ne serait pas avant le baptême de celle-ci et à l'usage de Mendès, que la liste aurait été dressée...

Ma foi! voilà une énigme que je renonce à résoudre.

III

Pour les milieux, ornements et décors
Couleur poétique vague.

———

Mais cependant : Révolution
Directoire
Empire
Restauration

Je suis un vieux :
Mes goûts en costumes,
modes,
meubles,
femmes.

Les mentions que porte ce troisième feuillet sont tellement vagues, qu'il me semble impossible de le rattacher avec certitude à l'un quelconque des nombreux projets que forma Baudelaire.

Pour les deux premiers paragraphes, on pourrait à la rigueur penser au *Marquis du 1er houzards,* car on lit dans le projet de scénario destiné à Hostein : « Je n'indique pas les *décors* qui peuvent être d'un effet *poétique.* » Mais si l'action de cette pièce se passe bien sous l'*Empire* et la *Restauration,* en revanche elle n'a guère

(13) Mais il n'est pas impossible que Mendès se soit tout simplement souvenu des *Mémoires secrets de la République des Lettres* — tout comme Baudelaire!

à voir avec la *Révolution* ou le *Directoire.* — On pourrait aussi y trouver quelques rapports avec un projet mentionné page 411 des *Œuvres posthumes :* « Série de scènes du Directoire et du Consulat. — Modes de ces époques. »

Pour le troisième paragraphe, il correspond peut-être à un article qui se serait appelé *Goût des Français* (*ibid.*, p. 352). « Je suis un vieux » évoque dans mon souvenir quelques lignes d'une lettre que Baudelaire — il avait alors trente-huit ans! — adressait à Poulet-Malassis le 29 avril 1859 :

Je viens de relire... la *Grandeur et décadence des Romains,* le *Discours sur l'histoire universelle* et *Les Natchez.* Je deviens tellement l'ennemi de mon siècle, que *tout,* sans en excepter une ligne, m'a paru sublime.

Et encore un propos du même ordre qu'il aurait tenu à Lorédan Larchey (*Bulletin du Bibliophile,* 15 octobre 1901) :

Vous savez que je ne lis plus; je relis certains hommes du grand siècle, et cela me suffit. Le présent ne me dit plus rien.

Voilà tout ce que je puis dire de cette pièce-là — qui d'ailleurs appartient peut-être à la suite des notes relatives aux *Peintres de mœurs,* que j'ai publiées ici même le 15 septembre dernier.

LÉGENDE

On lit, parmi le Baudelairiana dont Poulet-Malassis s'était amusé à enrichir son exemplaire des *Fleurs du mal :*

Pauline, une dame omnivore, comme dirait Proudhon, devient enceinte du fait de notre ami Christophe. Alors Baudelaire : « Eh bien! ma chère Pauline, nous pourrons donc enfin vous respecter. »

Mais on lit dans les *Propos de table* donnés par Sylvius (Edm. Texier, je crois) au *Boulevard* du 5 janvier 1862 :

Mademoiselle S..., cette muse inspiratrice qui a eu des ta-

bleaux de tous les grands peintres, des sonnets de tous les poètes illustres, des médailles de tous les fameux... numismates, a enfin inauguré la constance aux côtés d'un statuaire romantique à veste de velours. Tous les bonheurs ont couronné le jeune ménage; mademoiselle S... coupe et taille des petits bonnets et elle a le droit de s'occuper officiellement de lingerie :

— Tant mieux, tant mieux, lui a dit L... J..., le sceptique incurable. Eh bien, ma chère, nous pourrons donc enfin vous respecter!

On lit, dans le même Baudelairiana de Poulet-Malassis, l'homme au monde le mieux placé pour porter témoignage quant à notre poète :

B. dit sur D.: « Quand D. brûlera en enfer, il dira au diable : « Je cuirai aussi bien à petit feu. Ne faites pas aller le bois trop vite. »

Mais on lit dans les mêmes propos de table que donnait Sylvius au *Boulevard,* journal où l'influence de Baudelaire était prépondérante et où la rédaction était composée de ses meilleurs amis : Banville, Asselineau, Glatigny, Champfleury, etc. :

B..., l'ancien directeur du Vaudeville, déteste l'avarice, mais il a toujours été en proie à une sage économie.

M. Scribe définissait ce caractère prudent par un apologue assez heureux :

— Quand B... sera en enfer et qu'on le cuira, il ne tardera pas à dire au diable : « Il y a trop de bois! Quelle prodigalité! Je vous assure que je cuirai tout aussi bien à petit feu. »

La morale à tirer de ce double rapprochement, c'est qu'il convient de se souvenir qu'à toute époque il y a eu un auteur auquel on s'est plu à attribuer les mots les plus représentatifs de l'esprit de sa génération. — J'en sais un de nos jours, romancier, chroniqueur, vaudevilliste qui volontiers tirant à lui ses amis par un bouton de leur veston, leur glisse à l'oreille :

— Je vais vous dire un mot de moi, pendant qu'il n'est pas encore de mon beau-frère!

JACQUES CREPET.

LA RESCOUSSE[1]

—

CINQUIEME PARTIE

LE POINT D'HONNEUR ET LA PASSION

I

— Puis-je entrer?

— Oui, répondit une voix, de l'intérieur. La porte est ouverte.

M. Travers souleva le loquet de bois, et pendant qu'il entrait, sa femme reprit :

— Est-ce que vous pensiez que je m'étais enfermée à clef. Vous m'avez jamais vue m'enfermer à clef?

M. Travers referma la porte derrière lui.

— Non, ce n'en est jamais venu là, répondit-il d'un ton peu conciliant.

Dans cet endroit, l'une des pièces d'une hutte en bois et qui avait une ouverture carrée dénuée de vitre, mais dont le volet était à demi-fermé, tout d'abord il ne distingua pas très bien sa femme. Elle était assise dans un fauteuil, et ce qu'il put distinguer ce fut sa chevelure blonde qui, dénouée, tombait sur le dossier de ce siège. Il y eut un moment de silence. On pouvait entendre au dehors les pas réguliers de deux hommes qui arpentaient d'un bord à l'autre la dunette du défunt navire *Emma,* commandé par l'ombre de Jörgenson.

En prenant ce fantôme de commandement, Jörgenson avait fait construire un rouf en planches minces, sur le pont-arrière, pour sa propre commodité et celle de Lingard, durant ses brèves visites à la Côte du Refuge. Un passage étroit le partageait en deux, et la partie qui échut à Lingard avait été

(1) Voyez *Mercure de France,* n°s 898 à 903. — Copyright by G. Jean-Aubry and Librairie Gallimard.

meublée d'un lit de camp, d'un bureau de bois blanc et d'un fauteuil de rotin. A l'une de ses visites, Lingard y avait apporté un coffre noir de marin et l'y avait laissé. A part ces objets et un petit miroir de trois francs cloué au mur, on ne voyait absolument rien dans cette pièce. Ce que pouvait contenir la partie dévolue à Jörgenson, personne ne l'avait jamais su, mais à en juger par les témoignages extérieurs, elle devait contenir tout au moins un rasoir.

La construction de ce rouf primitif avait été une question de convenance plutôt que de nécessité. Il convenait que les Blancs eussent d'abord un endroit à eux, mais Lingard était parfaitement sincère quand il disait à Mrs. Travers qu'il n'y avait jamais dormi. Il avait l'habitude de dormir sur le pont. Quant à Jörgenson, si même il dormait, il ne dormait que fort peu. On aurait pu dire qu'il hantait plutôt qu'il ne commandait l'*Emma*. Sa forme blanche flottait çà et là la nuit, ou bien on la voyait rester des heures, silencieuse, à contempler le sombre étincellement du lagon. M. Travers, s'accoutumant graduellement à la pénombre de la pièce, pouvait maintenant distinguer un peu plus que la massive chevelure couleur de miel de sa femme. Il aperçut son visage, ses sourcils sombres et ses yeux qui paraissaient d'un noir profond dans le demi-jour.

— C'eût été impossible ici. Il n'y a ni verrou ni serrure.

— Vraiment? Je ne l'avais pas remarqué. Je sais me protéger sans verrous ni serrures.

— Je suis heureux de l'apprendre, dit M. Travers d'un ton maussade.

Et il retomba dans son silence sans cesser de la regarder.

— Vous satisfaites votre goût pour les déguisements, reprit-il avec une légère ironie.

Mrs. Travers se croisa les mains derrière la tête. Les larges manches, en retombant, découvrirent ses bras jusqu'aux épaules. Elle portait une mince veste malaise de coton, qui dégageait le cou et qu'une rangée d'agrafes d'argent ciselé attachait de la gorge à la ceinture. Elle avait remplacé sa jupe de yacht par un sarong de cotonnade bleu, brodé de fils d'or. Le regard de M. Travers s'abaissa lentement et s'arrêta sur la cheville brillante d'un pied à l'extrémité duquel se balançait une légère sandale de cuir.

— Je n'avais que ce que je portais sur moi. J'ai trouvé ma robe de yacht trop lourde. C'était intolérable. J'étais en nage quand je suis arrivée. Aussi quand on m'a montré ces choses...

— Par enchantement, murmura M. Travers d'un ton trop pesant pour être sarcastique.

— Non. On les a sorties de ce coffre. Il contient de très belles étoffes.

— Sans aucun doute, dit M. Travers. Cet homme ne doit pas se gêner pour piller les indigènes...

Il s'assit lourdement sur le coffre.

— Un costume fort approprié pour cette farce, reprit-il. Mais avez-vous l'intention de le porter en plein jour sur le pont?

— Bien entendu, répondit Mrs. Travers. D'Alcacer m'a déjà vue ainsi et il n'en a pas paru offusqué.

— Il faudrait vous faire offrir aussi des bracelets pour vos chevilles, que vous feriez tinter en marchant.

— Des bracelets ne sont pas une nécessité, reprit Mrs. Travers d'un ton las, avec le regard levé et fixe de quelqu'un qui répugne à abandonner son rêve. M. Travers changea de sujet :

— Et combien de temps cette farce va-t-elle durer? demanda-t-il.

Mrs. Travers décroisa les mains, abaissa le regard et changea complètement de pose en un moment.

— Que voulez-vous dire par farce? Quelle farce?

— Celle qui se joue à mes dépens.

— Vous croyez cela?

— Je ne me contente pas de le croire. Je sens parfaitement qu'il en est ainsi. A mes dépens. C'est une chose parfaitement sinistre, continua M. Travers, le regard toujours baissé. Je dois vous avouer que quand je vous ai vue dans cette cour, au milieu d'une foule d'indigènes et appuyée sur le bras de cet homme, j'en ai eu un choc.

— Est-ce que j'avais, moi aussi, l'air sinistre? demanda Mrs. Travers en tournant légèrement la tête vers son mari. Et pourtant je vous assure que j'étais heureuse, très heureuse, de vous voir sain et sauf, au moins momentanément. Gagner du temps est tout...

— Je me le demande, déclara M. Travers comme s'il se parlait à lui-même. Ai-je jamais été en danger? Suis-je en sécurité maintenant? Je n'en sais rien. Je ne saurais le dire. Non! Tout cela me semble une abominable farce.

Son intonation avait un accent qui fit que sa femme continua à le regarder avec un intérêt nouveau. Il souffrait visiblement d'une détresse qui n'était pas l'effet de la peur; et

le visage de Mrs. Travers exprima une réelle inquiétude jusqu'à ce qu'il eut ajouté d'un ton glacé :

— Toute la question, pourtant, concerne votre discrétion.

Elle se renversa de nouveau dans le fauteuil, et laissa tomber lentement ses mains devant elle.

— Auriez-vous préféré me voir rester là-bas, à bord du yacht, dans le voisinage de ces sauvages qui vous ont capturé? Ou bien croyez-vous qu'eux aussi s'étaient déguisés pour faire une farce?

— Des plus certainement, déclara M. Travers en levant la tête, mais non la voix. Vous auriez dû rester à bord du yacht avec des Blancs, vos domestiques, le capitaine, l'équipage dont c'était le devoir de... qui auraient été prêts à mourir avec vous.

— Je me demande pourquoi ils l'auraient fait, et pourquoi j'aurais dû leur demander ce sacrifice. Pourtant, je ne doute pas qu'ils seraient morts. Vous auriez peut-être préféré que je m'installe sur le brick de cet homme. Nous y étions tous à l'abri. La véritable raison qui m'a fait insister à venir ici était d'être plus près de vous, — pour voir par moi-même ce qui pouvait se passer ou ce qui se passait... Mais, à vrai dire, s'il faut que je vous explique mes motifs, mieux vaut ne rien dire. Je ne pouvais rester là-bas pendant des jours sans nouvelles, dans un état de doute horrible. Nous ne pouvions même pas dire si vous et d'Alcacer étiez encore vivants avant d'arriver ici. Vous auriez tout aussi bien pu avoir été assassinés sur le banc de sable après le départ de Rajah Hassim et d'Immada, — ou tués pendant la remontée de la rivière. Et je voulais savoir ce qu'il en était, aussi tôt que possible. C'était une impulsion de ma part. Je suis partie comme j'étais, sans attendre un moment.

— Oui, dit M. Travers. Et sans même penser à mettre quelques objets pour moi dans un sac, Il faut croire que vous étiez dans une grande agitation. A moins que vous n'ayez eu une vue si tragique des choses que vous ayez trouvé inutile de vous préoccuper de mes vêtements.

— Ce fut absolument l'impulsion du moment. Je n'aurais pu faire autrement. Vous pouvez m'accorder cela, je suppose.

M. Travers releva de nouveau les yeux vers le visage de sa femme. Il vit qu'il était calme, son attitude détendue. Jusqu'alors son ton avait été amer, triste, dénué de sarcasme; mais à ce moment il devint légèrement pompeux.

— Non. En fait, et par expérience, je ne puis vous accorder des sentiments appropriés à votre naissance, à votre position sociale et aux idées de la classe à laquelle vous appartenez. C'est la plus vive désillusion de ma vie. Je m'étais promis de n'en jamais parler. Mais c'est là une occasion que vous avez vous-même provoquée. Ce n'est pas du tout une occasion solennelle. Je ne la considère pas le moins du monde comme telle, mais comme très désagréable et assez humiliante. Elle s'est offerte d'elle-même. Vous n'avez jamais pris un réel intérêt aux occupations de ma vie qui en font la distinction et la valeur. Et pourquoi avez-vous été poussée par un sentiment simplement envers l'homme que je suis, c'est ce que je ne puis comprendre.

— Ainsi donc, vous ne m'approuvez pas, déclara Mrs. Travers d'un ton calme. Vous êtes parfaitement libre, je vous l'assure. Mon sentiment fut des plus conventionnels, exactement comme si le monde entier me regardait. Après tout, nous sommes mari et femme. Il est éminemment convenable que je m'inquiète de votre sort. Et même cet homme pour lequel vous avez une si vive méfiance et une si grande antipathie (le sentiment le plus vif que je vous aie jamais vu manifester, soit dit en passant), même cet homme a trouvé ma conduite parfaitement convenable. Ce sont ses propres termes. Convenable. Si éminemment convenable que cela a fait taire ses objections.

M. Travers s'agita sur son siège d'un air gêné.

— Je crois décidément, Edith, que, si vous aviez été un homme, vous auriez mené une existence des plus irrégulières. Vous auriez été un simple aventurier. Je veux dire moralement parlant. Ç'a été une grande peine pour moi. Il y a en vous un mépris pour l'aspect sérieux de la vie, pour les idées et les ambitions de la sphère sociale à laquelle vous appartenez.

Il s'interrompit parce que sa femme avait de nouveau croisé les mains derrière sa tête et ne le regardait plus.

— C'est parfaitement évident, reprit-il, nous avons vécu parmi des hommes et des femmes distingués, et votre attitude à leur égard a toujours été si... si négative! Vous n'avez jamais voulu reconnaître l'importance des réussites, des positions acquises. Je ne me rappelle pas vous avoir jamais vue admirer franchement un succès politique ou social. Je me demande ce qu'après tout vous avez jamais pu attendre de la vie.

— Je n'aurais jamais pu m'attendre à vous entendre parler de cette façon. Quant à ce que j'ai pu attendre,... j'ai dû être bien stupide.

— Non, vous ne l'êtes certainement pas, déclara M. Travers, gravement. Ce n'est pas de la stupidité.

Il hésita un moment.

— C'est une sorte d'entêtement, je crois. J'ai préféré ne pas penser à cette pénible divergence de nos points de vue, que, vous le reconnaîtrez, je ne pouvais certes pas prévoir, avant que nous....

M. Travers était en proie à une sorte de solennel embarras. Mrs. Travers, appuyant le menton sur la paume de sa main, regardait fixement la cloison de bois blanc de la cabane.

— M'accusez-vous d'une profonde duplicité de jeune fille? demanda-t-elle doucement.

Il régnait dans ce rouf une chaleur stagnante, tout imprégnée d'un léger parfum qui semblait émaner des cheveux dénoués de Mrs. Travers. M. Travers éluda cette question directe, qui lui parut friser l'inconvenance.

— Je suppose que je n'étais pas alors en pleine possession de mon jugement et de ma pénétration, dit-il. J'étais... j'étais dépourvu d'esprit critique alors, s'empressa-t-il de reconnaître! Mais même après être allé aussi loin, il ne regarda pas sa femme, et l'ombre d'un sourire sur les lèvres de Mrs. Travers lui échappa; sourire simplement esquissé, car il était empreint d'un scepticisme profond. Aussi se garda-t-elle de répondre, et M. Travers reprit comme s'il pensait à haute voix :

— Votre conduite était, assurément, au-dessus de tout reproche; mais vous vous êtes fait une détestable réputation de supériorité, exprimée ironiquement. Vous inspirez de la défiance. Vous ne vous êtes jamais rendue populaire.

— Tout cela m'assommait, murmura Mrs. Travers d'un ton pensif, gardant toujours le menton appuyé dans le creux de sa main.

M. Travers se leva du coffre aussi inopinément que si une guêpe l'eût piqué, mais, bien entendu, avec plus de lenteur et de solennité.

— Ce qu'il y a, Edith, c'est qu'au fond vous êtes absolument primitive.

Mrs. Travers à son tour, se leva d'un mouvement souple et nonchalant, et, portant ses mains à sa tête, elle se tourna à demi pour déclarer d'un air pensif :

— Imparfaitement civilisée.

— Imparfaitement disciplinée, corrigea M. Travers, après un moment de méditation.

Elle laissa retomber ses bras et détourna la tête.

— Non, ne dites pas cela, protesta-t-elle avec une singulière gravité. Je suis la personne la plus sévèrement disciplinée du monde. Je serais tentée de dire que ma discipline ne s'est arrêtée qu'à la pensée de me tuer. Je suppose que vous avez peine à comprendre ce que je veux dire.

M. Travers, le regard fixé à terre, fit une légère grimace.

— Je n'essaierai pas, dit-il. Cela ressemble à ce qu'aurait pu dire un barbare, haïssant les délicates complexités et les contraintes d'une noble vie. De votre part, cela me paraît une preuve de mauvais goût... Je me suis souvent étonné de vos goûts. Vous avez toujours aimé les opinions extrêmes, les costumes exotiques, les personnages illégaux, les personnalités romantiques, — comme d'Alcacer...

— Pauvre M. d'Alcacer! murmura Mrs. Travers.

— Un homme dépourvu de toute idée de devoir ou d'utilité, déclara M. Travers d'un ton acide. De quoi le plaignez-vous?

— De quoi? De se trouver dans cette situation par pure bonté d'âme. Il n'avait rien à gagner à se joindre à nous pour ce voyage, aucun avantage pour ses ambitions politiques ou autre chose de ce genre. Vous lui avez demandé de venir à notre bord pour rompre, je suppose, un tête-à-tête qui devenait ennuyeux pour vous.

— Je ne m'ennuie jamais, déclara M. Travers. D'Alcacer a paru très heureux de venir. Et, en tant qu'Espagnol, l'horrible pensée de perdre son temps lui est complètement indifférente.

— Perdre son temps! répéta Mrs. Travers avec indignation. Son amabilité peut lui coûter la vie.

M. Travers ne put réprimer un mouvement de colère.

— Ah! j'oubliais ces suppositions, dit-il entre ses dents. C'est un Espagnol. Il a pris cette comédie de conspiration avec une parfaite nonchalance. Les races dégénérées ont une philosophie à elles.

— Il a pris la chose avec son habituelle dignité.

— Je ne sais ce que vous appelez sa dignité. J'appellerai cela un manque de respect de soi-même.

— Pourquoi? Parce qu'il est calme et courtois, et qu'il réserve son jugement. Permettez-moi de vous dire, Martin, que

vous ne prenez pas nos difficultés exactement comme il le faudrait.

— Vous ne pouvez tout de même pas attendre de moi ce genre d'affectation qu'ont les étrangers. Je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes sentiments.

Mrs. Travers se retourna complètement pour regarder son mari.

—Vous boudez, dit-elle...

M. Travers recula la tête comme pour laisser passer ce mot.

— Je suis indigné, déclara-t-il.

Mrs. Travers reconnut là quelque chose comme une souffrance véritable.

— Je vous assure, dit-elle sérieusement (car elle était accessible à la pitié), je vous assure que cet étrange Lingard n'a aucune idée de votre importance. Il ne sait absolument rien de votre situation sociale et politique, et encore moins de vos grandes ambitions.

M. Travers écoutait avec attention.

— N'auriez-vous pu le renseigner? demanda-t-il.

— Cela n'aurait servi à rien; il ne songe qu'à sa propre situation et au sentiment de sa puissance. C'est un homme des basses classes...

— C'est une brute, déclara M. Travers, d'un ton obstiné, et pendant un moment ils se regardèrent dans les yeux.

— Oh! dit Mrs. Travers, vous êtes décidé à ne pas transiger avec vos sentiments.

Sa voix avait pris une nuance de mépris.

— Mais voulez-vous que je vous dise ce que je pense? Je pense...

Et elle avança la tête légèrement vers ce visage pâle et mal rasé qui regardait ses yeux sombres.

— Je pense qu'en dépit de votre aveugle mépris, vous jugez assez bien cet homme pour savoir que vous pouvez vous livrer à votre indignation en toute tranquillité. Entendez-vous? En toute tranquillité.

Aussitôt qu'elle eut prononcé ces mots, elle les regretta. C'était vraiment déraisonnable d'attacher plus d'importance aux idées de M. Travers en cet endroit de l'archipel Malais, plein de complots obscurs et d'intentions guerrières, que dans l'atmosphère plus artificielle de Londres, Après tout, ce qu'elle voulait, c'était simplement sauver la vie de son mari, non pas lui faire comprendre quoi que ce soit. M. Travers

ouvrit la bouche, mais la referma sans rien dire. Mrs. Travers se tourna vers le miroir cloué au mur. Elle l'entendit qui disait derrière elle :

— Edith, où est la vérité dans tout ceci?

Elle sentit l'angoisse d'un esprit lent, en proie à une instinctive terreur de lieux étranges où l'on pouvait faire des découvertes. Elle regarda par-dessus son épaule pour lui dire :

— Elle est sur la surface, je vous assure. Tout à fait sur la surface. Elle se retourna vers le miroir où elle vit ses yeux sombres et un nuage de cheveux blonds au-dessus de son front uni; mais ses paroles n'avaient eu aucun effet apaisant.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria M. Travers. Pourquoi cet homme ne s'excuse-t-il pas ? Pourquoi sommes-nous retenus ici? Allons-nous l'être? Pourquoi ne partons-nous pas? Pourquoi ne me ramène-t-il pas à bord de mon yacht? Qu'attend-il de moi? Comment a-t-il obtenu de nous faire relâcher par ces gens du rivage qu'il déclarait prêts à nous couper la gorge? Pourquoi en revanche nous ont-ils livrés à lui?

Mrs. Travers se mit à relever ses cheveux.

— Ce sont là des questions de haute diplomatie et de politique locale. Un conflit d'intérêts personnels, de méfiance entre ses partis, d'intrigues individuelles... Vous devez savoir ce que sont ces sortes de choses. Sa diplomatie a tout mis en œuvre. L'important était non pas tant de vous délivrer que de vous tenir sous sa garde. C'est un homme considérable ici et laissez-moi vous dire que votre salut dépend entièrement de son habileté à utiliser son prestige plutôt qu'une puissance dont il ne peut faire usage. Si vous vouliez prendre la peine de parler avec lui, je suis sûr qu'il vous révélerait tout ce qu'il lui est possible de dire à ce sujet.

— Je ne veux rien entendre de ces gredineries. Mais il ne vous a pas mise dans ces confidences, je suppose?

— Complètement, déclara Mrs. Travers, en considérant attentivement le miroir.

— Quelle influence avez-vous pu exercer sur cet homme? On croirait que notre sort est entre vos mains.

— Votre sort n'est pas entre mes mains. Il n'est même pas entre les siennes. Il existe ici une situation morale à laquelle il faut trouver une solution.

— La morale du chantage! déclara M. Travers d'un ton de sarcasme inattendu.

Edith Travers eut soudain l'impression qu'elle ne le connaissait peut-être pas aussi bien qu'elle le pensait. On eût dit que la croûte polie et solennelle des convenances avait légèrement éclaté çà et là sous l'effort, révélant l'obstination d'un simple mortel. Mais seules les manières s'étaient craquelées; la merveilleuse stupidité restait la même. Elle jugea cette discussion tout à fait inutile, et comme elle achevait de se coiffer, elle déclara :

— Je pense qu'il vaut mieux que nous allions sur le pont maintenant.

— Vous avez l'intention d'aller sur le pont dans cet accoutrement? demanda M. Travers sans cesser de regarder par terre.

— Dans cet accoutrement? Certainement. Ce n'est plus une nouveauté. Qui pourra s'en choquer?

M. Travers ne répondit rien. Ce qu'elle avait dit de son attitude était tout à fait vrai. Il boudait devant l'extraordinaire esprit offensif des hommes, des choses, des événements, des mots et des regards qu'il semblait sentir physiquement sur sa peau comme une souffrance, comme un contact dégradant. Il ne broncha pas. Mais il boudait. Sa femme reprit:

— Et sachez bien que ces vêtements sont ceux d'une princesse, — j'entends par là qu'ils sont de qualité, de la matière et du style que la coutume prescrit pour les gens supérieurs du pays, un pays lointain où je me suis laissé dire que les femmes commandent autant que les hommes. En fait, ils étaient destinés à une véritable princesse. Ils avaient été choisis avec le plus grand soin pour cette jeune Immada. Le capitaine Lingard...

M. Travers fit entendre un bruit inarticulé qui tenait du grognement et du gémissement.

— Ma foi, il faut bien que je l'appelle d'une façon quelconque, et je pensais que celle-ci vous serait moins désagréable. Après tout, cet homme existe. Mais on le connaît aussi sur une certaine portion de la surface de la terre sous le nom de King Tom. D'Alcacer aime beaucoup ce nom. Il lui semble merveilleusement adapté à cet homme, à la fois par sa familiarité et sa déférence. Et si vous préférez...

— Je préférerais ne rien entendre, dit M. Travers nettement. Pas un seul mot. Pas même vous, jusqu'à ce que je sois de nouveau libre. Mais les mots ne me touchent pas. Rien ne peut me toucher, ni vos sinistres avertissements, ni cette

légèreté qu'il vous plaît de montrer devant un homme dont la vie, à vous entendre, ne tient qu'à un fil.

— Je ne l'ai pas oublié un seul moment, reprit Mrs. Travers. Et non seulement je le sais, mais je sais aussi la force de ce fil. C'est un fil magnifique. Vous pouvez dire peut-être qu'il a été filé par la même Parque qui vous a fait ce que vous êtes.

M. Travers se sentit extrêmement offensé. Il n'avait jamais entendu personne, si ce n'est lui-même, lui parler de cette façon. Le ton semblait mettre en question sa qualité même. Il réfléchit avec stupéfaction qu'il avait vécu pendant huit ans déjà avec cette femme.

— Vous parlez comme une païenne, lui dit-il d'un air sombre.

C'était là une grave condamnation qui apparemment échappa à Mrs. Travers, car elle reprit avec animation:

— En vérité, vous ne comptez pas que je vais passer mon temps à méditer là-dessus ou m'enfermer ici à me lamenter du matin au soir sur les circonstances. Ce serait là vraiment morbide. Allons sur le pont.

— Et vous avez absolument l'air d'une païenne dans ce costume, reprit M. Travers, comme s'il n'avait pas été interrompu et avec un accent de dégoût.

Mrs. Travers se sentait le cœur lourd, mais tout ce qu'il disait semblait l'obliger à prendre un ton léger.

— Du moment que je n'ai pas l'air d'un épouvantail ! déclara-t-elle négligemment...

Elle remarqua que son regard sombre était rivé sur ses pieds nus. Elle se reprit.

— Oh! oui, si vous y tenez je mettrai des bas. Mais vous savez, je dois en avoir grand soin. C'est la seule paire que je possède. Je l'ai lavée ce matin dans cette salle de bain qu'on a construite à l'arrière. Ils sont en train de sécher sur la lisse là dehors. Peut-être aurez-vous l'obligeance de me les passer en allant sur le pont.

M. Travers fit volte-face et alla sur le pont sans ajouter un mot. Aussitôt qu'elle fut seule, Mrs. Travers se prit le front à deux mains, geste de détresse dont la sincérité la soulagea. Le pas régulier des deux hommes lui parvenait nettement du pont, rythmé et double, suggérant une conversation tranquille et amicale. Elle distinguait particulièrement les pas de l'homme dont la vie tournait dans une orbite plus éloignée de la sienne. Et pourtant ces orbites s'étaient rencontrées.

Quelques jours plus tôt, elle n'aurait pas même pu concevoir son existence, et maintenant il était l'homme dont elle pourrait distinguer le pas avec sûreté au milieu d'une foule. C'était là vraiment quelque chose de fabuleux. Dans la pénombre de son abri surchauffé, elle esquissa un sourire irrésolu, effrayé, puis elle aussi sortit sur le pont.

II

Un cadre de minces poteaux et de lattes occupait la plus grande partie de l'*Emma*. Les quatre murs de cette aérienne construction étaient faits de mousseline. Elle était relativement élevée. Un agencement de lattes, entourées de calicot, formait une sorte de porte que protégeait en outre un système de rideaux calculés pour déjouer la poursuite des moustiques dont les nuages bourdonnants hantaient les bords du lagon, du coucher du soleil à la pointe du jour. Le plancher de cet abri transparent était couvert de nattes fines: Lingard et Jörgenson avaient fait de leur mieux pour rendre possible l'existence de Mrs. Travers, pendant le temps où le sort des deux hommes et probablement de tous à bord de l'*Emma,* resterait en suspens dans un des plateaux de la balance. Les hôtes inattendus et malencontreux de Lingard avaient bientôt appris à y entrer et à en sortir rapidement. M. d'Alcacer s'en acquittait sans hâte apparente, presque nonchalamment, mais aussi bien que les autres : on reconnaissait qu'il n'avait jamais laissé passer un moustique. M. Travers, pour y entrer ou en sortir, se faufilait sans la moindre grâce et cette manœuvre nécessaire l'irritait visiblement. Mrs. Travers s'en acquittait d'une manière à elle, avec une habileté marquée et un air inconscient. Il y avait là une table improvisée et quelques fauteuils d'osier que Jörgenson avait tirés d'on ne sait quelles profondeurs du navire. Il était difficile de dire d'ailleurs ce que les flancs de l'*Emma* ne renfermaient pas. Ils étaient bourrés de toutes sortes de marchandises, à la façon d'un magasin. Cette vieille coque était l'arsenal de l'action politique de Lingard : elle était remplie de fusils et de poudre, de balles de percale, de cotonnades, de sacs de riz et de canons de cuivre. Elle contenait tout ce qu'il fallait pour répandre la mort et pour acheter les gens, selon leur degré de cupidité et de crainte, pour entreprendre et organiser, pour nourrir les amis et pour combattre les ennemis de la cause. Il tenait en réserve dans ses flancs la richesse et le

4

pouvoir, ce navire échoué qui ne flotterait jamais plus, qui n'avait plus de mâts et dont le pont était en grande partie encombré de ces deux constructions de minces cloisons et de mousseline transparente.

Les Européens vivaient dans celle-ci, exposés durant la journée, comme à travers une brume blanche à la vue des quelques Malais qui étaient à bord. La nuit, la lumière des fanaux à l'intérieur les transformait en fantômes sombres entourés d'un brouillard étincelant, contre lesquels un million d'insectes se précipitaient des profondeurs de la forêt qui bordait la rive et voyaient leur assaut mystérieusement déjoué. Strictement enfermés par ces murs transparents, comme les captifs d'une magique toile d'araignée, ils allaient et venaient, s'asseyaient, gesticulaient, causaient publiquement durant le jour : et la nuit, quand tous les feux sauf un étaient éteints, leurs formes endormies couvertes de draps de coton blanc sur les lits de camp dressés chaque soir, offraient l'affreux spectacle de cadavres sur des civières. Les repas étaient servis dans cette moustiquaire que tous appelaient la « Cage » sans la moindre intention ironique. Les gens du yacht avaient, durant les repas, la compagnie de Lingard qui y attachait le sentiment du devoir accompli sur l'autel de la politesse et de la conciliation. Il ne pouvait imaginer combien sa présence ajoutait à l'exaspération de M. Travers, parce que l'attitude de celui-ci était trop profondément arrêtée pour montrer aucune nuance. Elle était déterminée par l'absolue conviction qu'il était une victime destinée à être, dans des conditions incompréhensibles, rançonnée par un révoltant bandit. Cette conviction, portée au plus haut point, ne l'abandonnait jamais, formait le sujet d'une méditation indignée et s'attachait, pour ainsi dire, à son être même. Elle inspirait ses regards, ses gestes, son marmottement, ses silences sinistres.

Le choc ressenti par son être moral tout entier avait fini par affecter son physique. Il éprouvait des douleurs hépatiques, souffrait d'accès de somnolences et réprimait des mouvements de fureur qui l'épouvantaient secrètement. Son teint avait pris une couleur jaune, tandis que ses yeux mornes s'étaient injectés de sang au contact de la fumée des feux de bois à ciel ouvert, pendant les trois jours de sa détention dans le fortin de Belarab. Il avait toujours eu les yeux sensibles.

Les yeux noirs de M. d'Alcacer étaient plus résistants et

son aspect ne différait guère de celui qu'il avait à bord du yacht. Il avait accepté avec un sourire de remerciement l'offre que lui avait faite Jörgenson d'une tunique de flanelle bleue. Ces deux hommes étaient à peu près bâtis de la même façon quoique M. d'Alcacer, animé d'une calme vivacité et moralement attentif, ne ressemblât guère à Jörgenson qui, sans être absolument macabre, se comportait plutôt comme un cadavre indifférent et inquiet. On ne peut dire qu'ils eussent conversé ensemble. Toute conversation avec Jörgenson était impossible. Lingard lui-même n'y avait jamais réussi. Il posait quelques questions à Jörgenson, à la façon dont un magicien interrogerait une ombre, ou lui donnait de brèves instructions comme on le ferait pour un merveilleux automate. Et c'était apparemment la façon dont Jörgenson préférait qu'on en usât avec lui. La véritable compagnie de Lingard à bord de l'*Emma*, c'était d'Alcacer. D'Alcacer s'était entendu avec Lingard comme un homme habitué toute sa vie à la bonne société, où l'affectation même se doit d'ignorer l'effort. Soit affectation, soit naturel ou discrétion, d'Alcacer ne laissait jamais la plus légère curiosité percer l'égalité de sa constante et grave courtoisie qu'éclairaient souvent de légers sourires qui n'étaient pas toujours en rapport avec les mots qu'il prononçait, mais qui y ajoutaient de l'amabilité et du tact. Par eux-mêmes pourtant, ces mots ne se départaient pas d'une stricte neutralité.

L'unique fois où Lingard eut le sentiment d'une compréhension plus profonde de la part de l'Alcacer, ce fut le lendemain des longues négociations à l'intérieur du fortin de Belarab pour la reddition des prisonniers. Cette proposition lui avait été suggérée exactement comme Mrs. Travers l'avait dit à son mari, par les rivalités des différents partis et l'état de l'opinion publique en l'absence de l'homme qui, en théorie du moins, exerçait le pouvoir suprême et était le chef de la côte du Refuge. Belarab s'attardait près de la tombe de son père. Cet homme au cœur aigri et pacifique s'était-il retiré là pour y méditer sur la turbulence de l'humanité et l'ingrate nature de sa tâche: ou s'y était-il rendu simplement pour se baigner dans un petit étang particulièrement clair qui s'y trouvait, s'y rassasier de certains fruits qui lui plaisaient et y poussaient à profusion, et pour se complaire pendant quelque temps dans l'exercice scrupuleux de devoirs religieux? En tout cas, son absence était un fait d'une extrême gravité. Il est vrai que le prestige d'un commandement longtemps

indiscuté, les longues habitudes mentales du peuple avaient fait mener les captifs tout naturellement droit au fortin de Belarab. Même à distance, Belarab dépassait en puissance Tenga dont les intentions secrètes demeuraient inconnues, qui était jovial, bavard, franc et combattif, mais qui n'était pas un serviteur déclaré de Dieu, renommé pour ses pratiques charitables et le respect scrupuleux de ses devoirs religieux, et qui n'avait pas un père qui s'était acquis une réputation locale de sainteté. Mais Belarab, avec son prestige d'ascétisme et de mélancolie, joint à une réputation de sévérité (car un homme si pieux se devait d'être impitoyable) n'était pas là. Le seul point favorable de son absence était le fait qu'il avait emmené avec lui sa dernière femme, celle-là même dont Jörgenson, dans sa lettre à Lingard, avait dit qu'elle souhaitait une bataille, des meurtres et le pillage du yacht, non par méchanceté, mais par un simple désir de soieries, de bijoux et autres ornements personnels, désir tout naturel chez une femme si jeune et élevée à une pareille position. Belarab l'avait choisie comme compagne de sa retraite et Lingard en était fort heureux.

Ce n'est pas qu'il n'appréhendât pas son influence sur Belarab. Il connaissait son homme. Ni paroles, ni caresses, ni bouderies, ni gronderies, ni murmures d'une favorite ne pouvaient affecter les résolutions ou les irrésolutions de cet Arabe, dont l'action semblait toujours mystiquement suspendue entre les spéculations et les jugements contradictoires qui se disputaient la possession de sa volonté. Ce qu'appréhendait Lingard, ce n'était pas ce que Belarab ferait soudainement ou se déterminerait lentement à faire. Le danger était que sa taciturne hésitation, dont le tranquille éloignement avait quelque chose de désespérément divin, le mènerait à ne rien faire et à laisser son ami blanc face à face avec des impulsions désordonnées contre lesquelles Lingard n'avait d'autres moyens d'action qu'une force dont il n'osait pas faire usage, puisqu'elle ne servirait qu'à ruiner tous ses desseins et à amener la chute de ses espérances, et ce qui était pis encore, prendrait un air de trahison envers Hassim et Immada, ces fugitifs qu'il avait arrachés aux griffes de la mort par une nuit d'orage et qu'il avait promis de ramener en triomphe à la terre de leurs pères, cette terre qu'il n'avait vue qu'une seule fois, immuablement assoupie sous la colère et le feu du ciel.

L'après-midi même du jour ou il était arrivé avec elle à bord de l'*Emma,* au grand dégoût de Jörgenson, Lingard

avait eu avec Mrs. Travers (après qu'elle eut pris une ou deux heures de repos) une longue, ardente et perplexe conversation. La nature même du problème ne lui permettait pas d'être définitive; mais à la fin de cet entretien, ils se sentaient l'un et l'autre épuisés. Mrs. Travers n'avait plus rien à apprendre des faits et des éventualités. Elle ne les connaissait que trop bien et il ne lui appartenait pas de conseiller ou de discuter. On ne lui demandait pas de décider ni d'insister. La situation était infiniment plus compliquée. Mrs. Travers était épuisée d'avoir assisté à ce conflit passionné qui se jouait en cet homme à la fois si désespérément téméraire et si rigidement contraint, dans l'ardeur même de son cœur et la grandeur de son âme. C'était un spectacle qui en arrivait à lui faire oublier les questions en débat. Ce n'était pas une pièce de théâtre: et pourtant elle s'était surprise à le considérer, haletante, comme s'il eût été un grand acteur, jouant un drame simple et redoutable sur une scène à demi obscure. Il avait réussi à la faire communiquer avec les forces qui semblaient déchirer son esprit simple, son cœur dénué d'artifice. Il l'agitait de ses propres combats : il la possédait de ses propres émotions et lui imposait sa propre personnalité comme si sa propre tragédie était en cette affaire le seul objet digne de considération. Et pourtant qu'avait-elle de commun avec tous ces éléments obscurs et barbares? Visiblement rien. Malheureusement cet homme l'avait mise dans la confidence de sa perplexité passionnée, une confidence qu'avait seule provoquée la force même de sa personnalité. Elle s'en sentit flattée, plus même, elle en fut émue : elle éprouva un sentiment qui ressemblait à de la gratitude et qui avait fait naître une sorte de réciprocité, comme entre des égaux qui ont secrètement reconnu leur mutuelle valeur. Et pourtant, en même temps, elle regrettait qu'on ne lui eût pas laissé tout ignorer, au même degré que M. Travers lui-même ou d'Alcacer, bien qu'en ce qui concernait ce dernier, il fût impossible de savoir quelle précise, inexplicable et intuitive connaissance dissimulait le calme de ses manières.

D'Alcacer était de ces gens qu'on peut bien soupçonner de tout plutôt que d'ignorance, ou de stupidité. Evidemment, il ne pouvait rien savoir de précis ni même deviner le simple contour des faits, mais il devait avoir eu un soupçon de la situation, pendant ces quelques jours de contact avec Lingard. C'était un observateur aigu et sympathique dans son secret éloignement de la vie des hommes, si différent du

secret divorce de Jörgenson d'avec les passions de ce monde. Mrs. Travers aurait aimé pouvoir partager avec d'Alcacer le fardeau (car c'en était un) du récit de Lingard. Après tout, elle n'avait pas provoqué ces confidences, et cet obscur aventurier de la mer ne lui en avait pas imposé le secret. Non, pas même implicitement. Il ne lui avait jamais dit qu'il souhaitait qu'elle fût la *seule* personne au courant de ces faits.

Non. Ce qu'il avait dit, c'était qu'elle était la seule personne à laquelle il eût pu faire lui-même ce récit, comme si nulle autre au monde n'eût eu le pouvoir de le lui arracher. C'était là le sens et rien de plus. Oui, ç'aurait été un soulagement d'en faire part à d'Alcacer. Cela eût soulagé ce sentiment qu'elle avait d'être séparée du monde, seule avec Lingard, comme entre les quatre murs d'un palais romantique et dans une atmosphère exotique. Oui, ce soulagement et aussi un autre: celui d'en partager la responsabilité avec quelqu'un qui pût comprendre. Elle répugnait pourtant à le faire, par une inexplicable réserve, comme si parler de Lingard avec d'Alcacer eût été fatalement lui ouvrir une vue sur elle-même. C'était une sensation de malaise vague, et cependant si persistante qu'elle l'éprouvait aussi quand il fallait aborder Lingard et lui parler en présence de d'Alcacer. Non pas que M. d'Alcacer eût la moindre intention de les observer ou même de leur lancer des regards furtifs. Mais détournait-il le regard exprès? Ce serait plus désagréable encore.

— Je suis stupide, murmura à part soi Mrs. Travers avec une complète et rassurante conviction. Elle attendit pourtant, immobile, que les pas des deux hommes se fussent arrêtés en dehors du rouf, se fussent séparés et dissipés avant de sortir sur le pont. Ce qu'elle fit un peu après son mari. Comme par un contraste volontaire avec les conflits des hommes, tout ce qu'on voyait avait l'aspect d'une grande sérénité. M. Travers était entré dans la Cage où il avait l'air d'un prisonnier et semblait tout à fait déplacé. D'Alcacer s'y était rendu également, mais il conservait, — ou bien n'était-ce qu'une illusion? — un air d'indépendance. Pourtant, il ne l'affectait pas. Comme M. Travers, il était assis dans un des fauteuils d'osier, à peu près dans la même attitude et également silencieux; mais une subtile différence enlevait à son aspect l'apparence de la captivité. En outre, d'Alcacer avait ce don particulier de n'avoir jamais l'air déplacé nulle part. Mrs. Travers, afin d'épargner ses souliers européens, s'était laissé convaincre de chausser une paire de sandales de cuir, extraites

elles aussi du coffre de marin du rouf. En dépit des lacets qu'on y avait ajouté, elle ne pouvait marcher sur le pont sans bruit. Aucune partie de son costume ne lui donnait une allure plus exotique. Cela l'obligeait à modifier sa démarche habituelle et à se mouvoir à pas rapides et courts, à peu près comme ceux d'Immada.

— Je prive cette jeune femme de ces vêtements, entre autres choses, avait-elle pensé. Elle savait alors qu'une fille de si haute naissance ne consentirait jamais à porter des vêtements portés par quelqu'un d'autre.

Au bruit des sandales de Mrs. Travers, d'Alcacer regarda par-dessus le dossier de son fauteuil. Mais il détourna la tête immédiatement, et Mrs. Travers, accoudée à la lisse et la tête appuyée sur la paume de sa main, parcourut du regard, nonchalamment, la calme surface du lagon.

Elle tournait le dos à la Cage, à la partie avant du pont et à la bordure de la forêt la plus proche. Ces troncs énormes et robustes, ces colonnes sombres et rugueuses, ornées de lianes tordues et plongées dans la pénombre, étaient si proches de la berge, qu'en regardant par dessus le bordage du navire, elle pouvait voir renversé dans cette vitreuse ceinture d'eau leur massif et sombre reflet sur le reflet du ciel qui donnait l'impression d'un abîme bleu clair vu à travers une pellicule transparente. Quand elle releva les yeux, la même immobilité semblait régner sur tout l'espace baigné de soleil de ce lagon qui était l'un des endroits secrets de la terre. Elle sentit profondément son isolement. Elle était si visiblement le seul être de son espèce au milieu de ce mystère, qu'elle se faisait à elle-même l'effet d'une apparition sans droits et sans défense et qui devait finir par céder à ces forces qui lui semblaient l'expression de l'inconscient génie de cet endroit du monde. Sa solitude était complète, dans l'attente d'une catastrophe. Elle l'entourait comme si on l'eût séparée du reste du monde par un cercle magique. Elle la séparait, mais ne la protégeait pas. Elle entendit soudain derrière elle le bruit de ces pas qu'elle reconnaissait entre tous. Elle ne tourna pas la tête.

Depuis cet après-midi où « ces messieurs », ainsi que Lingard les appelait, avaient été amenés à bord, Mrs. Travers et Lingard n'avaient pas échangé la moindre parole importante.

Quand Lingard eut décidé de procéder par la voie des négociations, elle lui avait demandé sur quoi il basait son espoir de réussite: et il lui avait répondu: « Sur ma chance. »

Ce à quoi il s'était fié réellement, c'était son prestige: mais même s'il eût connu un tel mot, il ne s'en fût pas servi, il lui eût fait l'effet d'une vantardise. En outre, il croyait vraiment à sa chance. Personne, qu'il se fût agi d'un blanc ou d'un indigène, n'avait jamais mis sa parole en doute, et cela assurément lui donnait une grande assurance pour entrer en négociations. Mais l'issue dernière resterait toujours une question de chance. Il l'avoua sans détours à Mrs. Travers, au moment de prendre congé d'elle, alors que Jörgenson l'attendait déjà dans l'embarcation sur laquelle ils devaient traverser le lagon jusqu'au fortin de Belarab.

Frappée par sa décision (car elle avait été tout à coup conclue par les mots : « Je crois pouvoir réussir »), Mrs. Travers avait mis sa main dans cette solide paume ouverte sur laquelle un chiromancien expert eût pu distinguer d'autres lignes que la ligne de chance. La main de Lingard s'était refermée sur la sienne avec une douce pression. Elle l'avait regardé sans rien dire. Il avait attendu un moment, puis d'une voix inconsciemment tendre, il lui avait dit:

— Eh bien! alors, souhaitez-moi bonne chance.

Elle était restée silencieuse. Et, gardant toujours sa main dans la sienne, il l'avait regardée, surpris de cette hésitation.

Elle avait eu l'impression qu'elle ne pouvait le laisser partir, et il ne savait que dire, lorsque la pensée lui vint de faire usage du pouvoir qu'elle se savait sur lui. Elle l'éprouverait une seconde fois.

— Je vais avec vous, déclara-t-elle d'un ton décidé. Vous ne supposez pas que je vais pouvoir rester ici en suspens pendant des heures, peut-être...

Il avait laissé retomber sa main soudain, comme si elle le brûlait.

— Oui, naturellement, avait-il murmuré d'un air gêné.

Un de ces deux hommes était son mari. Et on ne pouvait rien attendre de moins d'une telle femme. Il ne pouvait vraiment rien objecter : elle pensa qu'il hésitait.

— Croyez-vous que ma présence gâterait tout? Je vous assure que j'ai de la chance, moi aussi, à certains égards... Autant de chance que vous, au moins, ajouta-t-elle dans un murmure et avec un sourire qui provoqua de la part de Lingard cette réponse à mi-voix:

— Oh! oui, vous êtes un couple qui a de la chance.

— Je considère que j'ai de la chance d'avoir trouvé un homme tel que vous pour mener mes... nos combats, avait-

elle répondu avec chaleur. Supposez un moment que vous n'ayez pas existé... Il faut me laisser venir avec vous!

Pour la seconde fois, devant son désir formel de demeurer à son côté, il avait incliné la tête. Après tout, si les choses se gâtaient, elle serait aussi en sûreté entre lui et Jörgenson que seule à bord de l'*Emma,* avec quelques Malais armés de lances pour toute défense. Lingard pensa un moment reprendre les pistolets qu'il avait retirés de sa ceinture avant de rejoindre Jörgenson dans l'embarcation, en pensant qu'il valait mieux se rendre à cet important entretien sans la moindre arme. Il les avait posés sur la lisse, mais il ne les reprit pas. Quatre coups de feu n'avaient pas grande importance. A quoi serviraient-ils, si le monde qu'il avait créé s'effondrait. Il n'en dit rien à Mrs. Travers, mais s'occupa de lui fournir le moyen de transformer son apparence. C'était alors que Mrs. Travers qui, fort intéressée, l'avait suivi dans le rouf, vit s'ouvrir le coffre pour la première fois. Lingard lui avait remis une robe malaise de coton, avec des agrafes ornées de pierreries. Elle recouvrait à moitié sa robe de yachting. Mrs. Travers lui obéit sans discussion. Il tira du coffre une longue et large écharpe de soie blanche, bordée d'une large broderie, et la pria de s'en couvrir la tête et de la disposer de façon à ne laisser voir à peu près que les yeux.

— Nous nous rendons chez des Musulmans, lui dit-il en manière d'explication.

— Je vois. Vous voulez que j'aie l'air convenable, répondit-elle en plaisantant.

— Je vous assure, Mrs. Travers, répliqua-t-il d'un ton sérieux, que la plupart de ces gens là-bas, et certainement aucun des chefs, n'a jamais de sa vie vu une femme blanche. Peut-être préféreriez-vous une autre de ces écharpes? Il y en a trois.

— Non, celle-ci me plaît. Elles sont magnifiques. Je vois que la princesse doit rentrer chez elle dans toute sa splendeur. Vous pensez à tout, capitaine Lingard. Cette enfant sera touchée de votre générosité... Est-ce que cela va comme ça?

— Oui, avait répondu Lingard en détournant les yeux. Mrs. Travers l'avait suivi dans l'embarcation où les Malais regardaient fixement en silence, tandis que Jörgenson, raide et anguleux, ne donnait aucun signe de vie, pas même par un simple mouvement des yeux. Lingard l'avait installée à l'arrière et s'était assis près d'elle. L'ardeur du soleil absorbait

les couleurs. L'embarcation avait fait route sur cette éblouissante lumière vers la berge de corail qui étincelait comme un croissant de métal chauffé à blanc. Ils avaient débarqué. Gravement, Jörgenson avait ouvert un grand parasol de coton blanc, et elle s'était avancée éblouie entre les deux hommes, comme dans un rêve et comme si elle n'eût eu d'autre contact avec la terre que celui de la plante de ses pieds. Tout était silencieux, désert, incandescent, fantastique. Puis une fois ouverte la porte du fortin, elle avait vu une multitude immobile de silhouettes de bronze, drapées d'étoffes de couleur. Elles remplissaient les taches d'ombre que formaient dans cette enceinte trois grands arbres, vestiges de la forêt, entre des espaces découverts dont la terre battue était brûlée de soleil. Les larges fers des lances ornés de crinières rouges lançaient de froids reflets sous l'avancée des branches. A gauche, un groupe d'habitations sur pilotis, à longues vérandas et à toits immenses, se dressait dans l'air au-dessus de cette foule et semblait flotter dans cet étincellement moins substantiel en apparence que ses lourdes ombres. Lingard, en lui désignant l'une des plus petites, lui avait dit : « J'y ai habité pendant une quinzaine de jours, lors de ma première visite à Belarab. Et Mrs. Travers avait eu plus que jamais l'impression de marcher dans un rêve, lorsqu'elle avait aperçu, au delà de la balustrade de la véranda, et visibles de la tête aux pieds, deux silhouettes à cottes de maille et casques d'acier en pointe, surmontés de plumes blanches et noires, et qui montaient la garde près de la porte fermée. Un banc élevé drapé d'andrinople se voyait à l'endroit où se tenaient les audiences. Lingard l'y avait conduite; Jörgenson, de l'autre côté, referma tranquillement le parasol et à peine avait-elle été assise entre eux deux qu'elle avait vu toute la foule se baisser jusqu'à terre d'un seul accord qui avait révélé, à quelque distance dans la cour, la présence d'un personnage isolé appuyé contre le tronc lisse d'un arbre. Une étoffe blanche liée par une corde jaune lui entourait la tête. Les deux extrémités en pointe lui tombaient sur les épaules encadrant un visage brun dans la maigreur duquel étincelaient deux grands yeux: un manteau de soie à rayures noires et blanches lui tombait jusqu'aux pieds : et de loin son attitude raide et indifférente lui donnait un air distant et mystérieux qui suggérait l'assurance et le pouvoir.

Lingard, en s'inclinant légèrement, avait murmuré à

l'oreille de Mrs. Travers que cet homme à part, et qui dominait la scène, était Daman, le chef suprême des Illanuns, celui qui avait ordonné la capture afin de pouvoir peut-être lui forcer la main. Les deux personnages barbares, à demi nus, couverts d'ornements et d'amulettes, accroupis à ses pieds, la tête entourée de foulards rouge et or, et qui tenaient des épées droites en travers de leurs genoux, étaient les Pangerans qui transmettaient les ordres et avaient amené les captifs jusqu'au lagon. Mais les deux hommes en cottes de maille, qui gardaient la porte de la petite habitation, étaient les deux gardes du corps particuliers de Belarab, qui ne portaient ce costume que dans les grandes occasions. Ils attestaient visiblement que les prisonniers avaient été confiés à la garde de Belarab, et c'était bon signe, en tout cas. Le malheur était que le grand chef lui-même ne fût pas là. Lingard avait alors pris une attitude digne, et Mrs. Travers, regardant fixement à travers la cour et voyant des rangées et des rangées de figures à ses pieds, s'était sentie un moment un peu étourdie.

Cette foule s'était soudain immobilisée. Les regards même étaient immobiles sous la diversité des foulards de couleur qui couvraient les têtes : tandis qu'au delà de la porte ouverte un grand palmier d'un noir intense se détachait sur l'étincellement du lagon et la pâle incandescence du ciel. Mrs. Travers en regardant dans cette direction s'était étonnée de l'absence d'Hassim et d'Immada. La jeune femme était peut-être quelque part dans une des habitations des femmes de Belarab. Mrs. Travers s'était soudain aperçue qu'on avait apporté un autre banc, et qu'il était déjà occupé par cinq hommes vêtus de soie éclatante et de velours brodé, dont les visages étaient ronds et graves. Leurs mains reposaient sur leurs genoux: l'un d'eux portait une robe blanche et un large turban presque noir, et penché un peu en avant, appuyait son menton sur sa main. Il avait les joues tombantes et il gardait le regard fixé à terre comme pour éviter la vue de cette Infidèle.

Elle avait entendu alors un doux murmure, et regardant Lingard, elle lui avait vu une attitude d'impassible attention. L'importante négociation avait commencé; elle se poursuivit ainsi à mi-voix avec de longues pauses, et au milieu de l'immobilité de tous les assistants accroupis par terre, tandis qu'à quelque distance, la silhouette de Daman, dans l'ombre, dominait toute l'assemblée. Lui, aussi, ne faisait pas le

moindre mouvement, tandis que les murmures légèrement modulés continuaient, enveloppant Mrs. Travers d'une sensation de paix.

Le fait qu'elle ne pouvait rien comprendre de ce qui se disait apaisait ses appréhensions. Parfois un silence tombait et Lingard se penchant vers elle chuchotait: « Ce n'est pas si facile, » et le silence était si complet qu'elle pouvait entendre un pigeon voltiger au-dessus d'elle sous l'ombre des grands arbres. Un des hommes qui lui faisaient face commença un nouveau discours que rendait plus mystérieux l'absence complète de gestes. Seul le regard attentif qui témoignait que l'homme ne parlait pas pour lui seul montrait clairement que ce n'était pas simplement une méditation à haute voix, mais un flot d'arguments qui s'adressaient à Lingard, lequel de temps à autre prononçait quelques mots avec une expression tantôt grave, tantôt souriante. Ils étaient suivis de murmures qui lui semblaient marquer l'assentiment: puis un silence chargé de réflexions régnait de nouveau, et l'immobilité de la foule semblait plus complète encore qu'auparavant.

Quand Lingard chuchota à Mrs. Travers que le moment était venu pour lui de parler, Mrs. Travers s'attendait à le voir se lever et à appuyer ses affirmations de gestes de commandement. Il n'en fut rien. Il demeura assis; sa voix seule avait un accent vibrant qu'il s'efforçait visiblement de maîtriser et qui s'amplifiait magistralement dans le silence. Il parla longtemps, tandis que le soleil montant dans le ciel impeccable déplaçait l'ombre diminuée des arbres, versait sur la tête des hommes sa chaleur torride à travers le feuillage épais et immobile. Si des murmures s'élevaient, il les arrêtait et, regardant sans peur l'assemblée, il attendait qu'ils eussent cessé. A une ou deux reprises, ils prirent la forme d'une bruyante protestation, et Mrs. Travers put entendre à sa gauche Jörgenson murmurer quelque chose entre ses dents. Au delà des rangées de têtes, Daman avait croisé les bras sur sa poitrine. Le bord de l'étoffe blanche lui cachait le front : à ses pieds, les deux Illanuns à demi nus, parés d'amulettes et d'ornements de plumes brillantes, de coquillages, de colliers de dents, de griffes et de perles étincelantes, demeuraient immobiles, les jambes croisées, leurs épées en travers des genoux comme des idoles de bronze. On ne voyait même pas bouger les plumes de leurs coiffures.

C'était fini! Une vague passa sur toutes ces têtes, ces

corps assis se balancèrent de droite et de gauche. Lingard avait cessé de parler. Il resta assis un moment, en regardant son auditoire, et quand il se leva, ainsi que Mrs. Travers et Jörgenson, toute l'assemblée se leva de terre et se dispersa. Quelques-uns des partisans de Belarab, des jeunes gens au large visage, qui portaient une sorte d'uniforme, sarongs à dessins bigarrés, vestes de soie noire et bonnets rouges placés de biais sur la tête, se donnèrent des airs parmi les groupes et vinrent se mettre sur deux rangs devant l'immobile Daman et ses chefs Illanuns à l'accoutrement martial. Les membres du conseil qui avaient quitté leur banc s'approchèrent des Blancs avec des sourires aimables, en faisant de la main des gestes déférents. Leur attitude était légèrement encourageante : seul l'homme au grand turban demeurait fanatiquement à l'écart, les yeux fixés obstinément à terre.

— J'ai réussi, murmura Lingard à Mrs. Travers.

— Cela a-t-il été très difficile? demanda-t-elle.

— Non, dit-il avec la conscience d'avoir joué à l'extrême du prestige de sa bonne réputation et de cette habitude d'obéissance à son moindre désir qu'avaient créés l'éclat de sa richesse et la crainte de sa personne; c'est de cela qu'il avait usé durant cette longue conférence qui n'avait réussi, somme toute, qu'à différer l'heure décisive. Il offrit son bras à Mrs. Travers pour l'accompagner, mais au dernier moment ne bougea pas.

D'un geste d'autorité, Daman avait fendu les rangs des jeunes partisans à bonnets rouges de Belarab et on le vit s'avancer vers les Blancs, plongeant dans un silence d'étonnement tous les groupes dispersés dans la cour. Les rangs rompus s'étaient refermés derrière lui. Les chefs Illanuns, en dépit de leur aspect redoutable, étaient beaucoup trop prudents pour risquer le moindre mouvement. Ils n'avaient pas eu besoin pour cela du mumure d'avertissement de Daman. Il s'avança seul. La poignée unie d'une épée passait entre les bords entrouverts de son manteau dont l'entrebâillement laissait apercevoir en outre les crosses de deux pistolets à pierre. Le Coran, dans une boîte de velours, pendait à une cordelière de soie rouge sur sa poitrine. Il était pieux, magnifique et martial; ses mouvements étaient calmes et son regard était droit sous le bord du simple morceau d'étoffe qui lui couvrait la tête. Il avait une attitude raide, à la fois modeste et solennelle. Lingard s'empressa de dire à Mrs. Travers que l'homme avait déjà rencontré des Blancs et que,

s'il faisait le geste de lui serrer la main, elle devait lui tendre la sienne recouverte de l'extrémité de son foulard.

— Pourquoi? avait-elle demandé. Raison de convenances?

— Oui, cela vaut mieux, répondit Lingard. Et un moment après, Mrs. Travers avait senti sa main enveloppée doucement pressée par de maigres doigts bruns et avait eu l'impression d'être tout à fait orientale elle-même, lorsque, le visage couvert jusqu'aux yeux, elle avait croisé le regard noir et brillant de ce chef d'écumeurs de mer. Cela n'avait duré qu'une seconde, car Daman s'était retourné aussitôt pour serrer la main de Lingard. Dans les amples plis droits de sa robe , il avait l'air très frêle auprès de ce robuste Blanc.

— Grand est ton pouvoir, avait-il dit d'une voix aimable. Les hommes blancs vont t'être remis.

— Oui, ils vont être sous ma garde, avait dit Lingard en rendant à l'autre son sourire aimable, mais sans se départir de cette expression sombre causée par le froncement de sourcils qu'avait fait naître l'approche de Daman.

Il jeta par dessus son épaule un regard vers un groupe d'hommes armés de lances qui étaient descendus de la cabane. A la vue de Daman, qui barrait en quelque sorte le chemin à Lingard, ils s'étaient arrêtés à quelque distance et avaient entouré les deux hommes. Daman avait, lui aussi, négligemment regardé de ce côté.

— Ils étaient mes hôtes, avait-il murmuré. Dieu fasse que je vienne bientôt te les demander... en ami, ajouta-t-il après une légère pause.

— Dieu fasse que tu ne partes pas les mains vides! avait répondu Lingard en déridant son front. Après tout, toi et moi, n'avions pas l'intention de nous rencontrer uniquement pour nous quereller. Aurais-tu préféré les voir placer sous la garde de Tenga?

— Tenga est gras et plein de ruse, avait répondu Daman d'un ton dédaigneux, ce n'est qu'un simple boutiquier que hante le désir de devenir un chef. Il est sans importance. Mais, toi et moi, nous sommes des gens puissants. Pourtant il y a une vérité que toi et moi nous pouvons nous avouer. Le cœur des hommes est facilement mécontent. Ecoute-moi. Les chefs des hommes sont poussés par les mains de leurs partisans: et l'esprit des hommes simples est changeant, leurs désirs incertains et leurs pensées peu sûres. Tu es un

grand chef, à ce qu'on dit. N'oublie pas que je suis aussi un chef et que je commande des hommes armés.

— J'ai entendu parler de toi, répondit Lingard d'une voix qu'il maîtrisait.

Daman avait baissé les yeux, il les ouvrit tout à coup tout grands, d'une façon qui fit tressaillir Mrs. Travers.

— Oui, mais vois-tu?

Mrs. Travers, dont la main reposait légèrement sur le bras de Lingard, avait eu la sensation de jouer un rôle dans une pièce somptueuse sur la scène brillamment éclairée d'un opéra exotique dont l'accompagnement n'était pas fait de musique mais des accents variés d'un silence qui envahissait tout.

— Oui, je vois, avait répondu Lingard d'un ton étonnamment confidentiel. Mais le pouvoir, aussi, est dans les mains d'un grand chef.

Mrs. Travers avait remarqué le frémissement des narines de Daman, comme si cet homme souffrait de quelque puissante émotion, tandis que, dans sa manche blanche, l'avant-bras de Lingard était sous ses doigts aussi ferme qu'un bras de marbre. Sans le regarder, elle sentait que d'un seul geste, il eût pu écraser cette forme nerveuse dans laquelle passait le souffle du grand désert hanté jadis par ses ancêtres nomades conducteurs de chameaux.

— Le pouvoir est dans la main de Dieu, dit-il, tandis que son visage devenait inerte.

Il attendit que Lingard eût répondu :

— Cela est vrai.

Et il ajouta avec un fin sourire:

— Mais il le répartit selon sa volonté pour ses propres desseins, même à l'égard de ceux qui n'ont pas la juste Foi.

— Puisque telle est la volonté de Dieu, tu ne dois nourrir dans ton cœur aucune amertume contre eux.

Mrs. Travers crut presque comprendre le mépris parfait et mélancolique de l'exclamation : « Contre ceux-là » et du geste négligent d'une maigre main brune, sortie des plis du manteau; et cela donna à Lingard une vue plus profonde du caractère de cet allié que lui avait assuré la diplomatie de Belarab. Il ne fut qu'à demi rassuré par l'affirmation de ce détachement supérieur. Il se fiait davantage à l'intérêt particulier de cet homme; car Daman, sans aucun doute, attendait de la reconquête du royaume une importante dignité et une vie facile. Son père et son grand-père (les gens dont Jörgenson

avait écrit qu'on les avait pendus, en manière d'exemple, douze ans auparavant) avaient été jadis les amis des Sultans, les conseillers des Chefs, les riches financiers de grandes expéditions de pillage. C'était la haine qui avait fait de Daman un paria volontaire, jusqu'à ce que la diplomatie de Belarab l'eût tiré de quelque obscure et incommode retraite.

En quelques mots, Lingard donna à Daman l'assurance que ses partisans seraient en sûreté tant qu'eux-mêmes ne tenteraient pas de s'emparer du yacht échoué. Lingard avait très bien compris que la capture de Travers et de d'Alcacer avait été le résultat d'une crainte soudaine, une action qui avait eu pour but, dans l'esprit de Daman, d'assurer sa sécurité. La vue du yacht échoué avait complètement ébranlé sa confiance. Il lui avait semblé que le secret de l'endroit était trahi. Après tout, c'était peut-être une grande folie que de se fier à un Blanc, si différent qu'il pût paraître de ses semblables. Daman s'était cru la victime d'un complot. Le brick de Lingard lui avait semblé un formidable engin de guerre. Il n'avait su que penser, et la raison qui l'avait poussé à s'emparer des deux hommes avait été de s'assurer des otages. Se méfiant des impulsions farouches de ses partisans, il s'était empressé de les confier à la garde de Belarab. Mais tout, dans les possessions de celui-ci, lui avait paru inquiétant; l'absence de Belarab lui-même, le refus de Jörgenson de lui faire alors la remise d'armes et de munitions. Et voilà que ce blanc avait obtenu, par ses seules paroles, qu'on retirât les captifs des mains des gens de Belarab. Une telle influence remplissait Daman d'étonnement et de terreur. Reclus depuis bien des années dans le coin le plus obscur de l'Archipel, il se sentait entouré d'intrigues. Mais cette alliance était une grande chose, elle aussi. Il ne voulait pas de querelle. Il ne demandait pour le moment qu'à accepter l'assurance de Lingard que rien de fâcheux n'arriverait à ces gens campés sur le banc de sable. Attentif et dédaigneux, on eût dit qu'il laissait les paroles de Lingard pénétrer en lui. La force de ce grand homme sans armes lui semblait considérable. Il inclina lentement la tête.

— Allah est notre refuge, murmura-t-il en acceptant l'inévitable.

Il avait enchanté Mrs. Travers, non pas comme un être vivant, mais comme une excellente esquisse en couleurs, l'expression vivante de la vision qu'aurait eue un artiste d'une âme délicate et farouche. Son demi-sourire était extraordi-

naire, tranchant comme de l'acier, douloureusement pénétrant. En jetant des regards furtifs à droite et à gauche, Mrs. Travers avait aperçu l'espace découvert offert à la fureur désolante du soleil et peuplé d'ombres dont la forme et la couleur disparaissaient dans la violence de la lumière. Les tons bruns des toits et des murs éblouissaient la vue. Daman alors s'était écarté. Il ne souriait plus. Et Mrs. Travers s'était avancée, s'appuyant au bras de Lingard, à travers une chaleur si forte qu'elle semblait avoir une saveur, un toucher, une odeur propres. Elle s'était avancée comme si, aidée par Lingard, elle eût flotté sur cette chaleur.

— Où sont-ils? avait-elle demandé.

— Ils nous suivent, avait-il répondu.

Lingard était si certain qu'on lui remettrait les deux prisonniers sur la grève qu'il ne se retourna même pas avant d'atteindre l'embarcation. Une fois là, ils se retournèrent tous les deux.

Le groupe de porte-lances s'était ouvert : M. Travers et d'Alcacer s'avancèrent seuls: ils semblaient irréels et étranges comme s'ils eussent été leurs propres fantômes. M. Travers ne manifesta pas qu'il eût reconnu la présence de sa femme. Ç'avait dû être certainement un choc pour lui. Quant à M. d'Alcacer, il s'était avancé en souriant, comme si cette grève eut été un salon.

Maniée par quelques pagayeurs, cette lourde embarcation européenne avançait lentement sur l'eau qui semblait aussi pâle et aussi éblouissante que le ciel au-dessus d'elle. Jörgenson s'était perché à l'avant. Les quatre autres Blancs étaient assis sur l'arrière, les ex-captifs l'un près de l'autre au milieu. grève eût été un salon.

— Je tiens à ce que vous sachiez bien l'un et l'autre que les difficultés ne sont pas terminées. Rien n'est fini. Vous êtes libres, sur ma parole.

Tandis que Lingard parlait, M. Travers avait détourné la tête, mais d'Alcacer avait écouté courtoisement. Aucune autre parole ne fut échangée pendant le reste du parcours. Les deux captifs montèrent à bord les premiers. Lingard resta pour aider Mrs. Travers au pied de l'échelle. Elle lui pressa fortement la main et, regardant d'en haut vers le visage qu'il levait vers elle:

— C'est un magnifique succès! lui avait-elle dit.

Pendant un moment, son regard fasciné ne changea pas

d'expression. Ç'avait été comme si elle n'eût rien dit. Puis il murmura d'un air d'admiration:

— Vous comprenez tout.

Elle avait détourné les yeux et avait dû dégager sa main, à laquelle il s'était accroché un moment, étourdi, comme un homme qui tomberait hors du monde.

III

Mrs. Travers était parfaitement consciente de la présence de Lingard derrière elle, mais elle continua à regarder l'étendue du lagon. Au bout d'un moment, il s'avança et vint se placer près d'elle contre la lisse. Elle continua à regarder la surface de l'eau qu'empourprait le ciel embrasé par le soleil couchant.

— Pourquoi m'évitez-vous depuis que nous sommes revenus du fortin demanda-t-elle d'une voix sourde.

—Je ne puis rien vous dire jusqu'à ce que Rajah Hassim et sa sœur Immada me rapportent des nouvelles, répondit Lingard du même ton. Mon ami a-t-il réussi? Belarab se laissera-t-il convaincre par des arguments? Consentira-t-il à sortir de sa coquille? Est-il sur le chemin du retour? J'ai hâte de le savoir!... Aucune rumeur ne nous parvient de là-bas. Il se peut qu'il soit parti il y a deux jours et qu'il se trouve maintenant dans les parages de ses possessions. Ou peut-être campe-t-il à mi-chemin, sous le coup de quelque lubie: ou bien peut-être est-il arrivé. Nous aurions pu ne pas le voir. La route qui vient des montagnes ne passe pas le long de la grève.

D'un geste nerveux, il s'empara de la longue-vue et la dirigea vers le fortin. Le soleil avait disparu derrière les forêts, brodant le faîte des arbres d'un fil d'or au-dessous d'une bande d'un vert pâle qui traversait la partie inférieure du ciel. Plus haut, un reflet d'un rouge pâle se fondait dans le bleu assombri. Les ombres de la nuit s'amassaient sur le lagon. s'attachaient aux flancs de l'*Emma* et aux formes du rivage. Lingard abaissa la lorgnette.

— M. d'Alcacer aussi semble m'avoir évitée, reprit Mistress Travers. Vous avez l'air de vous entendre tous les deux, capitaine Lingard.

— C'est un homme charmant, murmura Lingard d'un air absent. Mais il dit parfois des choses étranges. Il m'a demandé l'autre jour s'il y avait un jeu de cartes à bord et, quand je lui ai demandé s'il aimait jouer, simplement pour dire quelque

chose, il m'a répondu avec un étrange sourire qu'il avait lu une histoire où des condamnés à mort passaient le temps, avant leur exécution, à jouer aux cartes avec leurs geôliers.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Je lui ai dit qu'il devait y avoir des cartes quelque part à bord, que Jörgenson le saurait. Et je lui ai demandé s'il me considérait comme un geôlier. Il en est tombé de son haut et s'est excusé.

— Ce n'est pas très aimable de votre part, capitaine Lingard.

— Cela m'a échappé maladroitement et nous avons terminé la chose en riant.

Mrs. Travers s'accouda à la lisse et mit sa tête dans ses mains. Chacune des attitudes de cette femme surprenait Lingard par l'enchantement qu'elle exerçait sur lui. Il poussa un soupir et le silence dura un bon moment.

— Je souhaiterais avoir compris chacune des paroles qui ont été dites ce matin-là.

— Ce matin-là? répéta Lingard. Quel matin voulez-vous dire?

— Je veux dire le matin où je suis sortie du fortin de Belarab à votre bras, capitaine Lingard, à la tête de la procession. Il me semblait marcher sur une scène splendide dans un opéra, pendant une magnifique représentation qui tenait l'auditoire en suspens. Vous ne pouvez absolument pas vous imaginer à quel point tout cela m'a semblé irréel et combien je me sentais moi-même artificielle. Un opéra, vous savez...

— Je sais, j'ai été chercheur d'or jadis. Nous avions l'habitude, quelques-uns d'entre nous, de nous rendre à Melbourne, de l'argent plein les poches. Evidemment, c'était un pauvre spectacle auprès de ce que vous avez pu voir, mais une fois je suis allé à une représentation de ce genre. C'était une histoire mise en musique. Tous les gens chantaient du commencement à la fin.

— Cela a dû bien choquer votre sens de la réalité, dit Mrs. Travers, toujours sans le regarder. Vous ne vous rappelez pas le nom de l'opéra?

— Non, je ne m'en suis pas préoccupé. Nous autres, ça nous était égal.

— Je ne vous demanderai pas à quoi ressemblait cette histoire. Cela a dû vous paraître un défi à la vérité. Voit-on des gens chanter toute leur vie, excepté dans des contes de fées?

— Ces gens là ne chantaient pas toujours par joie, répondit Lingard simplement. Je ne suis pas très ferré sur les contes de fées.

— La plupart du temps, il y est question de princesses, murmura Mrs. Travers.

Lingard n'entendit pas exactement la réponse. Il tendit l'oreille un moment, mais elle ne le regardait toujours pas et il ne lui demanda pas de répéter la remarque qu'elle avait faite.

— Les contes de fées sont faits pour les enfants, à ce qu'il me semble reprit-il. Mais cette histoire avec musique dont je vous parle, Mrs Travers, n'était pas une histoire pour enfants. Je vous assure que des quelques pièces que j'ai pu voir, celle-là fut pour moi la plus réelle. Plus réelle que quoi que ce soit dans la vie.

Mrs. Travers, qui se rappelait l'inanité de la plupart des livrets d'opéra, fut touchée de ces paroles, comme si leur prompte réponse contenait quelque chose de pathétique; comme si elle avait entendu un homme mourant de faim parler des délices d'un croûton de pain sec.

— Je suppose que vous vous y êtes plongé, en tout cas, déclara-t-elle d'un air détaché.

— Oui, je m'y suis laissé prendre. Mais je suppose que vous connaissez cette sensation-là.

— Non, je n'ai jamais éprouvé cette sensation, même quand j'étais petite fille.

Lingard parut accepter cette déclaration comme un témoignage de supériorité. Il abaissa légèrement la tête. D'ailleurs, elle aurait pu dire n'importe quoi. Ce qui lui plaisait le plus était qu'elle ne le regardait pas : car cela lui permettait de contempler en toute liberté la courbe de sa joue, sa petite oreille à demi-cachée par les mèches de cheveux blonds, la fascination de son cou découvert. Et toute sa personne était une impossible, une étonnante et une réelle merveille dont la réalité n'apparaissait pas tant à ses yeux qu'à quelque chose en lui qui était apparemment indépendant de ses sens. A aucun moment elle ne lui semblait lointaine. Inaccessible, — peut-être. Mais lointaine, non! Consciemment ou inconsciemment, elle existait pour lui moralement. C'était matériellement qu'elle était une merveille d'une sorte à la fois familière et sacrée.

— Non, reprit Mrs. Travers, je ne me suis jamais perdue dans une histoire. Ce n'était pas mon genre. Je n'ai même

pas réussi à m'oublier durant cette matinée sur la berge qui faisait partie de ma propre histoire.

— Vous vous êtes admirablement comportée, dit Lingard en souriant à la courbe de la nuque, à son oreille, à la transparence d'une mèche folle au modelé du coin de son œil.

Il put voir battre les cils bruns et la faible rougeur qui montait à sa joue lui fit plutôt l'effet d'un parfum que d'une couleur.

— Vous approuvez ma conduite?

— Absolument, vous dis-je. Ma parole, ils en sont tombés à la renverse, quand ils ont découvert qui vous étiez.

— Je devrais être flattée. Je vous avoue que je ne me sentais qu'à demi déguisée, et que j'étais presque en colère et tout à fait mal à mon aise. Ce qui m'a aidée, je suppose, était que je voulais plaire...

— Je ne dis pas que cela leur a plu exactement, interrompit Lingard. Ils ont été plutôt surpris.

— Je voulais vous être agréable, laissa négligemment tomber Mrs. Travers.

Le faible appel rauque et impatient d'un oiseau leur parvint du bois, comme s'il appelait la venue de la nuit. Lingard sentit son visage brûlant dans le crépuscule. Les teintes d'un jaune citron et d'un vert éthéré avaient disparu du ciel, et la lueur rouge prenait en s'assombrissant un aspect menaçant. Le soleil s'était couché derrière le sombre catafalque de la forêt où ne se voyait plus le moindre liséré d'or.

— Oui, je conservais absurdement le sentiment de ma propre personne, reprit Mrs. Travers sur le ton de la conversation. C'était l'effet de ces vêtements que vous m'aviez fait mettre par-dessus mes vêtements européens, — je pourrais presque dire ce déguisement; parce que, voyez-vous, dans ce costume plus parfait que je porte maintenant je me sens étrangement à mon aise; et je ne puis dire pourtant que ces choses m'aillent vraiment. Les manches de cette veste de soie sont assez étroites. Je me sens les épaules serrées, aussi, et quand à ce sarong, il est scandaleusement court. Selon la règle il devrait être assez long pour descendre jusqu'aux pieds. Mais j'aime avoir les mouvements libres. J'ai eu fort peu de ce que j'aimais dans la vie.

— J'ai peine à le croire, dit Lingard. Si ce n'était pas vous qui le disiez...

— Je ne le dirai pas à n'importe qui, dit-elle en se tournant un moment vers Lingard et en se détournant aussitôt pour

regarder le crépuscule qui semblait s'approcher en flottant sur le lagon assombri. Au loin, sur la profondeur de l'eau, deux faibles lumières scintillèrent; il était impossible de dire si elles étaient sur le rivage ou sur la lisière de la forêt plus éloignée. Au-dessus de sa tête, les étoiles commençaient à apparaître, mais faibles encore, comme trop distantes pour se refléter dans le lagon. Seule, vers l'ouest, une planète brillait à travers le brouillard rouge du soleil couchant.

— On prétendait qu'une grande liberté d'action était mauvaise pour moi. Mais je soupçonne que c'était seulement désagréable aux autres.

— J'aurais pensé... commença Lingard.

Puis il hésita et s'interrompit. Il lui semblait inconcevable que tout le monde n'eût pas été désireux de rendre cette femme heureuse. Et il fut frappé de l'amertume de son intonation. Mrs. Travers ne sembla pas curieuse de savoir ce qu'il voulait dire et, au bout d'un moment, elle ajouta :

— Je ne veux pas dire seulement quand j'étais enfant. Je ne me rappelle pas très bien cette époque-là. J'ose dire que, comme enfant, j'étais assez impossible.

Lingard essaya de se l'imaginer enfant. L'idée était nouvelle pour lui. Sa perfection lui semblait être venue au monde complète, dans son plein développement, sans hésitation ni faiblesse. Rien dans son expérience ne pouvait l'aider à imaginer une enfant de cette classe sociale. Les enfants qu'il avait connus jouaient dans les rues du village et couraient sur la grève. Il avait été l'un d'entre eux. Il avait vu d'autres enfants assurément, depuis, mais il n'avait eu de contact avec eux que visuellement et ce n'étaient pas des enfants anglais. Elle avait passé son enfance, comme lui, en Angleterre, et ce simple fait la lui rendait impossible à imaginer. Il ne pouvait même pas dire si c'était dans une ville ou à la campagne, ou si comme enfant elle avait jamais vu la mer. Et comment une enfant de ce genre pouvait-elle être impossible? Mais il se rappela qu'un enfant qu'on désapprouve peut être malheureux.

— Je le regrette, dit-il.

Mrs. Travers se mit à rire. A l'intérieur de la cage de mousseline, les silhouettes s'étaient fondues en formes confuses. Celle de d'Alcacer se leva et remua. La surdité systématique ou morbide de M. Travers l'ennuyait et l'exaspérait, encore qu'en somme, les paroles de ce gentleman n'eussent jamais eu le pouvoir de distraire ou d'apaiser son esprit.

— C'est très aimable à vous, vous avez une grande faculté

de sympathie, mais après tout, je ne sais pas du tout à qui va votre sympathie. A moi ou aux personnes que j'affligeais? demanda Mrs. Travers.

— A l'enfant, dit Lingard sans prêter attention à cet accent de taquinerie. Un enfant peut avoir de très mauvais moments.

— Qu'est-ce que vous en savez? demanda-t-elle.

— J'ai mon sentiment là-dessus, répondit-il surpris.

Mrs. Travers, le dos tourné, se sentit remplie de confusion. Elle ne pouvait se représenter l'enfance de cet homme, comme si, lui aussi, était venu au monde dans la plénitude de sa force et de sa décision. Elle se découvrit une certaine naïveté et se mit à rire. Il gardait le silence.

— Ne soyez pas fâché, dit-elle, loin de moi la pensée de rire de vos sentiments. Vos sentiments sont bien certainement ce que j'ai rencontré de plus sérieux dans la vie; mais je n'ai pu me retenir de rire de moi-même, d'une étrange découverte que j'ai faite.

— Pendant votre enfance? demanda la voix grave de Lingard après un moment de silence.

— Oh! non, bien des années plus tard. Aucun enfant n'aurait pu faire pareille découverte. Savez-vous en quoi nous différons le plus? C'est en ceci : que depuis mon enfance je n'ai cessé de vivre devant une représentation, et que je ne me suis jamais laissé prendre par son clinquant, et son bruit, ni par rien de ce qui se passait sur la scène. Vous comprenez ce que je veux dire, capitaine Lingard.

Il y eut un moment de silence.

— Qu'est-ce que cela peut faire? Nous ne sommes plus des enfants.

La voix grave de Lingard avait pris une extrême douceur.

— Mais si vous avez été malheureuse alors, ne venez pas me dire que vous n'avez pas pris votre revanche depuis. Vous n'avez sûrement qu'à faire un signe. Une femme comme vous!

— Vous pensez que je puis faire agenouiller tout le monde de terreur.

— Non, pas de terreur.

Le soupçon d'un rire dans la voix assourdie se dissipa tandis qu'il reprenait son souffle. Puis elle l'entendit dire avec calme :

— Votre mari...

Il eut un moment d'hésitation et elle en profita pour dire avec froideur :

— Il se nomme M. Travers.

Lingard ne savait comment prendre la chose. Il s'imagina coupable de quelque présomption. Mais comment diable pouvait-il appeler cet homme? Après tout, c'était son mari. Cette idée lui était désagréable, d'autant plus que cet homme se montrait hostile d'une façon particulièrement absurde et irritante. Et en même temps il se rendait compte que cette hostilité lui était complètement indifférente, et que son amitié le lui eût été tout autant. Il se sentit soudain fort ennuyé.

— Oui, c'est bien lui dont il s'agit, dit-il d'un ton dédaigneux. Je n'aime pas particulièrement ce nom et je suis sûr que je ne tiens pas à parler de lui plus que c'est nécessaire. S'il n'avait pas été votre mari, je n'aurais pas supporté ses manières une heure seulement. Savez-vous ce qui lui serait arrivé, s'il n'avait pas été votre mari?

— Non, répondit Mrs. Travers. Et vous, capitaine Lingard?

— Pas exactement, avoua-t-il. En tout cas, quelque chose qui n'eût pas été de son goût.

— Tandis que, bien entendu, tout ceci est de son goût, remarqua-t-elle.

Lingard se mit à rire brusquement.

— Je ne crois pas qu'il soit en mon pouvoir de faire quoi que ce soit qui soit de son goût, dit-il d'un ton sérieux. Excusez ma franchise, Mrs. Travers, mais j'ai quelquefois bien du mal à être poli à son égard. Quoi que j'aie eu à supporter dans la vie, je n'ai jamais eu à supporter le mépris.

— Je le crois aisément, répondit Mrs. Travers. Est-ce que vos amis ne vous appellent pas King Tom?

— Personne dont je me soucie vraiment. Je n'ai pas d'amis. Oh! oui, ils m'appellent ainsi...

— Vous n'avez pas d'amis?

— Non, dit-il d'un ton décidé. Un homme comme moi n'a pas de camarades.

— C'est bien possible, murmura Mrs. Travers.

— Non, même pas Jörgenson. Ce vieux fou de Jörgenson. Il m'appelle King Tom, lui aussi. Vous voyez ce que cela signifie.

— Oui, je vois. Ou plutôt j'ai entendu. Ce pauvre homme a une voix sans intonation, et l'intonation a tant d'importance. Maintenant supposez que je vous appelle King Tom de temps à autre, entre nous! proposa la voix de Mrs. Travers. Et cette voix semblait venir de loin, dans cette obscurité qui

donnait à sa personne une forme vague et sans couleur.

Elle attendit en silence, les coudes appuyés sur la lisse et le visage dans les mains, comme si elle avait déjà oublié ce qu'elle avait dit. Elle l'entendit tout près d'elle dire dans un grave murmure :

— Dites-le un peu pour voir!

Elle ne fit pas le moindre mouvement. Le sombre lagon étincelait vaguement du reflet des étoiles.

— Oh! oui, je vous le dirai, lui répondit-elle d'une voix qui prit subitement une calme douceur et qui se transforma subtilement en reprenant :

— J'espère que vous ne regretterez jamais d'être sorti de votre mystère pour me parler, King Tom. Il y a combien de jours de cela? Et voici un autre jour qui s'achève. Dites-moi, combien doit-il y en avoir encore, de ces nuits et de ces jours aveuglants et silencieux?

— Soyez patiente, murmura-t-il. Ne me demandez pas l'impossible.

— Comment savons-nous, vous et moi, ce qui est possible? murmura-t-elle d'un ton étrangement méprisant. Vous ne pourriez pas le deviner. Mais je vous avoue que chaque jour qui se passe m'est plus intolérable que le jour précédent.

L'ardeur de ce chuchotement s'enfonçait comme une pointe dans sa poitrine.

— Qui suis-je pour vous le dire? murmura-t-il d'un ton qui semblait celui du désespoir. Rappelez-vous que chaque coucher de soleil fait un jour de moins. Croyez-vous que je désire que vous soyez ici?

Un léger rire amer passa vers le ciel étoilé. Mrs. Travers entendit soudain Lingard s'écarter d'elle. Elle ne remua pas d'un fil. Elle entendit aussitôt d'Alcacer qui sortait de la Cage. Sa voix distinguée demanda d'un ton à demi joyeux :

— Avez-vous eu une conversation satisfaisante? Pouvez-vous m'en dire quelque chose?

— M. d'Alcacer, vous êtes bien curieux.

— Ma foi, dans notre situation, j'avoue... Vous êtes notre seul refuge, souvenez-vous-en.

— Vous voulez savoir de quoi nous parlions, dit Mrs. Travers, en changeant légèrement d'attitude pour faire face à d'Alcacer dont on ne pouvait distinguer le visage. Eh bien, nous parlions d'opéras, des réalités et des illusions de la scène, des noms de gens, et autres choses de ce genre.

— Rien d'important, dit-il d'un ton courtois.

Mrs. Travers s'avança et il s'écarta pour la laisser passer. A l'intérieur de la Cage, deux Malais suspendaient des lanternes rondes, dont la lumière tombait sur la tête penchée de M. Travers, assis dans un fauteuil.

Une fois qu'ils furent réunis pour le dîner, Jörgenson sortit d'on ne sait où, selon son habitude, et parlant à travers la mousseline, annonça que le capitaine Lingard priait qu'on voulût bien l'excuser de ne pas se joindre à eux ce soir. Puis il s'éloigna. Depuis ce moment jusqu'à ce qu'ils se fussent levés de table et qu'on eût apporté les lits de camp, il ne s'échangea pas vingt mots entre les trois personnes réunies sous la moustiquaire. L'étrangeté de leur situation leur rendait très difficile toute tentative d'échanger des idées : en outre, chacun d'eux avait des pensées qu'il était certainement inutile de communiquer aux autres.

M. Travers s'était laissé aller à son sentiment d'injustice. Il ne ruminait pas, il était en proie à une fureur intérieure qui prenait une forme triste et découragée. L'impossibilité où il se trouvait d'exprimer la moindre revendication l'irritait à l'extrême. M. d'Alcacer était fort embarrassé. Presque aussi détaché peut-être de la vie des autres que l'était Jörgenson lui-même, il prenait pourtant un certain intérêt au cours des événements et n'avait pas perdu tout instinct de conservation. Sans pouvoir apprécier à leur juste valeur les éléments de la situation, il était de ces gens qui ne sont jamais complètement perdus, dans quelque circonstance que ce soit. Sans être porté à l'humour, c'était un homme de bonne humeur. Son sourire habituel et aimable était la véritable expression de sa nature. Plus Européen qu'Espagnol, il avait cette nature véritablement aristocratique et portée à accorder à tout honnête homme une part de sa propre noblesse, dont le jugement est indépendant de tout sentiment de classe sociale. Il croyait Lingard honnête et il ne s'était jamais donné la peine d'essayer de le classifier, sauf dans la mesure où il le considérait comme un personnage intéressant. Il avait une sorte d'estime pour la personnalité extérieure et pour l'attitude de ce marin. Il lui reconnaissait en outre la distinction de n'être aucunement typique C'était un spécimen qu'il fallait juger à sa propre valeur. Avec sa naturelle pénétration, d'Alcacer se disait que beaucoup d'aventuriers d'au delà des mers en devaient avoir une moindre parce qu'ils étaient moins simples. Il évita toutefois de faire part de ces pensées ainsi à Mrs. Travers. En

fait, il évitait de discuter de Lingard avec Mrs. Travers qui, pensait-il, était suffisamment intelligente pour saisir la nuance exacte de son attitude. Si cette nuance était fine, Mrs. Travers l'était aussi : et il n'y avait aucune nécessité à discuter les nuances de cette aventure. En outre, elle semblait elle-même éviter toute discussion directe au sujet du rôle que jouait Lingard dans leur sort. Et M. d'Alcacer était assez fin pour s'être aperçu que Lingard et Mrs. Travers semblaient s'entendre d'une façon dont ils ne se rendaient pas compte eux-mêmes. Quand il les voyait ensemble, il était toujours tenté de les observer. Et il cédait à cette tentation. Le fait que la vie de quelqu'un dépend des phases d'une action obscure autorise assurément une certaine conduite. Il les avait vus ensemble très fréquemment, conversant ensemble ouvertement ou à l'écart, et il y avait dans leur façon de se réunir, dans leurs poses, dans leur façon de se séparer, quelque chose de spécial et de caractéristique, et qui n'appartenait qu'à eux, comme s'ils avaient été faits l'un pour l'autre.

Ce qu'il n'arrivait pas à comprendre, c'était pourquoi Mrs. Travers avait éludé la curiosité naturelle qu'il lui avait témoignée à l'endroit de son dernier entretien avec l'Homme du Destin, en attribuant à cette conversation un caractère incroyable, comme de parler d'opéras, de costumes, de noms de personnes. Il ne pouvait pas prendre cela au sérieux. Elle aurait pu inventer, pensait-il, quelque chose de plus plausible : ou lui dire simplement que cela ne le regardait pas. Elle aurait bien dû savoir qu'il ne s'en serait pas froissé. N'avait-elle pas déjà vu qu'il acceptait entièrement la mystérieuse complexité de ses rapports avec cet homme : comme si c'eût été quelque chose de préordonné depuis le commencement des choses. Il n'en voulait pas à Mrs. Travers. Après tout, c'était peut-être vrai. Elle pouvait bien dire exactement ce qui lui plaisait, et même incroyablement, si elle en avait envie, et faire que cet homme fût suspendu à ses lèvres. Et vraisemblablement, elle était capable d'inspirer à cet homme de parler de n'importe quoi pour des raisons simples et perverses. Opéra. Costumes! Oui, de Shakespeare et des verres à musique! Par simple badinage ou pour la plus profonde des raisons. Les femmes dignes de ce nom étaient ainsi. Elles étaient étonnantes. Elles étaient à la hauteur des circonstances et quelquefois au-dessus même des circonstances quand les choses prenaient un tour comique ou tragique (comme c'était le cas) ou se présentaient chargées de diffi-

culté, même pour d'innocents spectateurs. D'Alcacer remuait ces pensées sans aucune amertume et même sans la moindre ironie. Avec sa réputation à demi secrète d'homme d'une grande passion dans un monde de petites intrigues, il aimait toutes les femmes. Il les aimait dans leur sentiment et dans leur dureté, dans le caractère tragique de leur absurdité ou de leurs habiles impulsions, qu'il considérait avec une sorte de tendresse grave.

Il n'avait pas une vue favorable de la situation, mais il considérait la déclaration de Mrs. Travers au sujet des opéras et des costumes, comme un avertissement d'avoir à ne pas aborder ce sujet et c'est pourquoi il demeura silencieux tout le temps du repas.

Une fois la table desservie, il s'avança nonchalamment vers Mrs. Travers et déclara d'un ton tranquille :

— Je pense qu'en se tenant à l'écart de nous ce soir, l'Homme du Destin fut bien inspiré. Nous avons dîné comme une réunion de Chartreux.

— Vous faites allusion à notre silence?

— Ce silence fut religieusement observé. Si nous avions fait un vœu éternel nous ne l'aurions pas mieux observé.

— Vous vous ennuyiez?

— Pas du tout, assura d'Alcacer avec sa fantasque gravité. Je n'éprouvais rien. J'étais dans un état béni de vide absolu. Je pense que j'étais le plus heureux de nous trois. A moins que vous aussi, Mrs. Travers...

— C'est absolument inutile d'essayer de savoir ce que je pense, M. d'Alcacer. Si je vous le laissais entrevoir, vous seriez épouvanté.

— Les pensées ne sont que la forme des sentiments. Laissez-moi vous complimenter sur le masque impassible que vous savez mettre sur les horreurs que vous prétendez nourrir en vous. Il était impossible d'en rien voir sur votre visage.

— Vous ferez donc toujours des compliments?

— Madame, mes flatteries viennent toujours du fond même de mon cœur. J'ai abandonné depuis longtemps tout désir de plaire. Et je ne cherchais aucunement à deviner vos pensées. Quoi que vous puissiez attendre de moi, vous pouvez en tout cas compter sur mon entier respect pour ce qui vous concerne personnellement. Mais je suppose qu'avec un masque comme celui que vous réussissez à porter, cela ne vous in-

quiète en rien. L'Homme du Destin, à ce que j'ai remarqué, n'y réussit pas à beaucoup près aussi bien que vous.

— Quel nom prétentieux. Est-ce que vous l'appelez ainsi en face, M. d'Alcacer?

— Non, je n'ai jamais eu cette audace, avoua d'Alcacer d'un ton tranquille. Et, en outre, c'est un nom trop important pour en faire usage à tout bout de champ. Cet homme est si simple qu'il pourrait prendre cela pour une plaisanterie et rien ne serait plus loin de ma pensée. Je vous avouerai que je ne me sens pas le moindrement du monde jovial. Mais que peut-il savoir des gens de notre sorte? Et quand je réfléchis que bien peu de gens de notre sorte pourraient comprendre un homme de son genre, je me contente de l'appeler capitaine Lingard. C'est une appellation courante, apaisante, des plus honorables et satisfaisantes; car capitaine est le plus vide de tous les titres. Qu'est-ce qu'un capitaine? Tout le monde peut être un capitaine: et pour Lingard, c'est un nom comme un autre. Tandis que ce qu'il mérite c'est une appellation spéciale, significative, et expressive, qui conviendrait à sa personne, sa simple et romanesque personne.

Il s'aperçut que Mrs. Travers le regardait avec une attention particulière. Ils se hâtèrent l'un et l'autre de détourner les yeux.

— Votre appréciation lui plairait, fit négligemment Mrs. Travers.

— Je crois qu'il la dédaignerait.

— La dédaigner!

— Vous semblez le comprendre, Mrs. Travers. Les femmes ont une singulière capacité de compréhension. Je veux dire des sujets qui les intéressent: parce qu'une fois leur imagination stimulée, elles ne craignent pas de la laisser aller son train. Un homme se défie davantage de lui-même; mais les femmes sont, de naissance, beaucoup plus téméraires. Elles vont et vont toujours, à l'abri du secret et du silence, et plus l'obscurité de ce qu'elles veulent explorer est profonde, plus grand est leur courage.

— Voulez-vous dire par là que vous me considérez comme une créature des ténèbres?

— Je parlais en général, répliqua d'Alcacer. Parler autrement eût été une impertinence. Oui, l'obscurité est leur meilleure amie. Cela plaît à leur audace; mais une soudaine clarté les déconcerte. En général, même si elles ne parviennent pas

exactement à la vérité, elles s'arrangent pour ne pas en arriver loin.

Mrs. Travers avait écouté silencieusement parler d'Alcacer, et elle se tut encore quelques minutes après que celui-ci eut achevé. Quand elle reprit la parole, ce fut pour dire avec indifférence qu'en ce qui concernait ce sujet, elle avait eu des occasions particulières d'en juger. Son interlocuteur réprima non sans peine un mouvement de réelle curiosité sous les dehors d'un intérêt conventionnel :

— Vraiment, s'écria-t-il avec une extrême politesse. Une occasion particulière? Comment avez-vous réussi à la faire naître?

C'en était trop pour Mrs. Travers.

— Moi! la faire naître! s'écria-t-elle avec indignation, mais à mi-voix. Comment pouvez-vous penser que je serais parvenue à le faire?

M. d'Alcacer, comme s'il se parlait à lui-même, murmura qu'en effet les femmes savaient rarement comment « elles y étaient parvenues » : à quoi Mrs. Travers répliqua d'un ton las que deux hommes n'étaient pas stupides de la même façon. M. d'Alcacer en convint sans difficulté.

— Oui, notre genre comporte plus de variétés. Ce qui, à un certain point de vue, est évidemment à notre avantage. Nous intéressons... Non pas que je m'imagine pouvoir vous intéresser, Mrs. Travers. Mais l'Homme du Destin?

— Oh! oui, soupira Mrs. Travers.

— Je vois! Immensément! reprit d'Alcacer d'un air mystérieux et entendu. Sa stupidité était-elle si colossale?

— Elle était inséparable de grandes visions qui n'avaient rien de mesquin et qui lui ont composé un monde qui lui est propre.

— Je l'avais deviné, murmura d'Alcacer. Mais cela, voyez-vous, ne me paraît pas du tout encourageant. Un monde de rêves? C'est bien dangereux. C'est presque fatal, Mrs. Travers.

— Pourquoi tant d'effroi? Que reprochez-vous donc au monde des rêves?

— Je déteste la perspective d'être sacrifié par ces Maures. Je ne suis pas un optimiste comme notre ami, là-bas, reprit-il à voix basse, en faisant de la tête un geste dans la direction de la silhouette accablée de M. Travers, rencogné dans son fauteuil. Je ne considère pas tout cela comme une farce et je me suis découvert une vive objection à me voir couper le cou

par ces magnifiques sauvages, après d'absurdes parlotes. Ne me demandez pas pourquoi, Mrs. Travers. Mettez cela sur le compte d'une ridicule faiblesse.

Mrs. Travers fit un léger mouvement sur son fauteuil, en portant les mains à sa tête, et, dans la lueur confuse des fanaux, d'Alcacer vit la masse de ses clairs cheveux étincelants se répandre sur ses épaules. Elle en prit la moitié dans ses mains qui paraissaient très blanches et, la tête un peu inclinée de côté, se mit à en faire une tresse.

— Vous êtes terrifiante, dit-il après avoir regardé le mouvement de ses doigts.

— Oui? dit-elle d'un air d'interrogation.

— Vous avez le caractère terrible des gens prédestinés. Vous aussi, vous êtes la proie des rêves.

— Pas celle des Maures, alors, déclara-t-elle avec calme, en commençant l'autre tresse. D'Alcacer la regarda faire jusqu'au bout. Tout près d'elle, son ombre diaphane reproduisait sur la mousseline ses moindres mouvements. D'Alcacer détourna les yeux.

— Non, aucun sauvage ne vous touchera. Parce que, si les choses en venaient à ce point, je crois bien que lui, il serait capable de vous tuer lui-même.

Une minute s'écoula avant qu'il ne jetât un regard dans sa direction. Elle s'était de nouveau renversée dans son fauteuil, les mains sur les genoux. Sa tête encadrée de deux nattes, avait pris un tout autre caractère, un aspect médiéval, ascétique : elle reposait d'un air rêveur sur sa poitrine.

D'Alcacer attendit, retenant son souffle. Elle ne bougeait pas. L'éclat assourdi des agrafes de pierreries, le faible éclat des broderies d'or et le reflet de la soie lui donnaient l'aspect d'un tableau à demi effacé. Seul, son cou apparaissait d'une blancheur éclatante à la lueur fumeuse du fanal. L'étonnement de d'Alcacer touchait à la terreur. Il était sur le point de s'éloigner doucement, quand Mrs. Travers, sans faire le moindre mouvement, lui dit:

— Je lui ai dit que chaque jour me semblait plus difficile à vivre. Ne voyez-vous pas à quel point cela devient impossible?

D'Alcacer jeta un regard rapide dans la direction où M. Travers semblait endormi, avec l'aspect ébouriffé d'un oiseau malade. On ne distinguait vraiment de lui que le sommet chauve de sa tête.

— Oui, murmura-t-il. C'est très malheureux... Je comprends votre anxiété, mais...

— J'ai peur, dit-elle.

Il se prit à réfléchir un moment.

— Quelle réponse vous a-t-il faite? demanda-t-il doucement.

— Il m'a répondu : « Patience. »

D'Alcacer se mit à rire doucement.

— Vous pouvez bien rire, murmura Mrs. Travers d'un ton d'angoisse.

— C'est bien pourquoi je le fais, chuchota-t-il. De la patience! N'en voit-il pas l'horreur?

— Je ne sais pas. Il est parti sur ce mot, dit Mrs. Travers.

Elle considérait, immobile, ses mains croisées sur ses genoux, puis avec un élan de désespoir :

— M. d'Alcacer, que va-t-il arriver?

— Ah! vous vous posez enfin vous-même cette question? Il arrivera ce qu'on ne peut éviter : et peut-être savez-vous mieux que moi ce que c'est!

— Non, je me demande encore ce qu'il fera.

— Ah! ce n'est pas moi qui peux vous le dire, déclara M. d'Alcacer. Je ne peux vous dire ce qu'il fera, mais je sais ce qui lui arrivera.

— A lui, dites-vous! A lui! s'écria-t-elle.

— Il se brisera le cœur, dit d'Alcacer, nettement, en se penchant au-dessus du fauteuil, avec un léger sursaut devant sa propre audace, et il attendit.

— *Croyez-vous?* (1) dit enfin Mrs. Travers, d'un accent si froidement langoureux que d'Alcacer sentit un frisson lui passer dans le dos.

« Etait-elle donc une femme de ce genre? » se demanda-t-il. Ne voyait-elle rien d'autre dans le monde qu'elle-même? Etait-elle au-dessus de la plus commune compassion? Il ne pouvait soupçonner Mrs. Travers de stupidité; mais peut-être n'avait-elle pas de cœur, et, comme certaines femmes de sa classe, était-elle incapable de reconnaître aucune autre émotion dans le monde que la sienne. D'Alcacer en fut choqué, mais en même temps soulagé, car il s'avouait qu'il était allé un peu loin. Pourtant, elle n'était pas assez vulgaire pour s'en offenser. Elle n'était pas esclave de petites mesquineries. Cette pensée ne fut pas sans plaire à d'Alcacer, qui s'était habitué à ne pas trop attendre des gens. Mais il ne

(1) En français dans le texte.

savait que faire maintenant. Après ce qu'il avait eu l'audace de dire et après la manière dont elle avait accueilli cette audace, la seule chose à faire était de changer de conversation. Mrs. Travers restait absolument immobile. « Je vais faire comme si je la croyais endormie, » se dit-il en se proposant de sortir sur la pointe du pied.

Il ne savait pas que Mrs. Travers essayait simplement de reprendre le contrôle de ses facultés. Les paroles de d' Alcacer lui avaient donné un terrible choc. Après être parvenue à prononcer en manière de défense ce : *Croyez-vous?* qui était sorti de ses lèvres avec une faible froideur comme le dernier effort d'une force mourante, elle se sentit devenue rigide et muette. Elle pensait, raidie par l'émotion : « D'Alcacer s'en est rendu compte, jusqu'à quel point s'en est-il rendu compte? » Elle ne se posait pas cette question avec un sentiment de crainte ou de honte, mais avec une téméraire résignation. Il lui en vint une sensation de paix. Une bienfaisante chaleur se répandit dans tous ses membres. Si d'Alcacer avait pu distinguer son visage à la lueur de cette lumière fumeuse, il aurait pu y voir passer un sourire fataliste. Mais d'Alcacer ne songeait guère à pareille chose; en outre, son attention était précisément attirée ailleurs. Il avait entendu des exclamations étouffées, avait remarqué des mouvements sur le pont de l'*Emma* et une sorte de rumeur en dehors du navire.

— Quels bruits étranges! dit-il.

— Oui, j'entends, murmura Mrs. Travers d'un ton inquiet.

Des formes vagues passaient en dehors de la Cage, pieds nus, presque sans bruit, chuchotant des mots en malais.

— On dirait qu'une embarcation est venue le long du bord, remarqua d'Alcacer en prêtant l'oreille. Je me demande ce que cela veut dire. Dans notre situation...

— Cela peut tout signifier, interrompit Mrs. Travers.

— Jaffir est ici, dit une voix dans la pénombre de l'arrière du navire.

Puis on entendit quelques mots parmi lesquels l'oreille attentive de d'Alcacer saisit le mot « surat ».

— Il est arrivé un message, dit-il. On va appeler le capitaine Lingard. Je me demande quelles sortes de pensées ou de rêves cela va interrompre.

Il parlait avec aisance, regardant maintenant Mrs. Travers qui avait changé de pose sur son fauteuil : leur ton et leurs

attitudes auraient pu faire croire qu'ils étaient à bord du yacht naviguant sur la mer, en toute sécurité.

— Naturellement, c'est à vous qu'on en fera part. Cela ne vous agite pas d'avance, Mrs. Travers?

— On m'a récemment exhortée à la patience, répondit-elle du même ton dégagé. Je puis attendre et je crois qu'il me faudra attendre jusqu'au matin.

— Il ne doit pas être encore très tard, dit-il. Il y a si longtemps que le temps pour nous reste immobile. Et pourtant, c'est peut-être l'heure de notre destin.

— C'est le sentiment que vous avez à ce moment même?

— J'ai eu ce sentiment depuis déjà un nombre considérable de moments. D'abord, c'était passionnant. Maintenant, je suis modérément anxieux. J'ai passé mon temps à revoir tout mon passé.

— Est-ce vraiment possible?

— Oui. Je ne puis pas dire que cela m'ait ennuyé à mourir. Je suis encore vivant, comme vous voyez; mais j'en ai fini et je me sens extrêmement oisif. Il n'y a qu'une chose que j'aimerais faire. Je voudrais trouver quelques paroles qui puissent vous exprimer toute ma gratitude pour votre amicale attitude à mon égard dans le passé, à l'époque où je vous voyais beaucoup à Londres. J'ai toujours eu l'impression que vous m'acceptiez tel que j'étais, et cela si bienveillamment que souvent j'en ai eu une meilleure opinion de moi. Mais je crois que je vous ennuie, Mrs. Travers.

— Je vous assure que cela ne vous est jamais arrivé dans le passé. Et pour ce qui est du moment présent, je vous prie de ne pas vous éloigner. Restez près de moi, je vous en prie. Nous n'allons pas prétendre que nous avons déjà envie de dormir de si bonne heure.

D'Alcacer approcha un escabeau du fauteuil et s'y assit.

— Oh! oui, l'heure du destin peut-être, dit-il. J'ai une prière à vous faire, Mrs. Travers. Je ne vous demande pas de trahir un secret. A quoi cela servirait-il? Quand l'issue viendra, elle sera d'elle-même assez claire. Mais j'aimerais pouvoir en être averti, avoir le temps de me reprendre, de me composer, pour ainsi dire. Promettez-moi de me faire un signe, si le plateau de la balance penche décidément contre nous. Vous pourriez, par exemple, saisir le moment où je vous regardais pour porter la main gauche à votre front, comme ceci. C'est un geste que je ne vous ai jamais vu faire, et ainsi...

— Jörgenson! cria la voix de Lingard sur l'avant, où la lumière apparut soudain. Puis, au bout d'un moment, on entendit de nouveau la voix de Lingard : Ici!

Des minutes silencieuses s'écoulèrent. Mrs. Travers renversée dans son fauteuil, et d'Alcacer assis sur l'escabeau, attendaient immobiles, sans un mot. Puis, au milieu des murmures étouffés et de l'agitation qui remplissaient l'obscurité du pont de l'*Emma*, Mrs. Travers entendit un pas ferme, et, un fanal à la main, Lingard apparut en dehors de la cage de mousseline.

— Voudriez-vous venir me parler? dit-il à haute voix. Pas vous!... Madame! ajouta-t-il d'un ton d'autorité, tandis que d'Alcacer se levait en hâte de son siège. C'est Mrs. Travers que je demande.

— Bien entendu, murmura d'Alcacer entre ses dents, en ouvrant la porte de la Cage pour permettre à Mrs. Travers de se glisser au dehors. Il eut le temps de lui chuchoter :

— C'est sûrement l'heure du destin.

Elle passa rapidement devant lui sans manifester le moins du monde qu'elle eût entendu ses paroles. Sur le pont-arrière, Lingard attendait, le fanal à la main. On ne voyait personne près de lui; mais d'Alcacer eut l'impression que d'autres formes silencieuses et agitées se trouvaient là en dehors du cercle de lumière. Lingard éleva le fanal à l'approche de Mrs. Travers, et d'Alcacer l'entendit qui disait :

— J'ai des nouvelles qu'il faut que vous sachiez. Allons dans le rouf!

D'Alcacer vit leurs têtes éclairées par le fanal et entourées par ces profondes ténèbres comme une vision merveilleuse et symbolique. Il entendit Mrs. Travers dire :

— Je préférerais ne pas les apprendre, d'un ton qui fit froncer les lèvres d'étonnement à ce sensible observateur. Il pensa qu'elle était exténuée, que la situation avait trop duré pour ses nerfs. Ce n'était pourtant pas le ton d'une personne effrayée. Il eut la brusque sensation qu'elle avait repris conscience d'elle-même, et il ne poussa pas plus loin sa spéculation. Cet ami des femmes poussait la discrétion jusque dans ses pensées mêmes. Il rentra dans la Cage et vit, sans surprise Mrs. Travers suivre Lingard et entrer dans le rouf.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par

G. JEAN-AUBRY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Mémoires du Cardinal de Retz. Préface, notes et table par Georges Mongrédien, 4 vol. Libr. Garnier frères. — Henri L. Brugmans : *Le Séjour de Christian Huygens à Paris et ses Relations avec les milieux scientifiques français, suivi de son Journal de Voyage à Paris et à Londres,* Libr. E. Droz. — Henri Pensa : *Hortense Mancini, duchesse de Mazarin. Ses démêlés conjugaux. Sa vie aventureuse.* 1646-1699, Libr. Félix Alcan.

Fort vaniteux de nature, Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, prétendait appartenir à une famille italienne de la plus haute noblesse. Il disait couramment que lui seul, en France, pouvait sans peine « fournir ses trente quartiers ». Il descendait, en réalité, de financiers retors enrichis par d'habiles spéculations et que Catherine de Médicis, après les avoir utilement employés à des négociations délicates, porta au pinacle. De cette génération de partisans et de diplomates sortit, à la fin du XVIe siècle, une nouvelle génération, décrassée de sa roture, parée de duchés-pairies et qui, alliée à d'illustres familles françaises, fournit de grands officiers de la couronne et des évêques de Paris.

De cette nouvelle génération, déjà moins pondérée que la précédente, naquirent des Gondi d'intelligence vive encore, mais ayant, comme on disait alors, quelque « pente à la folie ». Le cardinal de Retz hérita d'elle le goût du faste, les tendances à l'épicurisme, l'instabilité dans les idées, l'amour de l'aventure et l'esprit de rébellion.

Il eût souhaité faire une carrière d'homme d'épée, mais il dut, en qualité de cadet de famille, suivre la voie ecclésiastique. Il ne se consola jamais de son méchant destin et, au moins pendant sa jeunesse, il porta plus souvent le justaucorps et les chausses du gentilhomme que le petit collet du clerc de Sorbonne. Il mena double existence fort active,

tantôt disputant avec avantage sur les matières théologiques et tantôt témoignant, dans les alcôves de belles dames, d'une virilité de faune. A en croire Tallemant des Réaux, qui fut son ami de jeunesse et fit en sa compagnie un voyage à Rome, il se montrait singulièrement friand de la lame et allait volontiers sur le pré pour vider ses querelles de galanterie.

Il était un cavalier d'assez piètre mine, petit, noir de poil et myope comme une taupe, mal fait et « maladroit de ses mains à toute chose ». Il séduisait par ses dons d'esprit, sa gentillesse naturelle, ses facilités de parole, son audace plutôt que par son physique. Il connaissait à merveille l'art de duper les oreilles et ce fut par miracle, quand il tenta de la circonvenir, que Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, future comtesse de Lafayette, résista à ses flatteries.

Dès l'adolescence, il montra une prédilection pour les cabaleurs et les factieux. A dix-sept ans, il traduisit de l'italien de Mascardi, avec quelque liberté d'interprétation, la *Conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque* et laissa courir des copies de cette œuvre qu'il avait faite sienne par les grâces autant que par les fermetés de sa langue. L'une de ces copies vint sous les yeux du cardinal de Richelieu et lui aliéna les sympathies de l'Eminentissime :

— Voilà un dangereux esprit, dit le ministre dans une sorte de pressentiment.

Retz demeura toute sa vie un « dangereux esprit ». Une forte culture et de naturelles qualités de style lui eussent permis d'écrire, secondé par ses secrétaires (Gilles Ménage, Olivier Patru entre autres) d'importants ouvrages de théologie ou de politique. Il dédaigna cette besogne de grimaud, car il était ambitieux et se croyait né pour l'action. Durant sa carrière, il ne donna guère ses soins qu'à des pamphlets utiles à ses manœuvres de brouillon. On se demande pour quelle raison, en 1665, exilé de France, menant une pénible existence d'errant, il se décida à publier cette *Conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque* qui dut le rendre doublement suspect à Louis XIV.

Ses œuvres se résumeraient, en définitive, à peu de chose, si, vers la fin de sa vie, dans sa retraite de Commercy, vaincu

dans sa lutte contre l'ordre monarchique, contraint de troquer l'archevêché de Paris contre l'abbaye de Saint-Denis, toléré en France, mais haï du roi auquel il avait pourtant rendu, dans les conclaves romains, d'éminents services, il n'avait rédigé ses **Mémoires.** Mme de Sévigné ou bien Mme de Caumartin, ses fidèles amies, l'y avaient peut-être engagé. Ces *Mémoires* ont établi pour toujours sa gloire, mais une gloire posthume à laquelle il semblait indifférent. Il n'osa les publier de son vivant. Il affectait alors une attitude de pénitent qui ne s'alliait guère à la vanité et au cynisme prodigués dans ses récits.

A l'article de la mort, il laissa son manuscrit autographe entre les mains de Dom Hennezon, abbé de Saint-Mihiel, qui le transmit à son tour à Dom Humbert Belhomme, abbé de Moyen-Moûtier. Avait-il chargé son premier dépositaire de sa publication? On se perd en conjectures. L'un ou l'autre de ces abbés en fournit à Mme de Caumartin une copie fautive et partiellement tronquée. Grâce à cette copie, les *Mémoires* purent être publiés en 1717 dans leur presque totalité, car le manuscrit original ne nous est parvenu qu'amputé des 200 premières pages où Retz étalait impudemment les stupres de sa jeunesse.

Lancés en Hollande, les *Mémoires* connurent un succès rapide (9 éditions différentes de 1717 à 1723) sous le gouvernement du Régent qui chercha, en vain, à les anéantir. Ce succès s'est prolongé jusqu'à nos jours. Champollion-Figeac donna, pour la première fois, en 1837, puis réimprima en 1843, 1859 et 1866, le texte autographe venu, après maintes tribulations, à la Bibliothèque nationale. Ce texte, revu et corrigé, fut ensuite publié, dans les *Œuvres complètes* du cardinal de Retz établies par Chantelauze et ses collaborateurs pour la collection dite des Grands Ecrivains (Librairie Hachette).

L'édition Champollion-Figeac ne figure plus depuis longtemps dans le commerce. L'édition Chantelauze n'est guère accessible aux bourses modestes. Les *Mémoires* risqueraient donc de n'avoir plus de lecteurs si M. Georges Mongrédien n'avait eu l'heureuse idée de nous en fournir une réimpression à grand tirage et de prix modique. Cette réimpression

vient de paraître en quatre tomes. Elle reproduit le texte de la collection des Grands Ecrivains, c'est-à-dire, pour la partie tronquée, celui de l'édition de 1719, et, pour le reste, celui du manuscrit autographe.

M. Georges Mongrédien a accompagné ce texte d'une bonne introduction (où l'on trouve à la fois un panorama rapide de la vie aventureuse du cardinal, un portrait psychologique plein de justesse de l'homme, l'histoire des *Mémoires*), de bibliographies succinctes, mais suffisantes, enfin d'un index malheureusement pas analytique comme celui de Champollion-Figeac. Les notes de cette édition, abondantes, variées, au courant des publications modernes, sont rejetées en appendice, et nous le regrettons fort, car ce rejet en rend la consultation malaisée. Quand donc les éditeurs qui se mêlent de lancer des textes critiques comprendront-ils que la nécessité s'impose de placer les notes en bas de pages?

M. Georges Mongrédien démontre, par son commentaire, que Retz ne doit pas être cru sur parole, que l'homme s'est efforcé d'embellir sa geste de rebelle et d'esquiver les responsabilités. Nul cependant, mieux que cet homme d'église manqué, n'a excellé à donner de la Fronde une vue colorée et pittoresque. Il possédait, avec quelques rares écrivains de son temps, le don réaliste de vivifier ses portraits, ses scènes et ses récits.

La vie du cardinal de Retz fut, en définitive, entièrement stérile et son action néfaste. Cet aventurier en robe incarnate compte peu dans l'histoire de l'humanité quand on le compare à l'un de ces modestes savants, ses contemporains, qui œuvraient non loin de lui, soucieux de déchiffrer les secrets de la nature et d'accroître le bien public. D'où vient qu'il ait conservé à travers le temps plus de prestige que ces derniers?

Nous songeons, en écrivant ces phrases, à cette famille Huyghens qui, pendant près d'un siècle, par ses travaux littéraires et scientifiques, illustra la nationalité hollandaise et acquit l'admiration de l'Europe. Elle semble un peu oubliée aujourd'hui, et c'est dommage. M. Henri L. Brugmans, dans une thèse de doctorat d'université, **Le Séjour de Christian Huyghens à Paris,** vient de l'évoquer, grâce à d'innom-

brables et fructueuses recherches, avec assez d'intelligence, de talent, de vénération pour la rendre vivante à nos yeux.

Elle se composait, au début du XVIIe siècle, de Constantin Ier Huyghens, seigneur de Zuylichem, de Constantin II, Christian et Louis, fils du premier. Elle était tellement unie sous une discipline commune, elle témoignait une telle passion pour les spéculations de l'esprit que l'on ne peut la dissocier et que Christian, qui lui valut sa plus haute renommée, reste fonction de ses proches.

Constantin I était, en même temps qu'un haut fonctionnaire de l'Etat, conseiller écouté de Frédéric-Henri de Nassau, prince d'Orange, le type de ces derniers humanistes qui aspiraient à l'universalité des connaissances. S'il a laissé le souvenir d'une sorte de poète national et si, par suite, il excellait dans les lettres, il n'excellait pas moins dans le droit, la diplomatie, les sciences et les arts. Il fit partie de cette vaste confrérie de doctes qui, à travers l'Europe, entretenait une correspondance active, se tenait au courant de toutes les innovations et découvertes. Il était l'ami particulier du Père Mersenne et le dévot de Descartes, qui fut souvent son hôte en Hollande et le considérait comme un éminent esprit.

Ce personnage, universellement apprécié, devait donner à ses enfants une éducation digne de la sienne, susciter chez eux le goût ardent de l'étude, de la curiosité et de la recherche. De cette éducation, M. Henri L. Brugmans nous fait, en des pages excellentes, écrites dans une langue simple et ferme, un tableau assez curieux pour que l'on se croie transporté en ce temps où les poètes de la Pléiade témoignèrent d'un si grand appétit de l'érudition. Constantin II, Christian et Louis, non contents d'apprendre latin, grec, hébreux, français, sciences, droit, philosophie, furent aussi initiés à la musique et au dessin, conduits, de plus, à goûter les arts plastiques. Ainsi avaient-ils acquis, dès l'âge tendre, cet état d'intellectualité si rare qui permet de tirer des délices des matières en apparence les plus contradictoires.

Christian cependant se détacha de ses frères par sa prédilection pour les mathématiques et la mécanique, pour lesquelles il semble avoir marqué la précocité de Pascal. Mis très jeune, par son frère, en relations suivies avec Mersenne

et Descartes, il étonna ces savants par son aisance à résoudre les plus abstrus problèmes. Mersenne voyait en lui un futur Archimède.

Christian devait tirer d'un premier voyage à Paris et d'une fréquentation des cercles érudits un enseignement profitable. Il connut lors de ce voyage Jean Chapelain l'académiste qui le devait grandement servir dans la suite et toutes sortes de doctes avec lesquels, dès lors, il échangea des lettres. Grand profit pour lui et qui lui permit, après l'invention de ses lunettes astronomiques, la découverte d'un satellite et de l'anneau de Saturne, d'avoir un public capable de répandre dans le monde sa jeune renommée.

En 1660, âgé de quarante et un ans, Christian entreprit un second voyage à Paris. De ce voyage, il a laissé un journal ou plutôt un aide-mémoire, dressé au jour le jour. M. Henri L. Brugmans publie, à l'appendice de sa thèse, ce texte inédit richement annoté par lui. Nous considérons ce journal comme une pièce très précieuse. Il est, en effet, tout d'abord un document de mœurs fournissant toutes sortes de détails nouveaux sur une foule de personnages et de faits. Il constitue, d'autre part, un tableau des plus curieux des milieux savants, car il nous ouvre des perspectives sur certains groupes, comme le groupe Montmor dont on connaissait mal l'aspect réel et les préoccupations. Enfin il témoigne de l'étonnante sympathie et des rapports existant, à cette époque, entre les gens de science et les musiciens; il complète ce que la correspondance du R. P. Mersenne nous avait révélé de cette sympathie, de ces rapports et du caractère scientifique que certains instrumentistes de talent s'efforçaient de donner à la musique.

Le Journal montre, en outre, qu'en 1660, Christian, promeneur infatigable, connut tout ce que la mathématique, la mécanique, la physique et l'astronomie comptaient d'illustres, depuis Pascal et le duc de Roanès jusqu'à Mlle Perriquet; qu'il tâta, d'autre part, aussi bien des milieux sceptiques et épicuriens que des milieux jansénistes et huguenots, enrichissant son esprit de connaissances théologiques et doctrinales utiles à pénétrer.

M. Henri L. Brugmans, dans son excellent volume, nous

montre encore Christian Huyghens, prôné par Chapelain et par Colbert, titulaire d'une pension royale, puis appelé par le ministre à organiser l'Académie des sciences. Il était alors illustre. Il avait inventé son horloge à pendule, son ressort de montre, écrit sa *Dioptrique* et préparé les découvertes qui devaient l'égaler aux plus grands hommes de science.

Après avoir suivi dans tous ses contours la belle figure de Christian Huyghens, derrière son actif biographe, M. Henri L. Brugmans, on éprouve quelque gêne à s'intéresser au visage d'**Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.** Pourtant ce visage présentait un agrément certain si l'on en juge par les passions qu'il suscita. M. Henri Pensa vient de consacrer à cette duchesse un mince volume de 150 pages. Il n'y fournit aucune référence. Comme s'il manquait de matière, il y place fort souvent des digressions sans objet. Nous avons le sentiment qu'il a surtout utilisé, pour l'écrire, une excellente et vivante étude de M. Jules de Glouvet, publiée, en 1908, dans le *Correspondant.*

Hortense Mancini, nièce favorite du cardinal Mazarin, riche de toute la fortune de Son Eminence, fut mal mariée. De là, découla pour elle la fâcheuse existence d'aventurière qu'elle dut mener pour échapper à la servitude conjugale. Elle avait épousé en 1661 le duc de La Meilleraye, qui prit le nom de duc de Mazarin. Cet homme à visage de fouine, d'une jalousie féroce, en proie, au surplus, à une folie mystique, célèbre, au XVIIe siècle, pour ses excentricités de dévot et d'iconoclaste, rendit à ce point intolérable son foyer à son épouse que celle-ci fut contrainte de le fuir, quasi dénuée de tout. Elle parcourut le monde, sans cesse pourchassée par son persécuteur, obligée d'user de toutes sortes de stratagèmes et de déguisements pour éviter le couvent. Elle connut quelques années heureuses chez le duc de Savoie, puis sous le toit de Charles II d'Angleterre, tous deux ses anciens amoureux qui avaient voulu l'épouser. Elle acheva sa vie à Londres en la compagnie de Saint-Evremont, maîtresse d'un salon où se réunissait la fine fleur de l'épicurisme londonien. Quand elle fut morte, son mari, enfin maître d'elle, vint quérir son cadavre et le promena à sa suite, pendant

plus d'une année, à travers ses terres, châteaux et gouvernements.

De la carrière de cette femme, traversée de mille aventures et passions, on pourrait tirer le livre d'histoire le plus romanesque. M. Henri Pensa, bien qu'il ne manque ni de talent ni d'esprit, en a tiré un récit un peu hâtif, faute, sans doute, d'avoir cherché les documents où ils sont conservés.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Gide : *les Nouvelles Nourritures,* Gallimard. — Ivan Goll : *Chansons Malaises,* Editions Poésie et C°. — Ali-Bert : *le Coran du Poète,* la Parenthèse.

Les Nouvelles Nourritures, un livre de poèmes? Peut-être, à la manière exaltée des anciennes *Nourritures Terrestres,* sans doute, mais poèmes entremêlés de pages de philosophie morale ou sociale, nettement écrites en prose, sur un plan parfaitement logique, déductif, et qui, en tant que chroniqueur de la poésie, ne me concerne pas, ici, en principe. Cependant le sens du livre apparaîtrait incomplet ou faussé, si je ne tenais pas compte de ces pages, où André Gide livre non seulement sa pensée, mais aussi l'intime de ses sentiments, avec plus d'abandon réfléchi, sans doute, que dans ses poèmes. *Les Nourritures terrestres* se composaient, peut-on dire, d'un ensemble de cris effervescents, d'exclamations de joie provoquées au cœur de l'adolescent par ses premières expériences de la vie, par sa découverte du monde, par l'initiation à l'amour et au voyage soit réel, soit imaginaire. Gide donnait l'impression d'avoir subi une enfance assez morne, comprimée par des préceptes moraux rigoureux, puis d'avoir ouvert les fenêtres pour accueillir l'air, la nature, le parfum des fruits tout aussi bien que des fleurs. Il découvrait la beauté, autour de lui, dans l'humain et en dehors de l'humain. Il concevait que cette beauté, qui existe partout à condition qu'on se donne la peine de la retrouver, c'est-à-dire, avec simplicité, de déclore les paupières, a été souillée, ensevelie par l'imbécillité des hommes et parfois selon leur intérêt égoïste, sous une épaisse couche de mensonges et d'hypocrisies qui la ternit, qui la cache, qui la corrompt. Le bonheur d'avoir, en partie, dissipé cette couche

opaque et crevé la croûte exultait en chants de triomphe, et le poète jeune prenait possession de la splendeur du monde. Maintenant, les années se sont accumulées. L'homme s'est endurci à l'épreuve; il a souffert, il a vécu. La méchanceté qui empoisonne les relations des créatures entre elles et empêche, maintes fois, qu'on jouisse librement des bienfaits de l'existence ou corporelle ou mentale, s'étend à l'infini, et complexe, sur toutes choses et jusque dans les volontés les plus saines et les plus nobles, tant, sans qu'elles s'en doutent, nos races sont avilies, qui ne retiennent de la culture et de la civilisation qu'un résidu nocif de haine sournoise ou de cruauté naïve. L'intelligence lucide d'André Gide, surprise, déconcertée, au milieu du concert initial de ses allégresses intimes, par ces torrents de souillures qui les emportaient, les enfouissaient au fond d'abîmes immondes, ne lui permit pas d'y croire sans en avoir lui-même, à plusieurs reprises, tenté l'épreuve. Ecoutons cette confession : « J'ai parfois, j'ai souvent, par malignité, dit d'autrui plus de mal que je ne pensais, et, par lâcheté, dit plus de bien que je ne pensais de beaucoup d'œuvres, livres ou tableaux, par crainte d'indisposer contre moi leurs auteurs... J'ai trop souvent permis à ma raison d'arrêter l'élan de mon cœur... J'ai parfois, pour être approuvé, fait des sottises... » L'inquiétude le tourmenta. Il voulait connaître, afin de comprendre. Pour mieux mesurer l'injustice ou l'opprobre, il s'en préoccupait sans cesse, les fomentant à son insu. Enfin il retrouva l'essor, mais un esprit logicien règle et détermine ses élans, ou, pour le moins, les explique dans leur déroulement qui s'enchaîne.

Des poèmes en prose, les meilleurs, les plus sûrs et fermement menés du volume, s'interrompent parfois sur des réflexions abstraites, dont la sagesse, au profit d'une dialectique se ralliant à quelque dogme, précise à l'extrême la signification première, enthousiaste et ingénue. Plusieurs rythmes réguliers ne manquent point de charme dans leur allure comme improvisée et presque populaire. Je ne sais pourtant si dans cette œuvre diverse et sincère ce ne sont pas les histoires ou les considérations en prose qui, directes confidentes des desseins de l'auteur, ne me pénètrent pas jusqu'à l'âme, le plus sûrement.

Les Nouvelles Nourritures sont un hymne permanent à la Joie. Etre heureux, et penser, c'est surpasser le bonheur vulgaire. Tout nous appelle à la joie de vivre, nos sens non moins que notre intelligence et que le savoir. Si l'homme voulait, n'abandonnerait-il le malheur dont il est responsable, la misère qu'il accepte avec une soumission inqualifiable, le mal des dominations et des guerres, auxquelles, s'il s'y appliquait, il inventerait des remèdes, des palliatifs, comme il en a inventé contre les maladies; l'esprit et la décision ne connaissent aucune limite à leur puissance; et l'avenir ne serait plus flétri par l'éventualité abominable de ces hideurs. Que l'homme consente à être homme, universellement, et tende à la joie. André Gide, qui cependant s'attriste au spectacle des théoriciens ne vivant que par et pour leurs théories, dépourvues de sensibilité, n'en admet pas moins que le nouvel évangile se réalisera, au moins en partie, par les essais et les trouvailles dont se poursuit l'expérience en Russie. Puisse-t-il n'avoir pas à renoncer à cet espoir et que la libération apporte, enfin, sans de trop grands retards, à tout homme sur la terre le bonheur de respirer. C'est le vœu j'imagine, de la plupart, sinon de la généralité. D'où que provienne la lumière, accueillons-la avec ferveur, avec confiance et empressement.

Traduction, adaptation, imitation, qu'importe? Il suffit que les **Chansons Malaises** d'Ivan Goll nous incitent à nous le demander. Elles répondent à leur propos. Et elles sont, dans l'irrégularité imagée de leurs rythmes, infiniment agréables et musicales :

Depuis que tu me connais
Je me connais enfin

Mon corps m'était plus étranger
Qu'un continent lointain

Je ne distinguais pas
L'Est du Sud

Mon épaule escarpée
Pointait comme un rocher

Soudain ta main savante
M'enseigna qui j'étais

Mon pied trouva sa course
Mon cœur son battement

Et maintenant je m'aime
Comme tu m'aimes.

Jusqu'à cette inadvertance, assez cacophonique, au début du quatrième vers, tout ferait croire, non à l'improvisation mais à la traduction. Certains poèmes s'animent d'un mouvement qui va à la frénésie, sans se départir de sa brusquerie directe, où les images se juxtaposent, plutôt que l'une soit engendrée par l'autre :

Je ne suis que du sable
Du sable indifférent
Sous le soleil roux

Je ne suis qu'une rive
Eperduement perdue
Au bord de l'infini

Mais je t'attends toi qui me veux
Toi marée léonine...

. . . .

Eau qui me boiras,
Feu qui m'incendieras
J'attends.....

Ce sont les chansons de Manyana, jeune fille malaise, et leur accent d'exotisme, figuré ou réel, est un délice dont nous ne pouvons que louer et remercier le bon poète français Ivan Goll.

Lorsque dans un poème qui se recommande par d'autres qualités (*l'Aiglon,* du recueil **le Coran du Poète,** par Ali Bert) je rencontre ce vers :

Le génie illettré, c'est le plus pur génie,

je demeure, en vérité, décontenancé un tant soit peu. Ronsard, Racine, La Fontaine, Chénier, Vigny, Hugo, Leconte de Lisle, Baudelaire, découronnés d'un seul coup, au profit je ne sais même de qui, ou plutôt des noms surgissent que je me garderai d'écrire. Certes des écrivains ignares se sont efforcés d'atteindre à la réalisation de belles œuvres; s'ils

n'y sont pas parvenus, ils sont à plaindre, et il convient de rendre justice à leur effort. Je ne suis pas de ceux qui, en peinture, se gaussent de la gaucherie d'un humble et assidu Rousseau (celui qu'on appelle le douanier), je rends hommage à sa sincérité, à son inaltérable simplicité, à sa loyauté; mais, si je ne me pâme pas à ses ingénues réussites et si je lui rends hommage de ses mérites impromptus, je crois bien autrement, je m'exalte et m'enrichis dans la contemplation émue d'un Delacroix, d'un Manet, d'un Puvis de Chavannes, d'un Corot, qui savaient, qui se dirigeaient, se grandissaient sans cesse, et contrôlaient de leur science ou de leur érudition leur apport. Certes, l'érudition n'est rien en soi, et le pédant étalage du savoir moins encore; il en faut savoir faire usage, s'en servir sans apparat, ne pas s'enorgueillir; ne pas y tendre comme à un but. On ne possède jamais trop de ressources. Qu'on observe la nature, le caractère des hommes, j'en demeure d'accord, c'est la condition primordiale, mais se figurer qu'on n'acquière aucune aide, aucune ressource à consulter le livre de tous les temps et de tous les peuples, n'est-ce pas aussi afficher une présomption bien candide? Seulement il faut savoir consulter, comprendre, et non copier. Certains n'en ont pas les moyens. Plaignons-les.

Le poète Ali-Bert me paraît assez porté à confondre la création de la langue ou de la poésie universelle avec l'usage qu'on en peut vouloir faire. Là tout tient à des combinaisons où la personnalité de chacun se révèle. Il n'est pas question de savoir si

L'or d'hier, de demain, sera l'or de toujours

mais de quelle empreinte on le frappera. Indépendamment de l'erreur de principe, à mon avis, qui vicie la théorie ou « le Coran » de ce prophète nouveau, la frappe de ses poèmes est ferme et vigoureuse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Billy : *Quel homme es-tu?*, Flammarion. — Irène Némirovsky : *Le vin de solitude*, Albin Michel. — Alain Serdac : *Il pleut sur la mer*, Les Editions de France. — Mathias Fresch : *Contes et nouvelles de chez nous*, Luja-Beffort (Luxembourg). — Marie-Anne Comnène : *La vie commence*, Gallimard. — Marcel Millet : *Le bonhomme de Clamart*, Albin Michel. — J. Kessel : *Une balle perdue*, Les Editions de France. — Alfred Machard : *La marmaille*, Flammarion.

« La guerre? Non. C'est la vie qui est mauvaise », déclare le colonel Bourgues dans le nouveau roman de M. André Billy : **Quel homme es-tu?** Bourgues est un atrabilaire, un *Saturnien*, comme on disait, jadis; un *refoulé*, comme on dit aujourd'hui. Il est laid, sans doute; mais son père a eu le tort de lui faire, enfant, un crime de sa disgrâce; et voilà, je pense, le point de départ de la psychose dont il est affligé. Un confesseur maladroit a aggravé celle-ci en dramatisant les premiers troubles de son adolescence. Tant il y a que cet homme, qui vit à Versailles et consacre son activité à l'étude de l'hydraulique, se montre d'une lamentable timidité avec les femmes. Il les a trop désirées, en les idéalisant, dans le secret de son cœur, pour ne pas les haïr; et il couvre d'injures immondes les filles auxquelles il demande son assouvissement. C'est la règle. Sa sœur l'adorait, cependant, eût été incestueuse s'il avait partagé sa folie, et une charmante femme voudrait le sauver en se sauvant elle-même d'un mari indigne; mais elle vient trop tard. Elle l'assiège mal. Elle n'est pas psychanalyste et le mure davantage au lieu de le délivrer, quand elle le presse de se déclarer. Il y a une façon de soumettre à un examen les malades de l'espèce de Bourgues, et qui n'est pas l'interrogatoire direct... Passons. Bourgues se console en promenant son chien, et en allant écouter Racine au Français. Il trouve l'écho de son drame intérieur dans le chant douloureux et harmonieux, dans la poésie pure de ce janséniste. (A part Bossuet, et deux ou trois autres, presque tous les classiques furent jansénistes, de leur aveu ou non. Rappelez-vous le vers de Verlaine : « Non; il fut gallican, ce siècle, et janséniste...») Bourgues vieillira en allant de pension de famille en pension de famille, toujours penché sur ses X. « Ah! le pauvre type! » comme dit son jeune et brillant ami, Marchais, en parlant de l'Antiochus de

Bérénice. « Non. C'est la vie qui est mauvaise. » M. Billy, j'en ai déjà fait la remarque, est pessimiste. Il a dû prendre un plaisir amer à écrire ce roman très original, mais austère, et d'une cruauté froide, où il révèle des dons d'analyste de premier ordre. Mais il laisse fort habilement de la marge, autour de ses observations. Rien de didactique, en effet, dans son étude. Aucune précision brutale. Le lecteur — qui a l'impression d'avoir connu Bourgues — peut croire qu'il découvre ce que M. Billy lui fait toucher du doigt...

L'histoire d'une fillette russe, de la Russie du sud, que ses parents négligent, et dont la personnalité se fortifie dans un refermement hostile, tel est, en gros, **Le vin de la solitude** par Mme Irène Némirovsky. Nous sommes à la veille de la guerre de 1914-18, dans une petite ville au bord du Dniepr, puis à Saint-Pétersbourg. Et c'est, au milieu de la fièvre de spéculation qui précéda l'écroulement de l'empire des tsars, le spectacle, démoralisant pour la petite Hélène, d'une mère débauchée, vaine et sèche, malgré sa sensualité; d'un père faible, esclave des plaisirs de l'amour et du jeu, et d'une société en voie de décomposition... Hélène n'a d'attachement qu'à sa gouvernante, une vieille demoiselle française, Mlle Rose, qui l'entoure de soins, mais pour laquelle elle éprouve plus de pitié que d'affection vraie. Avec une lucidité précoce, elle juge son entourage méprisable, et si elle plaint son père, elle hait sa mère au point de souhaiter de la voir mourir, et, plus tard, d'achever de détacher d'elle son dernier amant... L'image de sa vie à l'abandon, une scène tragique la symbolise : celle où, une nuit de brouillard, que l'on se fusille dans les rues de la future Leningrad, Mlle Rose, en proie au délire, la quitte brusquement pour aller tomber sans connaissance au coin d'une borne... Le mérite du récit de Mme Némirovsky est dans son réalisme simple et dans son absence de romanesque. D'évidence, c'est à ses souvenirs (dirai-je les plus intimes?) qu'elle a emprunté la matière de ce récit. On y retrouve comme une première esquisse de David Golder, un David Golder énervé, alors que l'autre était tout sang et tout muscles... Mais l'étrange fille qu'Hélène! Dure et tendre, tout ensemble — *sensuous* comme disent les Anglais, plus que sensuelle — assurément prédestinée, car

c'est une intelligence d'écrivain qu'elle aiguise, avec orgueil, dans sa solitude. Celle-ci, elle se la serait créée par l'imagination, si les circonstances ne la lui avaient faite aussi absolue. Relisez le poème d'Alfred de Vigny sur Moïse...

« Il n'y a pas d'amour plus durable ni plus profond que celui qu'une laide réussit à inspirer », dit à peu près le moraliste. Aussi, l'héroïne du roman de M. Alain Serdac : **Il pleut sur la mer,** ne devrait-elle pas s'en prendre à sa disgrâce physique, de son insuccès auprès des hommes. Il s'en faut qu'elle soit jolie, sans doute. Mais, comme le colonel Bourgues de M. André Billy, elle a su trop tôt que la nature lui avait refusé le plus rare de ses dons. Désavantagée comme elle se trouve, il lui faudrait mettre beaucoup d'application à plaire, en tout cas. Or, elle est orgueilleuse et revêche. C'est un cercle vicieux. Les hommages qui ne volent pas vers elle, comme vers sa charmante sœur, elle ne fait rien pour les solliciter, en dépit de l'ardeur de ses sens... Elle boude les mâles, par dépit de n'être pas convoitée par eux; et l'envie la ronge. Elle rebute, par sa froideur, un médecin qui pourrait être le salut pour elle, et elle finira par le suicide, après s'être volontairement exilée dans un port sauvage du Morbihan. Son histoire émeut; elle attriste; mais on ne peut faire plus que de la plaindre, encore que la comprendre incline à l'excuser du demi-crime qu'elle a commis, par jalousie. M. Serdac analyse cette âme obscure avec rigueur, mais discrétion. Je lui reprocherai, seulement, la forme bâtarde de son récit, moitié confidentiel, moitié objectif.

M. Mathias Tresch est un érudit luxembourgeois, ami de la France. Il a fait, sur les traces de Victor Hugo, un pèlerinage dans son pays, et il en a publié l'intéressante relation avec deux autres études sur le poète : *Victor Hugo poète des humbles et de l'enfance, Victor Hugo dans le mouvement de la poésie moderne.* Ce sont là des titres à la sympathie de la critique française. Mais il est bon écrivain d'imagination et d'observation, de surcroît; et le recueil qu'il intitule **Contes et nouvelles de chez nous** atteste, à la fois, l'étendue de sa curiosité et la variété de sa culture. Tel de ses récits, d'inspiration moyenâgeuse, est dans la filiation du Flaubert de

La légende de Saint Julien l'Hospitalier. Tel autre (*La pièce d'or*), ne déparerait les recueils de Villiers de l'Isle-Adam et de Barbey d'Aurevilly. *Le prisonnier de guerre* m'a fait songer aux anecdotes calabraises de Paul-Louis Courier... Mais ces parentés n'empêchent pas M. Tresch d'avoir son accent personnel. Sa simplicité s'enveloppe de bonhomie, et cette bonhomie, elle-même, se nuance d'humour, agréablement.

Les mots d'enfant d'*Arabella,* par Mme Marie-Anne Comnène, sont devenus des mots de jeune fille dans **La vie commence,** qui fait suite à ce roman. Qu'elle a de jugeote, d'esprit et d'à-propos cette héroïne corse de vingt ans! Je sais des lectrices de même âge, et moins richement douées, qui dans leur coin étudieront ses réparties, et s'en inspireront. Qu'elles se gardent, en outre, comme leur modèle, des vieilles dames homosexuelles, des amoureux chenus (sauf du bon, celui qui épouse), et si elles sont dénuées, qu'elles tâchent de se faufiler, tout de go, dans le bon emploi décoratif et sûr. Ces divers succès, Arabelle les enlève à la pointe de l'épée, comme son compatriote Bonaparte. Elle fait même recomparaître en justice et acquitter son amie Virginie, laquelle (vous vous en souvenez?) avait tué son amant, et qui, aussitôt libérée, redevient proie volontaire et heureuse d'amants du même acabit... La vie, donc, commence par une montée, une marche à l'étoile, l'ensoleillement de la jeunesse à qui la fortune prodigue ses sourires. Nous attendons, maintenant, ce sans quoi aucune vie ne serait complète ni n'aurait de signification : après la campagne première, Trafalgar, Leipzig ou même Waterloo; les difficultés, les erreurs et leurs conséquences, les défaites. Cela aidera les lectrices susdites, qui en ont leur juste part, à les supporter.

M. Marcel Millet, poète à ses heures (M. André Fontainas vous dira, ici, ce qu'il pense d'*Appel de l'incertain,* qui m'a plu) a dessiné, en **Le bonhomme de Clamart,** un type de professeur qui pourrait bien être représentatif d'une partie, au moins, de notre corps enseignant. Ovide Arouet (curieuse association de noms!) est un anarchiste, sans doute, et l'anarchisme ne se porte plus dans le monde des intellectuels, dits de gauche. Mais comme il n'a pas la conscience pédagogique, comme il n'est pas fait pour la profession qu'il exerce, on

voit qu'il ne ressemble encore que trop à maints de ses collègues... A ses élèves, il ne prêche que des vérités douteuses, tandis qu'il exerce surtout son action en dehors des classes. C'est un prophète, si l'on veut; ce n'est pas un magister. Sa femme l'a trompé, pour son excuse, et sa fille n'est pas sa fille... Renvoyé du lycée, il tombe dans la misère, et trouve encore moyen de se faire gruger par deux prolétaires. Que n'a-t-il choisi d'évangéliser dans les salons! On le plaint; il incite à rire ou à sourire. Par son exemple, ou à son propos, M. Millet veut nous donner à réfléchir. M. Millet a des idées sociales, et des intentions excellentes. Mais il nous suffirait qu'il exerçât ses qualités d'observateur et d'analyste, qui sont certaines.

Le nouveau roman de M. J. Kessel, **Une Balle perdue,** qui n'est, à la vérité, qu'une nouvelle très étirée, se passe à Barcelone, à l'époque toute récente d'un mouvement révolutionnaire catalan. Il y a là un petit cireur de bottes anarchiste, Alejandro, qui a l'âme héroïque, et qu'exalte un idéalisme débordant. Au cours des événements de la rue, un de ses meilleurs amis fait montre d'une pusillanimité telle que, pour « venger l'honneur », il se met à tirailler, du haut d'un toit, sur la force armée. Il faut dire qu'il aime platoniquement, pour l'avoir vue à son balcon, une jeune et jolie Américaine, et que c'est pour elle qu'il meurt, après l'avoir tuée, peut-être, ou fait tuer par « une balle perdue ». Les traits heureux ne manquent pas dans ce récit, à la diable, où les exploits aériens d'Alejandro sont un peu trop complaisamment et confusément narrés.

Le faubourg, toujours; les petits Poulbot, toujours. Pinpin, Nénette, Dudule... **La Marmaille,** et lui servant de père, un brave ouvrier, comme l'Ambigu en montrait, jadis, pour qui « y a rien au-dessus de la famille », et qui s'en constitue finalement une, d'une manière qui aurait eu du succès au dit Ambigu... Je n'ai pas à apprécier si le mélodrame lourd et balourd de M. Alfred Machard, les scènes étalées par lui à coups de brosse comme des affiches, cette exploitation redondante, enfin, de sentiments qui, vrais, sont pudiques, servent la cause de la repopulation ou de la sensiblerie. Je pense que les lettres sont desservies par pareille technique.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Bon Roi Dagobert, quatre actes de A. Rivoire, à la Comédie-Française.

Le Réactionnaire, roman célèbre encore qu'assez peu lu, parut précisément l'année où l'on joua le **Bon Roi Dagobert.** Louis de La Salle y trace un portrait cruel et saisissant d'André Rivoire. Ni lui, ni Toulet son ami, ne semblaient goûter beaucoup le poète des *Vierges* et du *Songe de l'Amour*. C'est un jugement sans appel que certaines antipathies, et il est bien rare que l'on ait du mérite si l'on n'évite certaine mésestime.

Non content d'avoir transformé Rivoire en héros de roman, La Salle, qui acéra un certain nombre d'épigrammes, superbes d'irritation, dont certaines sont profondément gravées dans la mémoire, lui en a, si je ne me trompe, consacré au moins deux. Dans l'une il le dépeint :

Poussant obscurément de jupons en jupons
Sa pointe vers l'Académie...

Si la mort empêcha Rivoire de parvenir en effet à l'Académie, du moins atteignit-il la Comédie-Française. Au temps qu'il écrivait, elle jouait le rôle qu'elle perdit depuis, d'une étape sur le chemin de la Coupole. Claretie, qui l'administrait d'une manière que l'on critiquait fort, mais qui se para depuis d'un admirable éclat rétrospectif, Claretie fut académicien vingt-cinq ans. Hervieu, d'autre part, jouait le rôle de grand électeur, et, comme il était auteur dramatique et que sa production se voyait à peu près uniquement réservée à la Comédie, on comprend comment l'air qui se respirait en ce temps-là au Théâtre-Français pouvait être académisé. Par voie de conséquence, il y avait des écrivains de théâtre à l'Académie, ce qui est fort juste, car la littérature dramatique est quelquefois de la bonne littérature.

Il ne subsiste plus à l'Académie d'aujourd'hui, pour la représenter, que M. Donnay et que M. Lavedan, qui, si je ne me trompe, y entrèrent précisément durant l'époque Claretie. Par voie de conséquence, l'Académie n'est plus représentée à la Comédie-Française que par *Paraître*, qui est l'une des moins bonnes comédies d'un auteur qui en écrivit tant de

charmantes, et que par *le Duel* ou par le *Marquis de Priola*, qui ne sont ni l'une ni l'autre ce qui sortit de meilleur de la plume de M. Lavedan, écrivain qui passa trop tôt du plaisant au sévère où, par malheur, il ne retrouva point ses meilleurs agréments. On se souvient d'avoir vu les programmes de la Comédie mieux approvisionnés d'œuvres dues à des Immortels. Et l'on se souvient aussi d'avoir vu l'Académie compter dans son sein un peu plus d'auteurs dramatiques à la fois qu'elle ne fait aujourd'hui. Songez que le dernier qui y soit entré, ce fut Georges de Porto-Riche. Et cela se passait en 1923 : il y a treize années.

Se détourner du théâtre avec une telle insistance serait de la part de l'Académie une attitude bien intéressante, si elle constituait une critique ou une réprobation raisonnée. Mais il n'en est rien et l'on sait que, quelle que soit la catégorie dans laquelle on doit ranger tel ou tel de ses membres, ce n'est jamais le seul désir de reconnaître le mérite qui préside à ses choix! Sans quoi, depuis Porto-Riche elle aurait pu, dans la classe dont je m'occupe ici, appeler plusieurs dramaturges qui n'eussent point manqué de lui faire honneur. On s'étonne que la Compagnie, qui s'ouvrit à Augier et à Dumas fils — ces anciens pourvoyeurs de la Comédie-Française — n'ait point avancé de fauteuil à M. Bernstein. On aimerait assez que M. Romains devînt un jour académicien en tant qu'auteur de *Knock* et M. Giraudoux en tant qu'auteur dramatique. Il est à peu près certain que M. Bourdet endossera quelque jour l'habit vert, et ce sera fort bien. On remarque en outre que, depuis quelque temps, l'Académie observe M. Guitry, et c'est peut-être bien lui qu'elle accueillera le premier d'entre ceux que je viens de nommer. Par une singulière contradiction, quoique je ne fasse pas profession de goûter beaucoup l'art de M. Guitry, j'en serais fort aise, car il y a ceci d'incontestable, c'est qu'avec lui le Théâtre viendra vraiment siéger là.

L'on pourrait montrer d'une façon frappante encore le divorce qui existe actuellement entre la Comédie et l'Académie par le fait qu'un académicien ait pu écrire une excellente pièce et que la Comédie ne l'ait pas agrégée à son répertoire. Il y a plus de vingt ans que Henri de Régnier a com-

posé les *Scrupules de Sganarelle.* C'est un ravissant ouvrage où l'on reconnaît ce caractère que présentent toutes les compositions de M. de Régnier, d'être savantes comme des pastiches et cependant originales comme de libres inventions. Débordante de sève classique et parfumée de moliérisme, on y reconnait le type même de ce que l'on voudrait voir présenté au public en guise d'à-propos quand on veut honorer les maîtres en montrant avant toute chose que leur enseignement fructifie dans l'esprit et le cœur de leurs arrière-neveux. Et c'est un à-propos qui pourrait bien constituer un spectacle à lui seul. On devrait se souvenir en effet que M. Lugné Poë l'a joué autrefois au théâtre de l'Œuvre. Si mes renseignements, et non pas mes souvenirs, sont exacts, M. Jacques Baumer en fut le protagoniste, et le seul fait que cette comédie ait commencé son existence publique dans un théâtre d'avant-garde prouve bien qu'elle devrait la poursuivre sur une scène classée, — où l'on pourrait d'ailleurs la monter sans nuls frais, et par conséquent sans aucun risque. Il existe assurément en réserve dans les magasins le décor nécessaire à cette représentation, et les costumes sont dans les coffres. Il n'en coûterait pour la réaliser qu'une ou deux semaines de travail à ses interprètes. Exactement ce qu'il a fallu de soins pour remonter le *Bon Roi Dagobert,* qui avait cessé depuis dix ans de paraître sur l'affiche. Pour que les mêmes soins aient procuré beaucoup plus d'honneur à ceux qui les ont pris, il aurait suffi d'y penser.

Si nous y avons pensé quant à nous, c'est que nous avons vu, récemment annoncée, une matinée consacrée à l'œuvre de Henri de Régnier et nous avons espéré un instant qu'au cours de son développement on nous présenterait une scène de cette comédie. Il n'en fut rien et nous n'eûmes que des récitations poétiques.

Je crois qu'il y eut de tout temps des séances de récitations poétiques; mais elles furent remises à la mode d'une façon énergique vers 1896, lorsque Catulle Mendès institua au théâtre de l'Odéon, chaque samedi, ces cinq heures de poésie — où le fauteuil d'orchestre se vendait un franc. Il faudra quelque jour, en quelque occasion, évoquer d'une manière étendue le souvenir de ces ferventes manifestations.

Ah! que cette époque était cultivée, et désireuse de l'être!

C'est dans ces réunions que j'entendis pour la première fois nombre de pièces de M. de Régnier, qui furent répétées à la matinée de l'autre jour, et notamment *le Vase* que Janvier, un des plus remarquables disciples d'Antoine, lut une fois d'une manière inoubliable.

Mme Blanche Albane, qu'on a trop rarement l'occasion d'entendre et d'applaudir, lut au cours du récital Henri de Régnier un certain nombre de poèmes, d'une façon *qui me ramena, comme chez moi,* vers cette époque abolie et mémorable.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Bouligand, etc. : *L'évolution des sciences physiques et mathématiques,* Flammarion.

L'ouvrage, qui vient de paraître sous le titre **L'évolution des sciences physiques et mathématiques,** est, en réalité, une suite de chapitres isolés, qui correspondent à des conférences faites récemment à l'Université de Poitiers, « devant des étudiants, tant littéraires que scientifiques »; l'un des organisateurs de ces conférences fut le remarquable mathématicien Georges Bouligand, auquel s'est adjoint Charles Brunold, proviseur du lycée de Bordeaux, dont nous avons déjà parlé, en tant qu'auteur d'un très médiocre essai de vulgarisation (1) et d'un *Cours de chimie* (2), dont la première édition était bourrée d'énormes erreurs (3).

§

La partie mathématique est due à Georges Bouligand, professeur à l'Université de Poitiers, et à Pierre Sergescu, professeur à l'Université de Cluj (Roumanie).

Les chapitres rédigés par Bouligand sont intitulés : « L'in-

(1) *La sarabande éternelle* (Hachette). Cf. *Mercure de France,* 15 avril 1929, pp. 427-429.

(2) Signé également par Jean Lamirand.

(3) « Seul, un humoriste parlerait de révoquer M. le Professeur Brunold, ou M. l'Inspecteur général Lamirand pour avoir, l'un écrit, l'autre contresigné des absurdités qui auraient brisé le début de leurs carrières respectives ». (*Mercure de France,* 15 octobre 1928, p. 432 et 15 juin 1931, p. 657).

tuition et le paradoxe » (pp. 121-138) et « Géométrie et causalité » (pp. 139-176). Nous avons déjà examiné ses idées sur l'*intuition mathématique* (4) et nous l'avons alors prié de donner au *Larousse mensuel* (5) une étude sur l'évolution récente de la mathématique, qui fut un chef-d'œuvre du genre :

Remarquons, écrit-il (p. 123), l'aspect inégal des notions et des vérités mathématiques. Il y a des notions très concrètes et des vérités presque évidentes; il y a, par contre, des notions abstraites et des vérités très cachées. Bien plus, certaines théories mathématiques ont fait scandale à leur apparition.

Par ailleurs, il faut regretter que les idées de Georges Bouligand — et aussi de Max Morand — sur la causalité soient aussi vagues, aussi mal délimitées. A trois reprises le premier s'exprime ainsi :

Dans les profondes études de Paul Painlevé, on voit intervenir le principe de causalité... dans un sens voisin du déterminisme (p. 144). L'étude de la causalité s'étend aux notions d'interdépendance (*ibid.*). Les relations de cause à effet, ou mieux d'interdépendance... (p. 163).

S'il s'agit d'interdépendance, à quoi bon parler de causalité? Pour nous, la causalité n'est qu'une variété *très spéciale* d'interdépendance (6), concept tout à fait général, auquel s'adapte la fonction mathématique, par correspondance biunivoque, pourrait-on dire.

Quant au chapitre de Sergescu sur les *mathématiques contemporaines en France,* il contient des renseignements intéressants, présentés sous une forme synthétique.

§

L'étude d'Albert Grumbach, également professeur à l'Université de Poitiers, sur *le continu et le discontinu,* est tout à fait au point (7) et fort utile à consulter pour une première initiation; citons quelques phrases de sa conclusion :

(4) *Ibid,* 15 juillet 1929, pp. 433-434.
(5) Tome VIII, pp. 625-628, 1931.
(6) Voir *Attardés et précurseurs,* pp. 173-174, Chiron, 1922.
(7) Il n'en est pas de même pour le chapitre dû à son collègue Albert Turpain : erreurs provenant d'une méconnaissance profonde de la mécanique ondulatoire (p. 19); mépris ridicule pour les probabilités, traitées de « salmigondis » (p. 45), et pour les quanta (p. 49); confusion sensationnelle (p. 46) entre proton et photon, etc.

L'espace physique se distinguant de l'espace géométrique, la philosophie naturelle ne peut que s'affranchir d'un langage imposé par une culture mathématique fondée sur les propriétés des fonctions continues. Nul doute que, lorsque l'instrument mathématique se sera mieux adapté aux nécessités théoriques, nous n'assistions à des progrès encore imprévisibles dans l'interprétation des résultats expérimentaux (p. 211).

Nous avons déjà signalé que Max Morand ne définit pas la causalité (p. 215); les raisonnements, qu'il expose six pages plus loin conduiraient à cette proposition inattendue, à savoir que *les longueurs des côtés d'un rectangle sont la « cause » de la valeur numérique de sa surface!* A quoi bon dire (p. 216) « causalité logique » des mathématiques, pour ce qui est, en réalité, une *nécessité* logique?

Bien que l'auteur distingue mal causalité et déterminisme, il écrit sur ce dernier concept des passages excellents :

Le déterminisme est surtout caractérisé par la manière généralement simpliste ou, parfois même, hautement fantaisiste, avec laquelle les uns et les autres l'attaquent ou le défendent... Rien ne vient logiquement condamner cette notion, même dans les cas où il semblerait le plus naturel de l'abandonner (p. 214).

Max Morand suggère par ailleurs (p. 226) une analogie entre la valeur d'un vecteur et le principe de Mayer d'une part, entre la direction d'un vecteur et le principe de Carnot d'autre part (8). Remarquons également que certaines tendances actuelles de la physique mathématique sont parfaitement mises en lumière :

Puisque les grandeurs physiques introduites dans chaque cas sont immédiatement rattachées aux propriétés des espaces géométriques, le passage d'un espace à un autre entraîne, par lui-même, l'enchaînement logique des grandeurs physiques... Par exemple, en physique classique, les notions de masse et d'énergie demeuraient deux entités isolées ayant seulement certaines relations entre elles; l'utilisation d'un espace-temps euclidien à quatre dimensions a permis, en relativité restreinte de montrer que ces deux relations n'en font qu'une (l'énergie est le produit de la masse

(8) Mais après avoir montré (p. 225) que l'énergie est un produit de deux facteurs : facteurs d'action et variables d'état (qu'il nomme « éléments métriques »), il commet (p. 229) une confusion, en affirmant (pp. 228-229) que « l'un des éléments métriques les plus importants est l'énergie ».

par le carré de la vitesse de la lumière). La considération d'un espace non euclidien à quatre dimensions a permis ensuite, en relativité généralisée, de rattacher aux propriétés de certains espaces l'existence des forces de gravitation. En même temps, cette manière de concevoir les choses explique les forces d'inertie, que la mécanique classique devait considérer comme différentes des forces de gravitation (pp. 237-238).

§

La chimie, par contre, a été véritablement sacrifiée (9). Ainsi Charles Brunold s'embrouille (p. 263) dans l'exposé — pourtant bien simple — de la classification de Mendéleïeff. A deux pages d'intervalle (pp. 255-257), il emploie les mots « travail maximum » dans deux acceptions contradictoires, ce qui est grave, quand on veut apporter des précisions aux profanes et que l'on vise à une compétence philosophique.

Mais tout cela n'est rien encore :

1° Brunold ignore la distinction entre *corps simples* et *éléments*, distinction capitale proposée par Georges Urbain en... 1908! Il n'est peut-être pas trop tard pour l'adjurer de se mettre au courant (10). Ses développements (pp. 248-249) sont flous et inexacts, parce qu'il n'a pas vu que l'atome est la traduction corpusculaire de l'élément, et que la molécule est la traduction corpusculaire du corps pur (simple *ou* composé).

2° Le chapitre (et le livre) se terminent (p. 266) sans la moindre allusion aux innombrables travaux sur l'application des quanta à la chimie, quatre ouvrages de valeur, accessibles aux *non-spécialistes* (11).

Cette étude ne méritait certes pas de figurer à côté des exposés de Max Morand et d'Albert Grumbach (12).

MARCEL BOLL.

(9) Un chapitre sur *l'alchimie* et la structure de l'atome offre un certain intérêt historique : Taboury s'y applique à montrer (p. 63) que « la perte du secret de la pierre philosophale a coïncidé avec le perfectionnement de la chimie ». Mais il se rend coupable de multiples erreurs sur le proton (p. 69), sur les atomes et les ions (p. 72), etc.

(10) Par exemple, en lisant *Les notions fondamentales d'élément chimique et d'atome*, par Georges Urbain (Gauthier-Villars, 1925).

(11) Voir *Mercure de France*, 15 août 1931, pp. 184-187; 15 juin 1932, pp. 677-679; 15 septembre 1933, pp. 662-664; 15 avril 1934, p. 362.

(12) Sans parler d'un chapitre, pour le moins insignifiant, de Charles Brunold sur la thermodynamique.

SCIENCE SOCIALE

Albert Lantoine : *Histoire de la Franc-maçonnerie française, La Franc-maçonnerie dans l'Etat*, Nourry. — Robert Randau : *La Franc-maçonnerie joue-t-elle un rôle politique?* Annales africaines. — Albert Vigneau et Vivienne Orland : *Sous le triangle*, Baudinière. — Mémento.

Quand on parle de la Franc-Maçonnerie, deux choses sont à considérer : son histoire dans le passé, son rôle dans le présent.

Pour l'histoire, nous avons un guide excellent avec M. Albert Lantoine, grand dignitaire de l'Ordre, je crois, quoiqu'il ne fasse suivre son nom d'aucun titre maçonnique, mais esprit libre et chercheur consciencieux qui vient de donner une monumentale **Histoire de la Franc-Maçonnerie française,** avec sous-titre précis **La Franc-Maçonnerie dans l'Etat,** et j'ai été satisfait de voir que, sans avoir, certes, étudié aussi à fond la question, je me trouvais d'accord avec lui sur les points principaux.

Il n'y a que des imaginatifs à croire que la franc-maçonnerie remonte aux ouvriers bâtisseurs des cathédrales du moyen âge, ou aux sociétés secrètes juives et albigeoises du même temps; tout simplement la franc-maçonnerie est née en Ecosse sous forme de groupes secrets de conspirateurs voulant rétablir les Stuarts (ce qui a permis de dire qu'elle avait été fondée par les Jésuites), est passée en Angleterre avec le même caractère, mais en perdant de plus en plus ce cachet dynastique, et a été introduite en France sous Louis XV par un chevalier Ramsay, dont notre auteur ne parle qu'incidemment, et en y prenant un caractère tout différent; celui de simple réunion amicale, mais mal vue, dès le début, des autorités à cause de son caractère secret.

Ce caractère secret semble avoir été pour beaucoup dans son succès. C'est si amusant de faire partie d'une société mystérieuse, et si peu dangereux quand on a la précaution de mettre à sa tête quelque très haut seigneur qui vous protège! Le secret peut même être utile à des gens d'un certain goût, et il semble que parfois les loges ont été des cercles de pédérastes (Lantoine cite, p. 35, une chanson amusante et très claire du *Recueil Maurepas*) mais communément les loges donnèrent simple satisfaction à ce besoin d'égalité qui

naît par réaction dans les sociétés très hiérarchisées; la franc-maçonnerie, par exemple, s'est développée surtout dans l'armée où la discipline était très dure à un moment. Le comte de Saint-Germain ayant cru devoir introduire chez nous la schlague prussienne, alors quel plaisir à se retrouver bons camarades dans un cercle où le président pouvait être un simple sergent quand le colonel était un humble frère! De même dans les loges civiles : les nobles ont toujours eu penchant à s'encanailler. Là, l'encanaillement était très anodin et même très louable. Et que ces sociétés fussent d'un esprit un peu libre en matière politique et religieuse, rien d'étonnant à cela, le Français est naturellement frondeur, et dans tout Etat, plus l'autorité est gênante (et elle l'était rudement sous l'ancien régime!) plus vivement on l'attaque. Mais cela n'allait pas très loin et il est impossible de voir dans la franc-maçonnerie du XVIIIe siècle l'atelier où s'est préparée la Révolution. Mounier, qui connaissait tout de même la question mieux que Barruel, haussait les épaules quand il entendait dire cela. La franc-maçonnerie n'a été spécifiquement pour rien dans la Révolution, bien que beaucoup de Constituants en fissent partie, c'est incontestable.

En réalité, et en laissant de côté les fluctuations insignifiantes, sous les deux empires et les deux monarchies constitutionnelles, ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que la franc-maçonnerie commence à jouer un rôle politique important, et on peut même préciser à quelle occasion : ce fut lors de la lutte électorale entre les gens du Seize-Mai et les 363. C'est à ce moment que la franc-maçonnerie s'organisa en machine de guerre politicienne nettement anticléricale et anticonservatrice, et devenant de plus en plus antireligieuse et antibourgeoise. De par cette transformation qu'accentua la création, en 1904, de la Grande Loge de France, sécession du rite écossais, il ne reste rien de ces anciennes loges d'avant 1789 où l'on ne pensait qu'à rire et banqueter, ni de ces autres loges de la même époque qui, sous l'influence de Martinez, s'étaient orientées vers les spéculations théosophiques. La franc-maçonnerie est devenue uniquement une société secrète de politiciens, ambitionnant de conquérir et garder le pouvoir dans des buts politiciens.

Je n'ignore pas que cette vue a été contestée. Dans un récent article des *Annales africaines*, le grand écrivain qu'est **Robert Randau,** qui n'est pas seulement romancier mais aussi sociologue et théologue, et qui a été attiré vers la franc-maçonnerie par des raisons très élevées, a exposé que cette société ne jouait pas de rôle dominant dans la politique, et on peut lui accorder qu'elle ne paraît nullement au grand jour, mais son rôle n'en est pas moins très réel; et même dans le domaine d'idées élevées où certaines loges voudraient rester, ce rôle paraîtra regrettable, car quelque intolérantes que se soient parfois montrées les Eglises chrétiennes, ce n'en sont pas moins de grandes forces moralisantes, idéalisantes et exaltantes, et les belles âmes qu'il peut y avoir dans ces loges-là devraient chercher à les aider plutôt qu'à les paralyser; tout le jargon humanitaire dont les vénérables se gargarisent dans leurs tenues peut très bien être traduit en langage religieux et même chrétien; et alors ce serait à se demander si la christianophobie des francs-maçons ne tient pas à la façon dont la société a été envahie depuis quelques décades par les juifs, chez qui l'esprit de prosélytisme messianique antichrétien est toujours vivant.

Comme c'est le caractère secret qui éloignera toujours de la franc-maçonnerie toutes les âmes un peu bien situées, il semble que cette société aurait grand intérêt à cesser d'être secrète (il n'y a que les malfaiteurs qui recherchent l'ombre), et qu'on lui rendrait service en l'amenant à vivre au grand jour; ceci pourrait être obtenu en lui accordant place officielle dans les organismes de philanthropie ou de moralisation sociale, ce qui permettrait aux profanes de voir quelle attitude ils doivent observer à son égard. Si la franc-maçonnerie est une œuvre de progrès humain désintéressée et noble, qu'on s'incline; si c'est une œuvre de camaraderie intéressée et intrigante, qu'on passe; si c'est une œuvre de lutte politicienne pour le triomphe des gens du front commun, qu'on la combatte!

Ce dernier sentiment est celui d'Albert Vigneau, ancien membre de la Grande Loge de France, et de Vivienne Orland, auteurs d'un livre, **Sous le triangle,** qui explique par la franc-maçonnerie, et par elle seule, tous les maux dont nous

souffrons; et en ce domaine limité, il faut bien reconnaître que les loges jouent le rôle le plus déplorable qui soit : toutes les fois qu'il y a quelque chose de dirigé contre la patrie, contre la religion, contre l'armée, contre la liberté, on peut être assuré qu'il y a quelque franc-maçon derrière; les loges ont toujours lié partie avec les factions d'esprit révolutionnaire, autrefois les radicaux-opportunistes, aujourd'hui les radicaux-socialistes, demain sans doute les socialo-communistes. Tout ceci est incontestable : la politique de Briand et d'Herriot naguère, celle de Chautemps et Daladier hier encore, celle du front commun en ce moment même, ont trouvé chez les francs-maçons les plus solides appuis; bien des fripouilles qui ont trempé dans les affaires Stavisky et autres venaient de la franc-maçonnerie, et jusque dans l'assassinat du conseiller Prince, on trouve des détails bizarres qui donnent à penser bien des choses. De telle sorte que tout en reconnaissant que parmi les francs-maçons il y a de très honnêtes gens, il faut, si l'on a une idée un peu juste de ce qu'est l'esprit républicain : liberté, égalité, fraternité, reconnaître aussi que la très grande majorité des francs-maçons se compose de mauvais républicains, de mauvais Français, et même, puisqu'un honnête homme ne peut vraiment pas faire partie aujourd'hui d'une société secrète, de mauvais garçons. Brûlons donc un peu de sucre, et parlons d'autre chose!

Mémento. — Paul Salmon : *Pour ceux de France*, Figuière. Un livre de considérations générales sur notre temps et notre pays. Trois parties. L'une : l'Homme le Milieu, l'Etat; l'autre : Le milieu français; la dernière : Pour la racine. Le tout à la gloire des traditions françaises. Et la dernière ligne est celle-ci : « Nous n'accepterons rien de 89 pour que vive la France. » Quelle niaiserie! Comme si 89 ne faisait pas légitimement partie de la tradition française! L'auteur appartient à cette catégorie redoutable de gens pleins de bonnes intentions, et qui se trouvent complètement abêtis par nos politiciens de l'extrême droite, moins abominables que ceux d'extrême gauche, mais trop souvent aussi étroits et aussi étrécissants. Démocratie, que de sottises on a dites en ton nom, et aussi contre ton nom! — Georges Rebière : *Incompétence ou trahison*, René Debresse. Ici sottise d'extrême gauche. D'après l'auteur, la crise dont nous souffrons est voulue, et ce sont les sociétés anonymes, grandes compagnies, magasins à

succursales multiples qui sont les instruments d'accaparement! et voici le remède : les classes moyennes doivent s'unir aux classes ouvrières pour écraser les quelques centaines de membres de tous les conseils d'administration. Et dire qu'il y a des milliers et peut-être des millions de gens chez nous qui raisonnent d'une façon aussi puérile! — Alain : *Propos économiques,* Gallimard. Ici heureusement le ton change et dès l'avant-propos, un petit chef-d'œuvre de cinquante lignes, on est conquis. Néanmoins, les propos eux-mêmes, articles écrits au courant de la plume entre 1921 et 1934 sont un peu décourageants : ce qui a été causé au jour le jour a peine à dépasser l'au jour le jour. Il aurait été préférable de faire un choix dans tous ces menus propos en n'en gardant que l'essentiel, ce qui aurait enlevé à l'ensemble tout caractère de bavardage, et meilleur encore de s'inspirer de cette combine d'articles pour reprendre en un petit livre synthétique l'idée principale fragmentée dans tous ces propos épars. — Eugen Belgis : *Cosmometapolis,* Mignolet et Storz. Ce livre traduit du roumain a été écrit à la louange d'un de nos penseurs, H. L. Follin, individualiste supranationaliste; et ce mot, à première vue mystérieux, Cosmometapolis, indique un univers au delà de la cité, comme la métaphysique est au delà de la physique. Le point de départ de Follin est très louable (il se réclame des économistes classiques) et son programme est en effet celui de G. de Molinari, et d'un nommé Rouxel maintenant oublié, mais qui pendant longtemps a donné de savoureuses chroniques libérales et presque libertaires dans le *Journal des Economistes.* C'est le point d'arrivée qui peut paraître moins heureux. Cet Etat international rêvé par Follin, Belgis et autres, semble exhaler un parfum d'ergastule bien fâcheux, et ce n'est pas ce qu'on nous dit que l'Etat futur ne sera pas unitaire mais planétaire, qui nous rassure. Mais çà et là il y a d'excellentes choses à recueillir. — *La Rénovation française,* 22, avenue de l'Opéra, donne en son n° 3 un intéressant questionnaire sur l'organisation communale. — *La Revue de l'Alliance nationale* insiste sur les sacrifices que certains décrets-lois récents ont imposés aux familles nombreuses et qu'elle évalue à 370 millions de suppléments d'impôts. — *L'Espoir français* évalue à 4778 le nombre des victimes des attentats socialo-communistes commis en France depuis une dizaine d'années. Quant aux attentats dans le monde, leur liste dressée dans le n° du 13 décembre est vraiment impressionnante. — Russie : Le budget de la guerre soviétique est de 7.500 millions de francs (le rouble compté à 3 francs) quand le nôtre n'est que de 666, et il représente plus du tiers des dépenses de l'Etat soviétique. La

dictature du prolétariat est donc d'un militarisme indépassable. — Dans *Terre et Liberté*, un judicieux article de Daudé Bancel sur la Réforme agraire en Russie qui est en somme une organisation de l'esclavage.

HENRI MAZEL.

PEDAGOGIE

Julien Bonnecase, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Bordeaux: *Neutralité universitaire et corporations d'étudiants; associations générales, associations confessionnelles; le problème et ses données*. Bordeaux, J. Pechade, 1935 (34 pages in-8).

Voilà trente ans que fut votée, par le Parlement français, la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat; voilà quatre-vingt-onze ans que, devant la Chambre des Pairs, Victor Cousin rappelait les paroles de Guizot : « L'Etat est laïque; l'Université, qui représente l'Etat, est aussi et doit être laïque », c'est-à-dire ne doit favoriser aucun culte en particulier. Et voici qu'un jurisconsulte universitaire, qui avoue sa foi religieuse et préconise l'esprit religieux en général, se croit pourtant obligé de jeter un cri d'alarme contre la prétention, émise publiquement par l'Eglise catholique, de « gouverner de haut en bas, par le moyen des associations d'étudiants, la vie intérieure de l'Université ». M. Bonnecase dénonce cette violation de la **Neutralité universitaire,** et demande qu'une « intervention chirurgicale » vienne au plus tôt enrayer ce « mal » par une « opération de redressement ».

Pour montrer que le but de l'Eglise catholique est de remplacer les Universités laïques par ses Instituts, l'auteur se réfère à certaines déclarations de M. Etienne Gilson, professeur de philosophie à l'Université de Paris : « L'Université n'a ni éducation ni éducateurs », parce qu'elle n'enseigne plus la théologie, cette « reine des sciences », qui « les coordonne et organise toutes à sa lumière » (*Pour un ordre catholique*, 1934, p. 53). Selon le préfacier du livre, M. Eugène Primard, de la Société Saint-Louis, ce but fait partie d'un plan général, qui consiste à « rétablir de vive-force, dans la société présente, l'ordre catholique ».

En principe, la protestation de M. Bonnecase est pleinement légitime : l'Université doit rester laïque et neutre à l'égard des cultes. Mais — je le dis sans ambages — l'exposé

du distingué professeur de droit me paraît un peu « faiblard ».

Il nous aurait fallu des faits nombreux, typiques; or, sa brochure n'en apporte que deux, dont l'un est un peu vague, et l'autre insignifiant.

Il paraît que « certaines associations professionnelles » auraient eu « la prétention d'apposer, dans les halls des Facultés, une longue affiche pour inviter professeurs et étudiants à la fête principale de leur religion », afin de « manifester ainsi leur communauté de sentiments avec les membres de ces associations ».

Je reconnais que, sous cette forme, cette « prétention » était intolérable; mais on ne nous dit pas qu'elle ait été tolérée. Si elle l'a été, une protestation s'imposait, auprès du Doyen, du Recteur ou du Ministre. Mais, vraiment, comme preuve d'un « mal » qui me paraît effectivement réel, je crois que c'est un peu maigre.

Pour démontrer que « les associations confessionnelles d'étudiants se sont organisées de telle sorte qu'elles entendent exercer un contrôle, *de leur point de vue confessionnel*, sur le monde des Professeurs et par suite sur l'Université », l'auteur ne cite qu'un article, publié, en février 1933, par un étudiant, dans la *Gazette des Escholiers*, organe de l'association catholique des étudiants de l'Université de Bordeaux. On y reproche à certain professeur de droit de se borner à « lire son cours dans son propre bouquin ou dans celui des autres ».

Certes, une telle critique dénote, chez un élève, un manque d'égards envers son maître, et une prétention déplacée, ridicule même. Mais, dans tout l'article cité, on ne voit pas un mot qui porte expressément la marque d'une préoccupation d'ordre confessionnel. Un libre-penseur eût pu le signer sans y changer une syllabe.

Qu'est-ce que vous voulez? Depuis qu'il y a des écoliers, et qui croient penser, les professeurs les plus éminents ont été en butte à ces petits déboires. Il me paraît donc pour le moins excessif d'en incriminer les ambitions de l'Eglise catholique, pour manifestes qu'elles soient.

Ne dictez donc plus votre cours, Monsieur le Professeur!

Parlez d'abondance, causez avec vos élèves et regardez-les dans les yeux — je suis sûr qu'à Bordeaux il doit y en avoir de charmants — et vous verrez que la Gazette se taira. Suivez aussi le conseil de Charles Benoist, que vous citez : « Aimez la discussion et ne veuillez jamais imposer aux autres, par voie d'autorité aprioristique, une formule sociale, quelle qu'elle soit, parce que vous ne pouvez affirmer sa vérité absolue. » En refusant à vos élèves catholiques le droit de critiquer, même à tort, votre façon d'enseigner, vous ne faites guère preuve de cette « largeur de vues » que vous reprochez aux associations confessionnelles de ne pas avoir.

Avec toutes mes excuses, mon cher collègue, et mes plus sincères condoléances.

ERRATUM. — Dans mon compte rendu pédagogique du 1er novembre (p. 602), un accès d'étourderie m'a fait mettre, à la direction de l'Ecole Normale de Sèvres, Mlle *Allégret,* au lieu de Mlle *Amieux,* qui se trouve encore, Dieu merci, à la tête de cet établissement. Je suis sûr, selon la formule consacrée, que « tout lecteur aura pu rectifier de lui-même » ; car Mlle Amieux est très connue dans l'enseignement féminin, où tout le monde rend justice à sa clairvoyance et à son dévouement. Qu'elle me permette de lui présenter mes excuses pour cette erreur et d'y joindre mes remerciements à celle de ses élèves qui a bien voulu me faire signaler mon impardonnable bévue.

Z. TOURNEUR.

LES REVUES

Eurydice : Maurice Chevrier devant la souffrance et la mort. — *La vie :* souvenirs de M. J.-H. Rosny aîné sur Léon Hennique. — *Les Cahiers de Haute et Basse Normandie :* Tourville au combat de La Hougue. — *Revue des Deux Mondes, Revue de Paris, Le Correspondant :* opinions sur Paul Bourget, et sa jeunesse jugée par Emile Augier. — Mémento.

Eurydice place en tête de son fascicule de Noël des poèmes de Maurice Chevrier, les derniers sans doute qu'il ait écrits et parachevés pour approcher la perfection souvent atteinte par lui.

Environ ses dix-sept ans, alors qu'il étudiait le japonais à l'école des Langues Orientales, surtout afin d'éviter la caserne au moment de la conscription, il signa de son nom d'état-civil : Maurice Cremnitz, ses premiers ouvrages. Il disait

alors gentiment son ambition : traduire l'*Endymion* de Keats, quand il aurait trente-trois ans. C'était, vers 1892, un grand garçon maigre, roux, au visage très mobile, le regard chargé d'ironie. Il ressemblait assez au portrait connu de Tristan Corbière. Ses manières étaient d'une extrême distinction. Il raillait par pudeur de ses enthousiasmes. Sa critique verbale était impitoyable. Elle justifiait très intelligemment les condamnations qu'elle prononçait.

En 1914, près de la quarantaine, le poète-dilettante devenu fonctionnaire s'engagea dans l'infanterie. Il fut un combattant exposé à tous les risques du soldat. Il semble que ces terribles années aient fait surgir de Cremnitz ce Maurice Chevrier, respectueux des traditions comme le Moréas des *Stances*, qui a écrit l'un des plus beaux poèmes existants à la mémoire de ses camarades tués et chanté la Légion étrangère ainsi qu'elle ne l'avait jamais été.

Et voici les strophes de Maurice Chevrier, un grand classique :

Ce n'est plus, ô souffrance, ô toi ma vieille hôtesse,
Ton pas seul qu'aujourd'hui mon instinct reconnaît,
Un autre, cette fois, l'accompagne et le presse,
Qui résonne plus grave, et je sais quel il est.

. . . .

C'est elle : je perçois sa prochaine présence,
Je ne l'ai jamais crainte et je l'accueillerai
Sinon sans trouble aucun, du moins avec décence,
Mais sans cet apparat que toujours j'abhorrai.

. . . .

Sous l'averse de flamme, aux rives de la Somme,
Au devant de ses coups maintes fois j'ai couru,
Mais son heure n'est pas celle où l'invite l'homme
Et je mourrai sans gloire ainsi que j'ai vécu.

★

Nuit horrible où me presse un stérile délire,
Témoigne de l'angoisse et des travaux affreux
Que subit sans faiblir pour ton amour, ô Lyre !
Celui qu'a désigné la sentence des Dieux.

★

Dans ce cœur que la vie horrible a dévasté,
Toute fleur a péri sous le souffle empesté
Et la flamme a séché toute onde salutaire,
Toi seule tu te dresse en cette aridité
Comme dans le désert la palme solitaire
Dont le vin réconforte, ô Muse, et désaltère.

Si je n'avais dû rendre hommage à Maurice Chevrier disparu, à ce haut et pur poète qu'était devenu mon indolent, mon très fin et persifleur camarade de jeunesse, j'aurais choisi, dans ce fascicule d'*Eurydice,* un fragment du « Processionnal pour la Fête anniversaire des Saintes-Maries de la Mer » de M. Nicolas Beauduin. Cet admirable poème ajoute à une œuvre de beauté. Il est fâcheux que la page troisième de cette pièce soit imprimée avant la seconde page. On peut aussi regretter que dans la revue où figurent MM. Henri de Régnier, Fernand Mazade, Raymond Schwab, où M. Louis Buzzani évoque si opportunément et avec piété le noble Elémir Bourges, — on imprime : Judith *Gauthier* pour Gautier et, maligne influence des affinités politiques : Th. de *Bainville,* pour Th. de Banville.

§

Notre cher et grand J.-H. Rosny aîné conte dans **la Vie** (15 janvier) sa deuxième visite au grenier Goncourt. Il y rencontra pour la première fois alors Alphonse Daudet et Léon Hennique :

Goncourt causait avec un bonhomme de petite taille qui, je crois bien, était Burty; ce fut en quelque sorte Hennique qui m'accueillit, avec une cordialité simple et chaude dont je devais garder le souvenir. Il était jeune alors, la stature au-dessus de la moyenne, blond, des yeux bleus attentifs derrière le lorgnon; de ci de là un sourire frisait ses paupières, où il y avait de la bonhomie mêlée de malice.

Le souvenir de la première rencontre est d'autant plus vif que c'est aussi la première fois que je me trouvai en contact avec Alphonse Daudet, qui entra roide, presque impotent, mi-aveuglé par la myopie; je n'étais pas, ou guère, averti de son mal et il me fit une impression pénible : je le crus au terme de sa carrière. Il demeura une dizaine de minutes silencieux, presque morne,

éteint, plus vieux que nature. Puis, le miracle de la résurrection, la voix chaude et nette, le visage détendu : il était rajeuni de dix ans, et il dominait toute l'assemblée par son incomparable verve.

— N'est-ce pas, il est inouï, me disait Hennique... Je ne connais pas d'exemple d'une telle sève chez d'autres malades.

La belle figure de Léon Hennique inspire ces lignes à son camarade des années de début :

Je n'ai jamais rencontré un homme de lettres qui s'occupât si peu du sort de ses œuvres. Il négligeait complètement d'en entretenir ses interlocuteurs, et, comme je l'ai dit ailleurs, quiconque les aurait ignorées n'aurait pas appris leur existence de la bouche de l'auteur.

Une telle attitude est peu propre à propager la réputation d'un écrivain; le discret Hennique n'était connu que d'un public restreint, mais une élite reconnaissait pleinement son talent [....] Des hommes aussi désintéressés que Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Heredia, savaient se faire valoir et assembler des fidèles, qui s'en allaient répandre la bonne parole. Hennique, lui, manifestait une singulière indifférence [...]

L'homme attirait la sympathie par son attitude, par la dignité parfaite de sa vie, par sa loyauté, sa fidélité et son désintéressement.

Ce n'était pas proprement un causeur, mais s'il se mettait à parler, il disait des choses très intéressantes et caractéristiques.

Sur la philosophie de Léon Hennique, l'auteur du *Pluralisme* nous révèle ceci qui pourrait expliquer la retraite prématurée du conteur de *Peuf* et du dramaturge de *La mort du duc d'Enghien :*

J'aimais ses confidences sur son enfance dans la colonie, parmi les créoles, les nègres, les Chinois, je m'intéressais à ses convictions occultistes. Il était sûr d'avoir vu des apparitions, à maintes reprises, avec une précision qui ne lui laissait aucun doute sur leur réalité. Il croyait par suite à un autre monde, sans avoir aucune foi déterminée.

— La vie n'est-elle pas un perpétuel miracle? me disait-il encore à l'une de mes dernières visites. En quoi une survie serait-elle plus extraordinaire que la vie même? Pourquoi n'y aurait-il pas des existences invisibles, qui peuvent parfois nous apparaître sous une forme humaine? J'y crois pour ma part, et j'en ai eu des preuves que je considère comme décisives?

Pourtant (est-ce contradictoire?) il n'espérait guère survivre ailleurs, et peut-être ne le désirait-il point.

§

Les **Cahiers de Haute et Basse Normandie** (hiver 1935-36) contiennent cette évocation de la bataille de la Hougue où M. La Varende exalte avec un rare bonheur la belle figure de Tourville :

Dix corvettes, oui! dix! font force de voiles pour rejoindre l'amiral et annuler la fameuse dépêche. Mais le destin ne veut pas; l'amiral tient la lettre ouverte sur sa table; il faut combattre : le roi ajouta de sa *main : « Cette instruction est formelle et je veux qu'on l'observe exactement* ». « Allons! Cotentin! les dés sont chus! » 99 vaisseaux anglo-hollandais sont devant avec 44.000 hommes; 44! juste le nombre de ses vaisseaux, à lui. L'ennemi étend ses ailes comme un épervier plane.

Le *Soleil-Royal* fulgure; depuis la veille on brique; ses caliers pendus à des nœuds de chaise, araignées actives, fourbissent les préceintes dorées. Deux masses d'or : la poupe où se tord une vie sculptée, passionnée et géante; la proue où la victoire éperonne un cheval de mer. Le reste azur, azur éclatant, bleu du ciel et bleu du roi.

L'amiral se pare. Comme il a donné ordre aux commandants de porter la cuirasse, il l'a vêtue et la cache sous une veste bleue constellée de diamants. Son Saint-Esprit brodé est lui aussi de joaillerie; il y ajoute cependant le Cordon-Bleu par dessus l'habit. Pas réglementaire, mais pour la dernière parade... L'épée n'a point de lame, l'épée de cour en baleine, pas réglementaire non plus. Cotentin! mais, pour paraître devant Dieu... On lui apporte son tricorne. Quelle hauteur de plumes blanches, c'est d'un maréchal! Pas réglementaire, mais les hommes le verront mieux : « Si je suis tué, qu'on me ligote sur le banc de quart, assis; ce n'est point réglementaire et j'étonnerai Russell, mais on fait ce qu'on peut »! La dépêche est bien consignée en double? Donne-la, sur moi l'emporte; pas réglementaire, mais « ... une fois n'est coutume ».

Il monta sur sa dunette; tous les officiers aussi avaient fait toilette et semblaient prêts pour le bal. Tourville regarda les uniformes : « Pas réglementaire, tant de fantaisie, Messieurs, mais je donne l'exemple. » L'étendard blanc claquait, blanc pur. Il le fixa pensivement... les vaisseaux anglais bouchaient tout l'horizon de la mer... Soudain : « Faites Pavillon Royal! » ordonna-t-il.

L'enseigne de satin blanc portait en relief les armoiries, la couronne, les anges de carnation, les ordres avec les fleurs de lys sans nombre; elle avait coûté 14.000 écus, ne devait apparaître qu'en présence du Roi. Quand elle battit, une immense clameur monta de la flotte; les hommes comprenaient qu'avec le *Soleil-Royal* ils allaient mourir pour l'âme de la France. Tourville calma son chef de Pavillon, sa main sous le Cordon-Bleu, effleura la dépêche : « C'est réglementaire, Monsieur... Le Roi est à bord! »

§

Il n'a tenu qu'à moi de connaître Paul Bourget. Lorsque parut en librairie *Le Tigre et Coquelicot,* Maurice Barrès me dit l'intérêt de son grand ami pour ce roman et sa curiosité de l'auteur. La mienne ne fut pas éveillée au point de vaincre mon goût de l'indépendance. Pourtant, vers cette époque, bien des fois, il m'advint de défendre l'œuvre du romancier contre les attaques passionnées de mon cher Octave Mirbeau. Aujourd'hui, si l'on compare l'affluence et le ton des éloges réunis lors du jubilé de Bourget pour ses quatre-vingts ans (*Revue hebdomadaire,* 15 décembre 1923) avec ce qu'on en put lire dans la presse et ce qu'on en trouve dans les revues, à l'occasion de sa mort, on prend mesure exacte de la sincérité des hommes : quand l'un d'eux ne les peut plus servir, ils perdent toute chaleur à le prôner.

Cette mort inspire à M. René Doumic — **Revue des Deux Mondes,** 15 janvier — un adieu qui débute par cette constatation :

Avec Paul Bourget, c'est la plus haute figure des Lettres françaises qui disparaît.

Ce que nul en tout cas ne discutera, c'est « la dignité de l'homme de lettres » que fut notre doyen. M. Doumic en juge ainsi les ouvrages mondains :

L'atmosphère de ses premiers romans, de *Cruelle énigme* à *Mensonges,* était celle des *Essais de psychologie.* On y respirait un je ne sais quoi de maladif que l'écrivain parait d'élégance et de séduction. Mais décrire les maladies, n'est-ce pas une manière de les propager? Le romancier ne saurait être assimilé au savant qui se désintéresse des conséquences pratiques de sa découverte. Il a charge d'âmes.

Ce « scrupule » a fait de Bourget un moraliste, un démonstrateur, le prisonnier d'un système, d'un cadre rigide. Sa rupture avec Taine, dans *Le Disciple*, le rapprocha sans doute de Le Play, comme l'écrit M. Doumic. Il y gagna un jugement académique de la société et au prix de quelques-unes de ses meilleures qualités d'inventeur d'histoires.

M. Victor Giraud traite dans la même revue de l'œuvre de Paul Bourget dont la mort, dit-il, « découronne les lettres françaises ». Il cite une déclaration bien précieuse de l'auteur de *Mensonges :*

« ... j'ai toujours été, en composant, dans une sorte *d'état de somnambulisme, au point de ne pas reconnaître mes livres comme de moi quand je les relis.* Je souligne ces mots parce qu'ils expriment un fait aussi incontestable pour moi que singulier. Mais vous pouvez avoir raison tout de même. La création inconsciente n'est peut-être, dans ce cas, qu'un aboutissement du travail de réflexion et de culture préalable. »

Ailleurs, M. Giraud cite cet aveu de Bourget :

... Je regrette de n'être pas un physiologiste, tant j'estime peu le don d'écrire, le constatant chez un Chateaubriand, si beau et si *vain!*

L'étonnante confession, de la part d'un homme qui a tant et si longtemps écrit! Cette négation de l'art a l'accent d'un tragique regret. M. Giraud achève son étude sur ces mots :

Nous serons toujours reconnaissants à leur auteur de nous avoir donné toute sa vie l'exemple de sa haute curiosité, de sa fière probité spirituelle, de sa scrupuleuse conscience professionnelle et morale, de son infatigable labeur. Avec le noble écrivain que, l'autre jour, par un clair soleil d'hiver, nous avons accompagné au cimetière Montparnasse, ce n'est pas seulement notre lointaine jeunesse que nous avons ensevelie : c'est vraiment un peu de notre âme.

La Revue de Paris (15 janvier) contient un magistral « Paul Bourget » de M. Henry Bidou. Il définit avec sa coutumière finesse l'évolution du Bourget kantien au Bourget catholique. Il exprime par cette image parlante le procédé de narration du romancier :

Ouvrez maintenant les premiers romans de Bourget, et vous

reconnaîtrez de purs exercices d'idéologie. La pensée des personnages apparaît comme un mécanisme d'horlogerie à travers une boîte transparente.

Le deuxième Bourget, celui pour qui « le Bien représente un ordre et le Mal un désordre librement voulus par l'homme », inspire ce commentaire à M. Bidou :

Voilà le grand principe énoncé, sur lequel il fondera la doctrine de la seconde partie de sa vie. L'ordre! Il a été aussi l'idéal de toute une génération d'esprits, celle qui arrivait à la maturité au moment de la guerre, et dont la meilleure moitié a péri, tandis que l'autre s'est à peu près stérilisée. Appelons-la d'un mot — qu'elle dépasse d'ailleurs de beaucoup — la génération de la *Revue critique*. Dans quelle mesure a-t-elle subi l'influence de Bourget? Seuls des témoignages le montreraient. Mais il n'est pas douteux qu'il a indiqué le chemin.

Par d'illustres exemples, M. Henry Bidou démontre l'erreur du romancier de la bourgeoisie préconisant l'indispensable nécessité de l'étape, à l'ascension de l'individu. Il écrit en outre :

Ajoutez que l'idée même d'ascension sociale, un peu ridicule en elle-même, est liée aux formes particulières de la société depuis trois siècles, et n'aurait plus de sens si la bourgeoisie disparaissait. Comment lui reconnaître une valeur générale?

Se rappelle-t-on la définition de Paul Bourget par Emile Augier? Elle est rapportée par l'intime de Bourget : Claude Larcher, dans *Physiologie de l'Amour moderne :*

... Le célèbre auteur dramatique Emile A... dit sur mon excellent camarade Paul B... le jour où les amis de ce dernier eurent l'idée de lui faire donner je ne sais quel prix de l'Académie : « Un prix à B..., » s'écria le vieux Gaulois, « mais, savez-vous ce que c'est que ce garçon, c'est un cochon triste! »

Le fâcheux argument! Dire qu'il a pu décider au refus quelques-uns des immortels d'alors!

M. Henry Bidou convient de la « place considérable dans le domaine de l'esprit » tenue par Bourget dont il dit pour conclure :

Il a pensé s'assurer en se fondant sur la tradition. Peut-être cette fondation n'est-elle pas si sûre qu'elle le paraît. Peut-être la nature qui a créé sans cesse des organismes plus parfaits,

nous enseigne-t-elle à regarder vers l'avenir plutôt que vers le passé. Peut-être la religion elle-même y incline-t-elle. *Disposuit ascensiones in corde suo.* Un autre chrétien a pris ce texte des psaumes comme épigraphe d'un livre. Ce qui reste, — c'est la constance dans l'effort, la loyauté dans la recherche, le labeur soutenu, la droiture de l'esprit et du cœur, — le plus noble exemple à laisser aux hommes.

Dans le **Correspondant** (5 janvier), M. Pierre Moreau montre Bourget survivant aux doctrines scientifiques adoptées par lui; et il affirme la dette contractée envers l'auteur de *Lazarine* par MM. Francis Carco, Montherlant, Mauriac et Bernanos.

MÉMENTO. — *La Muse française* (15 janvier) amincie et sous une couverture moins brillante plaide pour la « Simplicité de la Poésie » par la plume de M. Tristan Derème. M. Guy Lavaud écrit sur les poèmes de M. Patrice de la Tour du Pin. « Les mortes » sont une jolie suite poétique de M. Maurice Rey. M. R. Houdelot publie « Trois poèmes » de valeur et M. A. P. Garnier de sages « Propos sur la Poésie ».

Ma Revue (n° 61, 1936) : « Les Illuminations ou mieux Les Hallucinations de J.-N.-A. Rimbaud », par M. le Colonel Godchot.

Le Mois (décembre à janvier) : *** : « Henry de Régnier, symbole du symbolisme ». — De M. Gaston Bergery : « Où va le Frontisme? ». — De M. Serge Lifar : « Vers l'affranchissement de la danse ».

Commune (janvier) fête les 70 ans de M. Romain Rolland par un juste et enthousiaste article de M. Jean-Richard Bloch. — Correspondances du premier avec Léon Tolstoï. — « Rimbaud Communard » par MM. Etiemble et Y. Gauclère.

L'Ordre nouveau (15 décembre) : « Pourquoi la guerre? » par divers.

Revue des Poètes (15 janvier) : Poèmes de Mme M.-L. Dromart et de MM. Pierre de Nolhac, L. Pize, H. Dérieux, etc.

Mesures (15 janvier) contient « Récréation préhistorique » de M. Léon-Paul Fargue et « De Honni-Soit à Mal-y-chance », de M. James Joyce, qui révèlent une parenté d'esprit entre les deux auteurs. — « Jeunesse », pages de M. Alain qui évoque ses maîtres.

Revue bleue (18 janvier) : M. A. Soltykoff : « Le tsarisme et la révolution ethnique ».

L'Alsace française (10 janvier) : « Paul Bourget » par M. P. Hepp.

L'Allemagne contemporaine (20 janvier) organe du « Comité

alsacien d'études et d'informations allemandes » : De M. Redslob : « Ce que l'on peut voir et entendre de l'autre côté du Rhin ». — « Les lois de Nuremberg » par M. Ch. Eisenman. — « Chronique militaire » de M. Jean Clad.

Dante (janvier-février) : Lettre inédite de Balzac à Emile Chevalet.

La Renaissance provinciale (décembre) : « André Berry, poète de Gascogne et d'Artois » par M. A.-M. Gossez.

Protos (janvier) : M. Michel de Barre : « Cinquième centenaire de la presse à bras ». — M. J.-F.-Louis Merlet : « Remy de Gourmont ». — « Un médecin élu à l'Académie française : Georges Duhamel ». — M. J. Derny : « Le style théâtral ».

Les feux de Paris : « Poèmes de circonstances » par MM. J. Follain, Max Jacob, Louis de Gonzague Frick, R. Lannes, J. Le Louet et Jean Fraysse.

La Revue Mondiale (25 décembre) : « Que sont devenus les Habsbourgs? » par M. de la Londe.

Le Génie Français (janvier) : « Hommage à Louis Lumière par Mme Jenny Olivier — « Hardi! » poème de M. Emile Vitta.

La Nouvelle Revue (15 janvier) : M. H. Austruy commence la publications d'inédits concernant Gustave Guiches.

Les Primaires (janvier) : « La confession de Jeannie » par M. R. van der Brœk. — « Esquisse de morphologie littéraire » par M. Régis Messac. — « Le jardin unanime » par M. Loez Trégor.

Europe (15 janvier) : M. Louis Guilloux : « Notes sur le roman ». — Lettres de M. G.-A. Borghese à M. Mussolini. — « Vers la fin d'un monde » par M. J.-R. Bloch. — « Pour le 70e anniversaire de Romain Rolland », par M. Jean Guéhenno. — Réponse de M. Romain Rolland à une enquête sur le « déclin des idées de liberté et de progrès ».

Combat (10 janvier, n° 1, 8 rue N.-D.-des-Champs, Paris) a pour directeurs MM. Jean de Fabrègues et Thierry Maulnier et pour but « de restaurer un réalisme nouveau ».

Bonne chance, messieurs!

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les grands hommes dans l'intimité : le futur roi Edouard VIII devant l'abbé Dutartre (*Le Figaro*, 23 janvier). — Une parole de Kipling à Louis Chadourne : « J'écris des contes; chacun pense ce qu'il veut » (*Candide*, 23 janvier). — L'universalité de l'œuvre de Kipling, poète national (*Le Figaro*, 18 janvier). — Kipling et le *Mercure de France* (*Toute l'Edition*, 25 janvier).

Dieu à son bureau américain — ainsi le représentait Blaise

Cendrars, à travers un poème — a plus de chance d'être compris que dans la majesté d'un ciel sans nuages. La foule aime à surprendre les grands dans l'intimité, et c'est sans doute pourquoi on nous dit tout des manies, des préférences, des jeux, des amours que les hommes de lettres partagent avec les hommes... Le procédé est classique. Adapté aux rois, — maîtres après Dieu quand ce n'est pas après leur dictateur, voire après leurs sujets — l'apparat du trône est peu de chose à côté du décor que forme une rue, la pluie qui tombe, un cheval qui glisse, un passant qui met bas la veste et qui, sous l'averse, aide le bon vieux cocher à relever le bon vieux cheval. Les badauds s'attroupent, une fillette reconnaît le roi, se jette aux pieds du passant, et ce dernier, la relevant elle aussi, dépose un baiser sur le front de l'enfant. Les gens ont compris, ils acclament le roi. Demain il sera dans son landau, en costume, les mêmes peut-être lui jetteront des bombes.

Aussi la presse s'est-elle attachée à montrer un George V, un Edouard VIII intimes. Les journaux ont été pleins de vertueuses histoires dont Kipling n'aurait pas voulu pour son petit déjeuner, dont les conteurs qui prennent leur sensiblerie pour le génie de Dickens feraient leur dessert.

Il en est d'acceptables, au reste. M. Maurice Escoffier, qui fut le *french-tutor* du prince de Galles pendant le séjour que fit en France le futur Edouard VIII, a raporté dans **le Figaro** cette anecdote :

Un matin, — avant de nous rendre à Lyon, — je voulus lui montrer ce qu'était un petit village de France. A peine sorti du clos, j'aperçus mon curé, brave et digne vieillard, très voisin en sainteté de son compatriote le curé d'Ars. L'abbé Dutartre, c'était son nom, vint à moi, les bras tendus, sans aucun souci du jeune homme que j'accompagnais. Je prévins le prince et lui demandai de me laisser faire la présentation : « Permettez-moi de vous présenter à S. A. R. le prince de Galles ! » Le curé fit des yeux ronds, regarda le prince, en retirant très lentement son chapeau, me dévisagea parce qu'il n'y comprenait rien, et tout en tendant une main paternelle au prince, de l'autre il me prit le bras en ajoutant : « Ah ! Monsieur Maurice, vous êtes donc toujours un farceur ! » J'eus beaucoup de mal à convaincre le curé, mais le prince fut ravi.

Ravi de paraître un jeune homme comme les autres. Et

ravi est le lecteur, de voir un roi si proche de ressembler à tous les jeunes garçons de la vieille Angleterre. « Monsieur Maurice » est dans le ton.

Je sais une autre histoire, où il n'y a ni curé ni précepteur. Un jeune garçon, de passage à Bombay, prend le thé à l'*Hôtel d'Angleterre* lorsqu'une Hindoue lui sourit. Ils échangent des cigarettes; lui, est étudiant; elle — dévoile l'avenir. Il lui présente sa main, elle se récuse, il insiste, elle lit : « Lorsque la plus belle île du monde sera en deuil de son roi et de son poète, on ne trouvera personne pour ramasser la lyre, mais vous, vous coifferez la couronne. » Le jeune homme dédia une pensée émue à George V, une autre à Kipling, et il remarqua : « Pour parler ainsi, il faut que tu m'aies reconnu comme étant le prince de Galles. Comment expliquer une telle perspicacité? » La petite Hindoue aurait pu répondre qu'elle l'avait reconnu à ce que les callosités de la main avouaient une pratique particulièrement fervente du jeu de golf; à ce qu'une déchirure aux culottes du prince indiquait une chute de cheval. Mais elle n'osa pas. Elle assura : « Je suis un peu sorcière », et le prince lui donna dix dollars. N'est-ce pas que cette histoire serait charmante si c'était une histoire vraie?

Plus profond en tout cas le mot d'un honnête mendiant de Londres à George V : le roi défunt faisait une promenade incognito et le mendiant l'appelait Altesse : « Mais à quoi m'as-tu reconnu? », dit le roi. « A ce que, répondit le mendiant, à ce que j'ai devant moi un homme comme les autres. »

§

Rudyard Kipling n'était pas un homme de lettres comme les autres. L'action chez lui était sœur du conte. Ce chasseur d'histoires vivait la curieuse, la belle histoire que composait sa vie. On a rappelé ces paroles, qu'il adressait aux colons de l'Afrique du Sud, au *Holborn-Restaurant*, à Londres, le 18 mai 1898 (1) :

Faites votre œuvre : des routes, des chemins de fer, des villes. Pour les Anglais du Transvaal, qu'ils patientent, qu'ils supportent

(1) Cf. *Etude sur Rudyard Kipling*, par André Chevrillon. En introduction à *Sur les murs de la ville* (Ed. du *Mercure de France*).

cet obstacle à la civilisation qu'est le gouvernement Boer, jusqu'au jour de la grande guerre européenne. Qu'ils profitent alors de l'universelle confusion pour mettre la main sur ce pauvre vieux pays et l'organiser à la moderne.

On sait des paroles plus nobles. Mais Kipling, quand la guerre anglo-boer vint, partit. M. Benjamin Crémieux, dans **Candide,** rapporte la conversation qu'il avait notée à l'issue d'une entrevue avec Kipling. C'était il y a vingt-trois ans, à Florence, et Louis Chadourne accompagnait M. Crémieux.

On ne voit rien, on ne sait rien, disait Kipling. Les artilleurs tirent sans savoir sur quoi, l'infanterie attend je ne sais quoi. Je me rappelle être resté huit heures, non, quatre heures, couché sans seulement pouvoir lever la tête (il faisait le geste de plonger). Dans ces quatre heures, je n'ai pas vu vingt personnes. Et c'était la guerre, la guerre, la guerre, la guerre... — *Chadourne.* — Où avez-vous fait la guerre? — *Kipling.* — Dans le Sud-Africain! Ah! les Boers, quels braves gens!

« Quels braves gens! » On avait entendu cela déjà. Il y a partout de braves gens pour se défendre. Mais remontons plus haut dans le dialogue, nous verrons Kipling s'expliquer sur ses sources.

Chadourne : Comment avez-vous fait pour connaître l'Inde comme vous la connaissez? — *Kipling :* C'est mon pays. Jusqu'à six ans je ne parlais pas anglais. — *Chadourne :* Alors, *Kim,* c'est vrai? — *Kipling :* Est-ce que de pareilles histoires s'inventent. — *Chadourne :* C'est extraordinaire. — *Kipling :* L'Inde est un pays extraordinaire. — *Chadourne :* Vous dites : « L'homme qui a appris à croire a appris quelque chose. » — *Kipling :* C'est vrai. — *Chadourne :* Et vos récits de rage, d'envoûtement (le lama lépreux est enragé), est-ce vrai aussi? Vous avez vu des exemples analogues? — *Kipling :* Ce sont des choses dont on ne parle pas avec des blancs. — *Chadourne :* Mais enfin, est-ce que ça arrive? — *Kipling :* J'écris des contes, chacun pense ce qu'il veut. Je n'en parle pas.

Crémieux intervient pour remarquer : « Mais l'Inde entière n'est pas votre pays? » — « Aussi mes livres ont-ils pour frontières Delhi et Peshawer », répond Kipling. Et comme Crémieux s'écrie : « Du reste, plus que vos Hindous ce sont vos Anglais qui m'intéressent. Quels hommes! », Kipling précise :

— Vous avez les mêmes en Indo-Chine. L'an passé, j'étais à Perpignan, un sous-officier de la coloniale me disait : « C'est notre vie que vous avez racontée ».

Je verse cette partie du dialogue à certain dossier : *Eux* et ce qu'on peut trouver dans le conte ainsi appelé. Louis Fabulet, si le traducteur du *Retour d'Imray* ne nous avait quittés pour le royaume où les âmes « pures » errent à la rencontre des aveugles seuls assez puissants pour les *voir* — Louis Fabulet se serait intéressé à ce que Kipling disait de ses contes. Van Gennep, Jacques Bernard, ne s'y intéresseront pas moins. Et ceci *n'est pas* une autre histoire.

§

On conçoit que le mot d'un sous-officier de la coloniale, rencontré à Perpignan, ait frappé l'enfant de Lahore. M. W. Morton Fullerton, qui a bien connu Kipling, écrit dans **le Figaro** :

A vrai dire, être goûté des coloniaux était pour lui le comble du bonheur. Pour Kipling ce furent ceux-là seuls qui étaient en train de « faire la chose comme elle est pour les dieux, les choses comme elles sont », et, comme il l'eût dit, c'était pour lui kif-kif que les coloniaux fussent Français ou Anglais.

... Quel dommage, que, de passage à Rabat, il n'ait pas vu dans le bureau de M. de La Cantinière, à la Résidence générale, le long passage extrait de l'un des *Plain Tales from the Hills* intitulé *Thrown Away*, que cet officier avait affiché à l'amusement du maréchal, commme étant « le petit Bréviaire du parfait fonctionnaire colonial. » En d'autres termes, l'appel de Kipling est œcuménique. Ses *Plain Tales* sont par exemple aussi justes du Maroc que de l'Inde ou de n'importe quel pays colonial. Maintes pages de Kipling pourraient trouver leur application hors de la grande péninsule asiatique. Je me souviens que M. de La Cantinière m'a assuré qu'il avait vu se répéter au Maroc, d'une façon presque identique, l'histoire racontée dans *In black and white* sous le titre *On the City Wall*, et les officiers français du service des affaires indigènes qui ont médité *Kim* y ont certes beaucoup appris.

Bon encore pour le dossier d'*Eux*...

Le nom de Rudyard Kipling est lié à l'histoire du *Mercure de France*. M. Pierre Ducrocq, qui note dans *Toute l'Edition* que « presque toute l'œuvre de Rudyard Kipling dans sa

traduction française est sortie de la vieille maison de la rue de Condé », ajoute :

A vrai dire, il s'en fallut de peu qu'il en soit tout autrement. Louis Fabulet et Robert d'Humières ayant acquis les droits de traduction du *Livre de la Jungle*, proposèrent l'ouvrage à une grande maison d'édition, dont nous tairons le nom. On leur répondit, après lecture du manuscrit, qu'il ne s'agissait là que de « contes dont l'auteur n'avait pas beaucoup d'imagination » ! Ils allèrent alors trouver Alfred Vallette, qui envoya immédiatement l'ouvrage à l'impression.

C'était en 1898. L'année suivante paraissait *le Second Livre de la Jungle*. Ces deux livres connurent tout d'abord un succès d'estime et ce n'est que peu à peu qu'ils atteignirent leur impressionnante popularité.

— Il en est souvent ainsi des très grandes œuvres, nous dit M. Bernard, administrateur du *Mercure de France*. Elles cheminent lentement. Seulement, en 1936, quarante-huit ans après la parution des *Livres de la Jungle* en France, nous en vendons plus de 15.000 chaque année, et, depuis la mort de Kipling, près de 600 par jour !

Voici devant Jacques Bernard les nombreux contrats signés par les traducteurs de Kipling.

A chacun sont épinglées des lettres de Louis Fabulet et de Robert d'Humières. Quelle fut la part de chacun d'eux dans ce travail, si remarquable que Kipling a déclaré, paraît-il, un jour, que la traduction des *Livres de la Jungle* était supérieure à l'original ?

— Il est difficile de le dire, répond M. Bernard à notre question. Louis Fabulet était très travailleur et passionné pour l'œuvre de Kipling : il le demeura jusqu'à la fin de sa vie. Robert d'Humières était plus fantaisiste. N'a-t-il pas abandonné à mi-route la traduction de *Kim* que Fabulet acheva avec Ch. Fountaine Walker ? Mais il possédait admirablement l'anglais, il avait vécu aux Indes; tenez, voici une lettre de lui datée de Bombay où il indiquait des corrections à faire dans une nouvelle édition de *La Jungle* — et surtout c'était un « écrivain ». Il s'occupait beaucoup du style de l'ouvrage.

« Vous savez qu'il mourut au cours de la guerre. Louis Fabulet prit comme collaborateur, d'abord Ch.-Fountaine Walker, puis Arthur Austin-Jackson. Mais dès ce moment les contrats furent signés uniquement par Fabulet.

« Puis, il cessa de traduire, jugeant que les œuvres qu'il avait choisies étaient suffisantes. Cela ne l'empêcha pas d'entrer dans une grande colère lorsqu'il apprit que Mme Vernon et Henry-D. Davray avaient traduit *Simples contes de la montagne*, que suivit *Mais ceci est une autre histoire*. Je le vois encore arriver ce jour-là. Il était, même à soixante-dix-sept ans, fort emporté. Je reçus la première vague. M. Vallette résista aux autres. Et tout s'arrangea; car c'était un excellent homme, mais qui s'était peu à peu annexé tout ce qui touchait Kipling. Enfin un roman, fort curieux d'ailleurs : *Stalky et Cie*, fut traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. »

Quels rapports Kipling entretenait-il avec ses traducteurs? Amicaux?

— Avec Robert d'Humières et Louis Fabulet, certainement. Une grosse correspondance s'échangea entre eux, et j'ai vu chez Fabulet un magnifique exemplaire du *Livre de la Jungle*, avec des dessins originaux de Kipling, que ce dernier lui avait adressé.

Un détail qui montrera à quel point Fabulet était scrupuleux : le traducteur écrivait à Vallette, au sujet du livre de *Contes choisis* de Kipling que le *Mercure* publia en 1934 :

« La couverture du livre ne serait pas jaune mais bleue ou d'une autre couleur, pour bien montrer que nous ne cherchons pas à tromper le public, et pour que la publication n'ait pas l'air d'un ajouté à la collection... Bien entendu nous n'en mettrons pas un seul [conte] des *Livres de la Jungle*, pour ne pas les déflorer et parce qu'ils suffisent à leur propre réclame. »

Aussi le livre parut-il sous couverture bleue, — une rareté dans les éditions mercuriennes.

— C'est évidemment *La Jungle* qui s'est le plus vendue jusqu'à présent?

— Bien sûr. A vrai dire les deux livres n'ont pas atteint les mêmes tirages, Le premier en est à sa 316e édition, le second à sa 210e. Sans doute cette différence provient-elle en partie de ce que le premier s'adresse particulièrement aux enfants et sert de livre de chevet à tous les scouts et « louveteaux » du monde (car le même phénomène se produit en Angleterre!). Mais je crois que l'erreur est surtout dans le titre du deuxième volume : *Le Second Livre de la Jungle*. On croit à une suite alors que l'ensemble ne forme qu'un seul ouvrage. Aussi songerons-nous, peut-être, pour

une prochaine édition, à publier les deux volumes sous un seul titre : *Le Livre de la Jungle, I et II,* comme pour *Kim.*

— Et quel est l'ordre de vente des autres ouvrages?

— *Kim,* qui atteint sa 90e édition, ce qui fait 180 pour les deux tomes. Une curiosité : il y a toujours, bien qu'on les vende ensemble, une différence de 250 exemplaires entre les deux par édition. Il faudrait demander l'explication de ce mystère aux arcanes de la librairie. Ensuite viennent *Stalky et Cie* et *Capitaine courageux.* Ce dernier ouvrage connaît de la part de la jeunesse une immense faveur. La mort de Kipling nous en donne une nouvelle preuve.

Cette mort qui a soulevé un courant de poésie. *Les Nouvelles Littéraires* ont fait connaître dans la traduction de Mme Antoinette Soulas un poème où l'on entend « le vent en marche qui pénètre la nuit et qui s'en va réveiller le soleil ». M. René Maran, dans *Vendémiaire,* a rappelé la *Ballade de l'Occident :*

... Il n'est pas d'orient, ni d'occident, ni de frontière, ni de race, ni de puissance, — Quand deux hommes se rencontrent face à face, alors même qu'ils viendraient des confins de la terre.

Des quotidiens n'ont pas craint de publier des vers, et pas seulement un journal comme *l'Indépendance* (de Bruxelles), qui nous a habitués, lui, à cette sorte de miracle : toute une étude sur un poète, ainsi celle que M. Charles-André Grouas consacre « à la plénitude musicale » de M. Nicolas Beauduin, poète des *Dieux-Cygnes.* Et qui sait si Kipling n'est pas promu dieu-cygne, là-haut où, pour faire une surprise à son souverain, il écrit, Dieu lui ayant prêté son bureau américain, *le Troisième Livre de la Jungle,* ou régale d'un chant en hommage à Edouard VIII les âmes « pures », Mowgli sur les genoux... Cependant que Fabulet, aux écoutes, traduit, traduit... en vue d'un mystérieux *Mercure,* hors commerce, que des anges habillent d'une couverture bleu ciel.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Election de M. Florent Schmitt à l'Institut. — Orchestre National : Première audition en France de la version originale du *Boris Godounof* de Moussorgsky. — Concerts Colonne : *Trois Ballades Françaises* de Paul Fort, mélodies de Mlle Henriette Roget. — Société Nationale : *Trio,* de M. Georges Migot : *Sonatine* pour piano, de M. Henri Martelli.

L'Académie des Beaux-Arts vient d'appeler M. Florent

Schmitt à la place laissée vacante par la mort de Paul Dukas : nul n'était mieux digne de succéder au maître disparu que cet autre maître, l'un des plus grands, lui aussi, parmi les musiciens français. Il faut croire que cette grandeur effraie : douze voix, jusqu'au cinquième tour, se sont portées avec acharnement sur M. Marcel Rousseau.

Nous savions tous qu'il existait une version de **Boris Godounof,** et même deux versions, différentes de celle qui est jouée partout dans le monde et qui est une révision, un arrangement du texte de Moussorgsky par Rimsky-Korsakow. Nous savions que la Section Musicale de l'Etat Russe avait pris l'initiative de publier le véritable *Boris,* d'après les manuscrits retrouvés à Leningrad. Cette édition avait paru en russe et en allemand à Moscou, puis en français et en anglais à l'Oxford University Press. Des études de MM. Calvocoressi (*Revue Musicale,* 1er avril 1928) et Gustave Samazeuilh (*Ménestrel,* 29 juin 1928) avaient signalé en son temps cette publication et attiré l'attention des musiciens sur les très importantes variantes existant entre le texte de Moussorgsky et l'arrangement de Rimsky. Ceux qui avaient eu entre les mains la partition nouvellement éditée avaient pu se convaincre qu'il ne s'agissait point seulement de ce que Rimsky, par conviction sincère (et c'est là vraiment ce qui est « énorme » dans cette histoire) crut une simple mise au point, et appela un « service rendu » à son ami. Dans l'ouvrage récent de M. Fedorov (chez Laurens) on trouve cet aveu de Rimsky :

> Je n'aurai la conscience en repos que lorsque j'aurai *révisé* toute l'œuvre de Moussorgsky, car alors j'aurai fait tout ce que je pouvais et tout ce qui devait être fait pour ses compositions et sa mémoire. Je corrigerai afin que dans l'avenir personne ne puisse me reprocher de la négligence à l'égard des œuvres des autres. Je ne fais que ce que Moussorgsky lui-même *aurait dû faire,* mais qu'il ne savait pas comment entreprendre, simplement parce que, comme compositeur, il manquait de technique. Je maintiens que dans mon intention de réorchestrer et de réorganiser, il n'y a certainement rien à blâmer. En tous cas, je ne me sens pas coupable...

Et certes, il serait, comme l'a dit M. Samazeuilh, injuste de méconnaître les services qu'a pu rendre la version de

Rimsky, puisqu'elle a permis à *Boris* de faire son chemin dans le monde. Mais maintenant que nous possédons la version originale, maintenant surtout que, grâce à l'initiative de M. D.-E. Inghelbrecht, nous avons pu entendre intégralement le vrai *Boris*, il est permis de se demander s'il avait besoin du secours de Rimsky pour qu'on l'écoute et pour qu'on l'admire. Et pour ma part, non seulement je ne le crois pas, mais j'estime, tout compte fait, et malgré ses défauts, le *Boris* original supérieur au *Boris* remanié.

C'est que d'abord Rimsky ne s'est pas contenté de réviser le texte et d'apporter à l'orchestration parfois gauche (mais génialement gauche) de son ami les corrections qu'il croyait nécessaires. Il a modifié l'ordre des tableaux et taillé dans ce que Moussorgsky laissait. Or, il faut savoir que Moussorgsky lui-même avait, en 1874, et sur les exigences du directeur du théâtre Marie, Guedinov, fait subir au texte primitif de 1869 d'importantes coupures. Il avait cédé, mais sans doute savait-il le prix de son sacrifice puisqu'il enlevait ainsi d'abord un épisode du premier tableau, où le peuple discute l'ordre d'acclamer le Tsar (page essentielle, construite sur le thème du début de l'œuvre, et sans laquelle, comme le dit M. G. Samazeuilh, le tableau initial de la Cour du Couvent est déséquilibré). La seconde coupure avait été faite par Moussorgsky dans la scène entre Pimène et Grigory, et, certainement la mort dans l'âme, il avait enlevé le récit très émouvant de l'assassinat du tsarévitch. La scène du Tsar avec ses enfants, la scène de l'hallucination de Boris, sont plus courtes dans la version primitive. Enfin, en 1874, Moussorgsky modifie le dénouement de la version de 1869; en effet c'est seulement en 1874 qu'il a l'idée de la scène de la révolte, le finale de la version primitive se déroulant devant la cathédrale Saint-Basile, à Moscou, où le peuple amassé réclame du pain. L'Innocent, dans les deux versions originales, termine l'ouvrage par sa lamentation sublime : « Coulez, larmes amères! ...Pleure, pauvre Russie! pleure, peuple affligé! peuple affamé!... »

On remarquera que Rimsky a interverti l'ordre des deux derniers tableaux, pour terminer illogiquement par la mort de Boris, au lieu de laisser l'Innocent conclure l'ouvrage — seule conclusion logique, puisque l'Innocent est en quelque sorte la personnification de la misère du peuple, et que le

peuple est le personnage principal de *Boris*. L'inversion ne se justifie en aucune manière et est certainement due au désir de satisfaire la vanité de l'acteur chargé du rôle de l'empereur, qui garde ainsi le premier plan et ne disparaît point avant la fin de l'ouvrage.

Autre malfaisance de Rimsky : l'acte polonais entièrement refait avec ce même souci de l'importance des rôles au détriment du sens de l'ouvrage lui-même. Dans la version de 1874, tout est plus humain, moins théâtral. On voit le jésuite — soucieux de rétablir l'Eglise Romaine dans l'Empire — agir près de Grigory et de Marina : l'ambition de celle-ci s'éclaire pleinement. Enfin rien ne subsiste des obscurités, des hésitations dont la version de Rimsky, pour plus léchée qu'elle soit, porte trace et qui sont dues précisément aux « tripatouillages » du réviseur.

Pour ce qui demeure d'une version à l'autre, j'ai été surpris du peu d'importance de cette révision faite par Rimsky. C'était bien la peine de nous prévenir que Moussorgsky n'était qu'un « dilettante effronté, sans tête, et qui avait besoin de conseil et de contrôle » ! (Je cite les propos de Rimsky rapportés par M. Fedorov). Mon Dieu, ce dilettante a tout simplement du génie, et s'il est parfois moins académique, même incorrect, tant pis. On le lui pardonne — et, entraîné que l'on est par la puissance de sa musique, on ne prête nulle attention à ces « imperfections ».

Nous devons savoir infiniment de gré à M. D.-E. Inghelbrecht pour cette exécution, en deux soirées, du *Boris* original et intégral. La tâche était plus que difficile. Il l'a remplie avec autant de succès qu'il avait mis de courage à l'accepter — à la rechercher. Nous lui devons quatre heures d'inoubliable émoi. Il ne faut pas moins féliciter M. Félix Raugel : comme le peuple est le personnage principal de *Boris*, les chœurs tiennent le principal rôle dans la distribution. Au chef des chœurs incombe donc une responsabilité très lourde. Or les chœurs ont été sans faiblesse, et parfaitement admirables d'un bout à l'autre de l'exécution. (Il ne s'agit pas là, remarquons-le, d'une réussite exceptionnelle : quelques jours plus tard, dans *La Forêt Bleue*, de M. Louis Aubert, où les chœurs ont aussi un rôle des plus importants, et d'un bout à

l'autre de l'ouvrage, la réussite était pareille. Comme ces réussites ne sont que la récompense d'un travail opiniâtre, on ne saurait trop les applaudir.) Enfin les artistes qui ont concouru à nous donner la révélation de ce *Boris* inédit ont tous droit, eux aussi, aux félicitations. Au premier rang il faut citer M. Etcheverry, merveilleux par son autorité, par sa sûreté, par son intelligence, dans le rôle du tsar; Mmes Renée Gilly (Marina), Turba-Rabier (Xénia), Germaine Corney (Féodor), excellentes toutes trois, et puis MM. Hazard, Planel, Morturier, Faniard, Hérent, l'orchestre, tous enfin puisque tous ont donné généreusement le meilleur d'eux-mêmes...

Mlle Henriette Roget fut tout près de partir pour Rome, et, à deux reprises, on la crut, dans le monde des musiciens, lauréate du Concours pour le Grand Prix. Elle ne le fut point. Il y a d'illustres précédents : pareille déconvenue advint à M. Maurice Ravel, et un titre ne change rien à la valeur d'une œuvre. Or, sans attendre, Mlle Henriette Roget qui nous avait donné déjà plusieurs preuves de maîtrise, vient d'en ajouter de nouvelles avec les *Trois Ballades Françaises* de Paul Fort, exécutées en première audition aux Concerts Colonne : *Chanson de marin, Chanson fatale, Chanson de l'Or*. La variété des thèmes, proposés au musicien par le poète, a donné l'occasion à Mlle Roget de montrer la richesse de sa palette sonore, la diversité de ses dons. Ces trois mélodies sont réussies, et peut-être la deuxième plus encore, car Mlle Roget a rencontré là, spontanément je crois, une véritable trouvaille. Et j'ajoute que son orchestre si chatoyant, si joliment coloré, si finement traité est un délicat régal.

A la **Société Nationale**, furent donnés, entre autres ouvrages, un *Trio* de M. Georges Migot et une *Sonatine* pour piano de M. Henri Martelli.

Le *Trio* pour violon, violoncelle et piano, de M. Georges Migot est un ouvrage considérable : l'exécution en dure près de quarante-cinq minutes. En musique comme en bien des choses, le temps ne fait rien à l'affaire, et souvent même, l'excessive durée d'un ouvrage qui eût pu être condensé, est une cause de fatigue et d'ennui. Ce n'est pas le cas ici. Il est certes difficile de juger, en l'écoutant une seule fois, une

œuvre aussi développée; mais on peut dire que l'intérêt ne faiblit pas, et que si le plan suivi par l'auteur ne se révèle pas clairement jusqu'en ses détails, au moins on apprécie les curieuses recherches de sonorités, la personnalité de l'arabesque mélodique (surtout dans le deuxième mouvement, qui est un *allegro*). Le troisième mouvement est qualifié *Danse, hiératique, modéré.* Hiératique en effet est cette musique, qui plutôt, semble-t-il, commente des attitudes, qu'elle n'accompagne une danse. Le *Finale,* au contraire, est une suite de tableaux violemment rythmés, et fait défiler tous les thèmes utilisés dans l'ouvrage. On a beaucoup et justement applaudi ce *Trio* ainsi que ses interprètes : Mmes Violette et Paule d'Ambrosio et Hélen Forster.

La *Sonatine* pour piano de M. Henri Martelli se compose de quatre mouvements : *Allegro con brio, Intermezzo* (*allegretto*), *Aria* (*andante*) *et Rondo* (*finale*). C'est une œuvre claire, d'une écriture contrapuntique très serrée, et qui dégage une impression d'équilibre, de santé, d'intelligence. On songe à un Domenico Scarlatti qui aurait fait ses études non point à Naples, auprès de son père, mais à Paris, de nos jours. Il y a en M. Martelli quelque chose de cet esprit que nous aimons dans le vieux maître — mais avec plus de sécheresse, et cela est bien de notre temps, ennemi des confidences. N'empêche que, le voudrait-il, M. Martelli ne pourrait nous cacher qu'il a bien du talent. M. Jean Duhem a joué cette *Sonatine* en perfection.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exp. Adrienne Jouclard : galerie Druet. — Exp. Marewna : Galerie Sborowski. — Le Salon de l'Ecole française : Grand Palais. — Exposition des XIe et XIIe groupes d'artistes modernes : Petit Palais. — Le Salon populiste : Galerie de Paris.

Une exposition d'**Adrienne Jouclard** met en lumière deux des aspects principaux de sa recherche, avec toute la variété dont elle sait poursuivre la diversité d'un thème. Il n'y a pas de curiosité plus altérée de toutes les facettes visibles de la vie moderne que celle d'Adrienne Jouclard. Personne autant qu'elle ne cherche à décrire dans leur vérité et leur pittoresque les différents instants d'un mouvement et à en fixer

l'accent propre. Elle y arrive par une extraordinaire rapidité de dessin, à laquelle elle s'est entraînée de longue date et qu'elle n'aurait point atteinte si elle n'avait été douée d'une spéciale puissance de notation preste et large et du don de retenir intacte l'ordonnance d'un spectacle d'ensemble instantanément perçu. C'est un des caractères de la peinture de cette artiste que tout en y accumulant la somme de mille petits faits étudiés à part, isolément, soit de mille croquis, elle ne rompt jamais l'harmonie du sujet, son plein jeu et l'encadre toujours d'un décor approprié et plein de vérité. Ainsi sa série de paysages de Lorraine, en sa trentaine de toiles, figure, plutôt que des épisodes cursifs, de larges synthèses de la vie rurale, de grands tableaux de moissons, des ensembles de cueilleuses de fruits, des fêtes de village, des sorties de messe populeuses. L'étude d'une foule, en sa complication, est familière à Adrienne Jouclard autant que l'analyse d'un mouvement isolé à d'autres artistes moins spontanés. Le procédé de composition en sa simplicité est différent de celui de beaucoup de nos peintres actuels, qui, dociles à des propos d'origine classique, inclinent à s'accorder des facilités, se permettent de corriger la nature, sous prétexte de l'ordonner. Cette recette d'école sous une apparence très modeste ne laisse pas d'être un peu outrecuidante. Elle comporte cet inconvénient, c'est que devant la trop sage ordonnance, la vie s'en va. Adrienne Jouclard ne supprime rien des éléments de ses foules ni de ses étendues. Elle met en place des gerbes, des buissons, des cépées. D'après les plans de son paysage elle formule robustement les personnages et les animaux, ou simplement les silhouette, les réduit à n'être que des taches colorées au fond de l'horizon, mais tout est en place, en gradation et rien n'est oublié. Le point de Lorraine où peint Adrienne Jouclard est charmant et varié. Elle en connait admirablement les multiples visages, car c'est son pays natal. Avant qu'elle l'étudiât elle en avait été pénétrée. C'est le pays du Rupt de Mad avec ses nappes d'eau aux couleurs profondes sous des frondaisons noirâtres. Tout auprès, de clairs villages et le pays s'évase en larges plateaux, de Chambrey à Gravelotte; c'est sur ces plateaux qu'Adrienne Jouclard suit ses ensembles de moissonneurs et leurs robustes

chevaux. Dans les villages, elle note ces étonnants joueurs de quilles, à Onville ou tout près elle étudie le mouvement des vendanges avec la foule paysanne qu'elles groupent. Ce tableau des vendanges, comme la fête à Onville et les joueurs de quilles compteront parmi les plus remarquables de l'œuvre d'Adrienne Jouclard comme dans son autre série (série sportive) des patineurs du parc de Versailles, d'une éblouissante variété de couleurs par l'attifement, sur le miroir blanc brillant de la glace et les sombres rideaux d'arbres noirâtres qui se tendent sur le fond du paysage et le limitent en rabattant l'air frigide et aciéré. Des scènes de rugby, de combats de boxe, de polo, s'imprègnent de ce bel accent précis et détaillé, vigoureux et attachant.

§

La peinture de **Marewna** est séduisante. Elle ne manque pas non plus d'énergie. La technique en est fort intéressante. Marewna est actuellement le principal tenant du pointillisme. Je dirais le dernier, si je ne croyais fermement que le pointillisme est destiné un jour proche à connaître un renouveau. Beaucoup de peintres de valeur ont regardé à fond les Seurat et ont déféré à l'influence du maître mais ils ont séparé en leur esprit la méthode et la technique. Le tempérament intellectuel de Seurat les a conquis par le puissant hiératisme de son modelé, sa recherche d'absolu dans la ligne, la sobriété rigoureuse de sa composition, mais ils se sont écartés du pointillisme, jugé une méthode lente et ne convenant qu'à certains tempéraments rigoureusement patients et logiques. Ils y trouvaient une excessive régularité qui est plus apparente que réelle. Il est certain (et la technique de Marewna en est une preuve nouvelle) qu'on peut manier le pointillisme avec délicatesse et avec grâce et en tirer des effets d'harmonies de couleur qui ne sont nullement géométriques. Les thèmes des tableaux de Marewna relèvent du même sujet général, le nu féminin, traité avec toute la variété loisible depuis l'étude de femmes étendues sur des divans, jusqu'à de simples mouvements de danse, plus indiqués par l'oscillation des épaules que formulés en lignes explicites. Ces corps nus de femmes très jeunes ou de

fillettes sont souples et séduisants. On voit aussi de Marewna des tableaux de fleurs d'un intéressant modelé et des paysages qui s'évaporent en lointains pâles mais très nuancés.

§

Le Salon de l'Ecole française ne présente que des peintres français. C'est plutôt un prétexte d'existence qu'une raison d'intérêt. On y trouve de la besogne bien faite plus que des heureuses audaces. L'atmosphère est d'une bonne salle moyenne des Artistes français. Pour rehausser l'intérêt de son exposition, ce Salon a fait appel à l'artisanat provincial et à la publicité des chemins de fer. Le P.-L.-M. nous avait donné l'an dernier, mais sans s'écarter de son horaire, une exposition de ce genre, avec non seulement de beaux portraits de criques, de rades et de villes mais quelques évocations de l'œuvre des peintres qui avaient transcrit ces villes et ces rades, et aussi représentait quelques-uns des artistes nés dans ces villes d'art et de soleil. Le nombre des potiers, des céramistes, des meubliers d'art de province est assez limité et rien de moins étonnant que de rencontrer les mêmes à deux expositions. D'ailleurs on ne saurait trop favoriser l'effort un peu isolé de ces artisans, leurs intentions archaïsantes et aussi leur fréquente préoccupation d'énoncer, souvent adroitement, des pensées ou des détails nouveaux. Il y a quelques bons peintres qui forment le noyau de ce Salon. On est habitué de les y voir et leur régularité confère à ce groupement une apparence d'ordre. Ce sont surtout Gaston Cornil, le plus souvent évocateur de la rue de Paris, aux heures du soir et aux crépuscules pluvieux; de plus il s'occupe avec activité de la tenue et du bon recrutement de ce Salon de l'Ecole française; Suzanne Ody dont les nus sont empreints de grâce et de coquetterie, sans mièvrerie et qui dans le pays de Châteaudun trouve des paysages un peu mélancoliques d'une belle transparence dorée; Emile Domergue, peintre de talent sérieux et ému dans ses nus, ses natures mortes très équilibrées et ses pages décoratives de noble ordonnance. Julien Lacaze qui voit bien de larges horizons, Bognard, dessinateur ingénieux, traducteur intelligent de la vie paysanne; Robert Lemonnier, le sculpteur

Benneteau. C'est à peine si l'on trouve les dix justes nécessaires à l'amnistie, mais ils y sont. Le Salon n'est d'ailleurs pas très dru.

§

Aux expositions de la **Municipalité de Paris** au Petit Palais, toujours très visitées des groupes réunis par des affinités intellectuelles et de facture. Récemment Asselin avec sa forte sérénité, Camòin à la fantaisie lumineuse, Marquet avec ses belles synthèses et Jean Puy, chercheur modeste et qui trouve et de belles couleurs et de justes attitudes. Et puis cela fut la série de Valtat et de d'Espagnat, de Dufrenoy et de Charmy; aussi, avec des affinités un peu plus distantes, Lacoste pâle et transparent. Dufrenoy est un architecte pictural expert à donner toutes les nuances esthétiques de la vieille pierre. Georges d'Espagnat est épris tout à la fois d'éclat et de mesure. Il réalise sur le thème du Port de la Rochelle des symphonies de ciel bleu précieux et de tartanes grises ou brunes aux voiles rouges. Il peint d'éclatants bouquets et aussi encadre de décors tendres des bergers devisant et de belles nymphes au port noble. Valtat traite le bouquet en paysage floral large et vaste. A côté de fleurs célèbres il introduit la foule des baies, des feuillages, des fleurettes, comme en une clairière de rêve spontané et qui engrange tout du mirage entrevu. Il a aussi de larges paysages aux beaux arbres animés de passants et de passantes très vivement suscitées. Le décor a cette beauté du paysage d'Ile-de-France qui doit peu au pittoresque mais tout à la lumière et qui semble réunir toutes les métaphores sur la douceur de vivre. Eté profond, si spacieux qu'il paraît infiniment durable par dessus le cours des heures et du temps. Perrichon installe de belles gravures. C'est aussi un peintre de paysage doué de finesse et d'intimité. Sculpteurs : Marque, portraitiste d'enfants et créateur de groupes pour l'ornement des jardins, du meilleur sentiment, et Chauvel qui a donné d'excellents nus.

§

Il faut s'intéresser au **Salon populiste,** non tant pour ce qu'il est que pour ce qu'il peut devenir. Il est d'ailleurs cette

année plus important et pénétrant que les deux précédentes années. Son attrait le plus important c'est l'aspect de sympathie qu'il révèle entre un groupe d'écrivains et un groupe de peintres et le nombre et la qualité de livres illustrés qu'il présente. Les populistes écrivains : André Thérive, Léon Lemonnier, Romain Roussel, évoquent comme précurseurs Georges Duhamel et Jules Romains, et les peintres ont tenu à représenter, par une petite toile, Maximilien Luce dont on pourrait célébrer le cinquantenaire de peintre de la rue de Paris et du Paris ouvrier. Parmi les exposants : Lebedeff, Peterelle, Serge-Henri Moreau, Michel Rendu, Marion Gilbert qui alterne d'écrire et de peindre, Pierre-Roger Schardner, Pierre Villain et, parmi de moins notoires, Mmes Estival, Szalit, MM. Nakache, Margantin.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Kipling et le Folklore. — *Eux.* — On ne peut pas dire que les divers thèmes, plus indiqués que définis, de ce conte d'apparence véridique appartiennent au folklore anglais, ou celtique; et cependant certaines croyances celtiques, et même européennes générales, sont sous-jacentes. Il est probable aussi que Kipling a transposé en Angleterre des croyances populaires acquises dans l'Inde pendant son enfance, ou au cours de sa vie en parlant de l'au-delà avec des gens de religions officielles différentes, mais qui conservaient des opinions très primitives. L'extraordinaire est comment tous ces thèmes ont été enchevêtrés, et présentés avec une simplicité qui fait croire à une aventure réelle.

Le Bois sacré. — Kipling a bien soin de dire au début qu'après avoir quitté la région ensoleillée des dunes il arrive dans un bois noir, touffu, lugubre, dont l'atmosphère l'oppresse, jusqu'au moment où, presque contre sa volonté, son auto l'entraîne sur une descente, et il se trouve devant la vieille maison géorgienne.

C'est dans ce bois qu'un autre jour il apprivoise les enfants, sans les voir. Pendant qu'il répare l'auto, ils s'approchent, mais la dame, en arrivant, explique qu'ils sont terriblement timides; et surtout qu'ils ont peur du son des clochettes.

Tous les détails indiquent clairement qu'il s'agit d'âmes d'enfants dans ce bois sacré, identique au *lucus* des Romains, au *nemet* des Gaulois. Pourtant, le séjour des âmes, selon les croyances irlandaises, galloises et bretonnes d'une part, selon les croyances angles et saxonnes primitives d'autre part, n'est pas un bois sacré. Cette croyance a été relevée dans certaines régions de la Russie, vers l'Oural, et plus au nord; il y a aussi, je crois, des cas dans les Philippines et ailleurs en Indonésie.

Assez nombreux sont aussi les séjours des âmes enfantines dans des puits, des sources, des lacs; ou, chez divers peuples australiens, dans des fentes de rochers; dans le département du Nord c'est un dolmen qui les abrite. Kipling n'a donc conservé que deux données du folklore international : le caractère sacré de certains bois touffus, d'ordinaire de chênes; et la conception que les âmes des enfants morts ne subissent pas le même sort que les âmes des adultes et restent dans des limbes.

La clef est donnée par Kipling à deux reprises. D'abord, dans ses conversations avec le domestique Madden, surtout quand celui-ci avoue qu'il a perdu une petite fille du croup, et laisse entendre que, pour que Kipling puisse voir et sentir, plutôt qu'entendre, les enfants, il a dû éprouver lui aussi une perte semblable. Puis, quand il cause, après une longue absence, avec l'épicière, Mme Madehurst, qui, elle aussi, a perdu deux enfants, et dit que Jenny, la fille-mère, « se promène dans le bois », malgré le brouillard froid, « parce que ça lui fait du bien ». Mais elle non plus ne s'explique pas davantage.

Enfin, Kipling lui-même ajoute deux détails importants. Quand la demoiselle aveugle lui a expliqué l'usage des tailles (identiques à nos tailles de boulanger, encore en usage en Savoie, en Dordogne, etc.; autre petit fait de folklore) et qu'elle veut faire entrer un de ses fermiers, elle dit que cet homme, n'ayant pas d'enfants, n'a pas les mêmes droits que Kipling, qui en a et en a eu. L'autre détail est plus tragique : pendant la discussion, alors qu'il a placé sa main ouverte sur le bras de son fauteuil, il sent la présence d'un petit enfant et, au centre même de sa paume, un léger baiser,

comme celui que lui donnait jadis un de ses enfants, mort tout jeune, quand il venait dire bonsoir sans vouloir déranger les grandes personnes. « Alors je sus; et ce fut comme si j'avais su dès le premier jour. »

Ce qui veut dire que dans tout le pays, du domestique à l'épicière, à la fille-mère et au docteur, du moment qu'il avait pu voir et entendre les âmes enfantines, il était, comme eux, inconsolable de la perte d'un enfant.

La Vertu de la cécité. — Or, si les enfants ont pris la vieille maison aux ifs taillés pour asile, il y a une raison qui, cette fois, est plus celtique que les autres. En Bretagne encore un peu, dans le pays de Galles et surtout en Ecosse, il y a ce qu'on nomme les *voyants*. Dans l'antiquité classique, il y en avait aussi. Les plus sensibles, les plus proches des dieux, étaient les aveugles. Et c'est à eux seuls qu'était dévolu le don sacré d'entrer en communication directe avec les âmes, surtout avec les âmes des innocents. La demoiselle de la maison aux ifs taillés est l'une de ces voyantes, survivant, dans la période de l'automobile, à des périodes préhistoriques ou anhistoriques.

Elle est représentée avec des dons supérieurs, apte à sentir la musique de la forêt et du vent, les brises, qui sont en fait les âmes enfantines; ou, selon les rationalistes, les prétendues âmes enfantines qui ne sont que des brises, à travers les arbres et les feuilles, les fleurs et les herbes. Comment Kipling a pu tisser toutes ces conceptions si nuancées dans de la vie moderne est admirable. Ce n'est nullement du lyrisme, ni de la poésie au sens scholastique; ce sont des sortes d'ondulations psychiques qui se propagent, et que peut-être ceux-là seuls qui ont perdu des enfants encore petits peuvent ressentir avec intensité.

La Malédiction de savoir. — Maintenant on revient en Orient. C'est une notion à la fois très primitive, courante en Grèce et dans l'Egypte ancienne, qui survit en Orient et en Extrême-Orient, et qui est au fond des Mystères païens, puis des premiers siècles du christianisme, que *Celui qui sait est hors de l'Humanité.* Savoir est une malédiction; témoin Cassandre; Jésus; et la tristesse âcre des Prophètes et des Sibylles.

Alors que Kipling est au stade d'ignorance, avant que son enfant ait donné un baiser juste au centre de sa paume, il peut aller et venir; tous l'aiment, tous lui font fête. La demoiselle aveugle elle-même est pour lui pleine de sollicitude, et presque d'amour immatériel.

Mais, tout à coup, la révélation est venue. La demoiselle aveugle le sent. Elle juge qu'ayant d'autres enfants, Kipling ne doit pas s'attarder au souvenir du petit mort. Et d'autant plus qu'elle se croit elle-même dans son tort. Car elle a accaparé l'amour des âmes enfantines, qui devrait être réservé à leurs parents. Ainsi Kipling porte la peine douloureuse de savoir... et s'en va.

La Malédiction de la virginité. — Autre thème folklorique international : la vierge n'a pas droit à l'amour des enfants. Celle-là seule d'entre les femmes qui a enfanté a le droit d'être aimée. Dans le *Naulahka,* Kipling a cruellement montré ce conflit, entre la reine, la montagnarde et la jeune fille américaine, tout comme, dans *Purun Bhagat,* il a montré que, pour apprivoiser les animaux sauvages ou les enfants (voir aussi une scène délicieuse dans *Kim*), il suffit de ne pas bouger et de ne pas les regarder.

Or, la vierge aveugle, en tant que vierge, n'a pas de droits. Anxieuse, elle demande à Kipling si elle fait mal. Et Kipling, ayant son propre enfant dans le bois et la maison, dit : « *Vous,* vous avez le droit. » Car cet amour qu'elle a pour les enfants des autres, errant dans le bois sacré, est vraiment pur, sans aucune de ces faiblesses, sans aucun de ces abaissements (puisqu'elle est aveugle) qui font dans la vie courante, de l'amour des parents pour leurs enfants, toujours quelque chose de frelaté, où se mêlent la vanité, l'orgueil de dominer et le droit de propriété.

Or, et c'est ici que l'ethnographe et le folkloriste prend sa revanche sur les critiques littéraires qui ne sont que d'un pays, ou d'un cénacle : pour comprendre *Eux,* comme pour comprendre *Kim,* il faut savoir comment sentent et vivent les plus primitifs d'entre nous, en tous pays, quand, par leur naïveté spécifiquement humaine, ils s'égalent aux métaphysiciens les plus évolués, en tous pays aussi.

Ainsi dans *Eux,* Kipling s'apparente à Platon et à Lao-Tseu, et à leurs élèves, Schopenhauer, Nietzsche, Jules de Gaultier et, mais avec plus de sensibilité directe, nerveuse, à Vaininger, le théoricien du *Monde comme si.*

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Charles Oulmont : *Musique de l'Amour (Henri Duparc, ou : De « L'invitation au Voyage » à La Vie Eternelle,* Desclée De Brouwer.

L'on aura vu, dans une précédente chronique, comment et pourquoi M. Ch. Oulmont avait fait « sortir des rangs de la *Bande à Franck* l' « élève Chausson. Peut-être a-t-on retenu qu'il me restait à vous parler d'un tome second de cette **Musique de l'Amour,** consacré par le même auteur à *Henri Duparc,* ou : *De « l'Invitation au voyage » à la Vie Eternelle.*

L'importance du sous-titre de cet ouvrage est, ici, considérable : car l'on ne pourra plus désormais séparer, chez Henri Duparc, le musicien du chrétien. C'est d'ailleurs, au premier chef, la grande révélation que nous apporte M. Ch. Oulmont. Et il ne s'agit point là de « cléricalisme », mais bien de Religion; comme l'on comprend dès lors que Duparc fut le dédicataire de la *Symphonie* du « Séraphin »!

Puisque nous citons le Père Franck, notons que si M. Pierre de Breville ne peut évoquer l'âme de son maître sans y associer l'esprit de François d'Assise (1), nous penserons à notre tour à ce qu'eût pu être pour Henri Duparc la grâce d'une rencontre — au vrai et dans le temps présent — avec François de Sales.

Oh! ce n'est point que Duparc n'ait reçu, à l'évidence et directement de Dieu, la force qui devait lui permettre d'atteindre à la haute sérénité; mais combien le grand Savoyard eût aidé le pur artiste en sa volonté émouvante de faire abstraction de ses maux, d' « amoder en douceur » toute une étape de sa vie qui ne peut que *nous* apparaître comme infiniment douloureuse — à *nous,* ai-je dit, car lui, Duparc, acceptera l'épreuve, toutes les épreuves, avec une ardente soumission.

(1) Mercure de France, 1er septembre 1935.

Si Vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni, et si Vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni (les yeux de mon corps sont dans les ténèbres, mais les yeux de mon âme sont dans la lumière : soyez béni); si Vous daignez me consoler, soyez béni, et si Vous voulez que j'éprouve des tribulations, soyez encore toujours béni. Je me confie entièrement à Vous en toutes choses : je n'aspire qu'en Vous. J'espère tout de Vous. Ma confiance en Vous est illimitée et je Vous remercie à l'avance de tout ce qui m'arrivera d'heureux ou de malheureux parce que rien n'arrive que par Votre Sainte Volonté, et par conséquent pour le bien de mon âme.

Le « croyant », auteur de cette prière sublime, ne peut pas n'être point identifié — intimement, intégralement — avec le très noble musicien auquel, entre autres pages géniales, il fut donné d'écrire la phrase (à peu près d'un accent unique dans la Musique) par quoi s'achève la *Vie Antérieure.* Si nous pensons malgré nous à cette œuvre, c'est que son titre paraît s'imposer comme une manière de symbole. Composée en 1884, elle mit un point quasi final à la vie musicale *active* d'Henri Duparc, désormais considérée par le musicien comme sa vie antérieure propre et en tant que simple introduction à cette vie *transitoire* au cours de laquelle Duparc ne cessera de se préparer à la vie éternelle.

Le chrétien apportera à cette préparation, à cette épuration de tout son être, le même souci de perfection dont le musicien fit preuve dans son œuvre. Encore que parler de : souci de perfection, ne soit point, ici, l'expression convenable. Il s'agit bien plutôt de quelque chose de plus rare : d'un constant tourment de conscience, d'un scrupule de n'être point assez véridiquement l'interprète du message que l'artiste porte en soi et qui *doit* être intelligiblement transmis dans son intégralité.

Or, la grande inquiétude de Duparc, quant à son art, fut précisément ce sentiment de ne s'être qu'imparfaitement acquitté d'une mission dont cependant *il était absolument digne :* puisque nous lui devons ce que, jusqu'à ce jour, il a été écrit de plus parfait dans le domaine du poème chanté. Mais voilà bien ce que Duparc aurait lui-même contesté! Armé d'un sens critique réellement extraordinaire, cet homme qui composa la musique que l'on sait; qui laisse des

aquarelles dont, au dire de certains critiques, la facture serait équivalente à celle de son œuvre musicale; qui, en des feuillets écrits au jour le jour, exprime sur la Politique, sur la Nation française, des vues dont nous ne pouvons que reconnaître l'incontestable justesse; qui, enfin, put aborder sans effort à la plus haute spiritualité qu'il soit possible à l'humaine nature d'atteindre; Duparc, en tant qu'homme, aura gardé un exceptionnel sentiment d'humilité. L'on ne contestera guère que la somme de cette vie soit un enseignement, qu'elle appelle la méditation.

Cependant :

Il importe si l'on ne veut pas défigurer le musicien, de ne pas donner à son visage un aspect plus sévère qu'il n'eut en vérité. Nous nous réjouissons avec Charles Duparc qu'un des plus jeunes représentants de la « bande à Franck », Samazeuilh, ait fortement marqué ce point, au lendemain même de la mort de cet artiste, qui toujours craignait de ne pas se faire comprendre entièrement, par la faute d'une faiblesse d'expression, par une rapidité de jugement laissant peut-être dans l'ombre des détails qu'il regrettait ensuite, craignant même d'avoir, sans le vouloir, déformé sa pensée...

Tout en mettant à son plan l'hypersensibilité de Duparc, nous n'avons pas le droit de la négliger tout à fait, non pour nous mettre d'accord avec ce que j'ai dit au début de cette étude, mais au contraire pour donner plus de relief aux magnifiques contrastes, à la complexité du musicien, dont on ne dirait pas, d'après son dernier portrait, à interroger le regard si droit qui commençait à entrer dans la nuit, qu'il allait quitter sa vie d'artiste terrestre pour s'adonner à la contemplation totale de Dieu.

Il est de fait que la répartition des âmes dans les corps est chose bien mystérieuse et ne paraît pas toujours correspondre à l'idée que nous nous faisons de la concordance du visage et de la nature intime des êtres. Il n'est personne qui, ayant connu Duparc seulement par son œuvre, l'ait imaginé tel qu'il s'accusait au physique : « regard clair derrière les lorgnons, moustaches conquérantes, cheveux brossés en arrière, visage sans rides ». Ce portrait, qui convient admirablement au maire de Marnes-la-Coquette, car Duparc occupa cette honorable fonction! est l'un des derniers que nous connaissions de lui. Et M. Oulmont de se poser cette question :

Est-ce bien là celui qui, ne recevant plus personne, entouré de

sa subtile compagne et de ses enfants, répondait au pianiste Planté lui proposant une cure de musique :

« Ah ! ça non ! ne vous froissez pas, mais plus la musique est belle, plus elle me fait mal. »

Est-ce celui qui en sanglotant quittera la place à Blanche Selva, venue lui faire de la musique après un concert :

« J'ai été obligé de m'en aller : c'est comme si le Père Franck était là ! »

« Je vous l'ai dit, murmura alors Mme Duparc, c'est trop pour lui... »

Mais où cependant l'on croit pouvoir déceler certaines *qualités d'aspect,* si je puis ainsi dire, et en ce cas : netteté du visage et l'impression de forte franchise qu'il accuse, il faut bien reconnaître que ces signes correspondent à une réalité intérieure, celle que d'ailleurs Duparc fera tous ses efforts pour rendre *sensible;* c'est là sa grande charité envers ses proches et ses amis. L'on doit à cette fermeté du visage de Duparc autant qu'à la subtilité de l'âme sensible tapie derrière le regard direct, le tour enjoué et décidé de toutes ses lettres à d'Indy, à Chausson. Comment douter que muni, par grâce divine, d'un courage à toute épreuve au regard de ses propres maux, il ne se fût parfaitement senti de taille à apporter en toute occasion un secourir spontané (et d'autant plus efficace) là où Duparc sentait qu'il était nécessaire. Exemple la lettre de 51 pages écrite le 19 décembre 1888 à son cher Ernest Chausson, dans laquelle il refait le livret du *Roi Arthus* ?

Voici le début de cette lettre :

Comme tu vas brailler ! Je n'ose pas y penser : je te dirai même qu'après avoir bien travaillé pour toi, je viens d'être fortement tenté de te renvoyer purement et simplement ton manuscrit, accompagné de quelques observations et éloges généreux... Ma foi, tant pis ! Tu me connais : tu sais que tout ce que je désire, c'est que ton œuvre soit belle, et si je peux t'aider en quelque chose, j'en serai trop heureux. Comme je te l'ai dit, je ne suis certes pas assez bête pour vouloir te faire penser comme je pense : je ne prétends pas que ma façon de concevoir soit la meilleure : je ne prétends même pas qu'elle soit bonne : mais si tu trouves dans mon travail quelques bonnes choses, dont tu puisses tirer parti selon ta propre nature, c'est tout ce que je demande. Maintenant tu ne m'en

voudras pas, je pense, de te parler tout à fait franchement : je suppose même avec candeur que c'est pour cela que tu m'as envoyé ton drame.

Et à la 47e page :

Eh bien... mon cher vieux, me voilà à la 47e page, et je regrette d'avoir fini, tant ce travail m'a intéressé! Je ne t'ai guère parlé jusqu'à présent que de ce que j'aime le moins dans ton œuvre : maintenant je ne sais par où commencer pour te dire tout ce que j'y admire. Le langage est excellent, tout à fait ce qu'il doit être, noble et naturel : quant à tes vers, je t'avoue franchement qu'ils m'ont espatrouillé, et que, malgré la très haute estime en laquelle je te tiens, je ne te croyais pas capable d'en faire d'aussi beaux. Tu *m'épates!*

Voilà le secours à l'ami.

Voici ce que, pensant à ses proches, Duparc demandera à Dieu :

Faites que mon visage ne soit pas si triste — toujours si triste — et que je ne me laisse pas aller à de continuelles manifestations de chagrin.

J'arrête ici les faibles lueurs que j'ai pu donner sur l'ouvrage de M. Ch. Oulmont. Cet ouvrage est un document non seulement établi d'une main experte, mais par un cœur vibrant. L'auteur est plein de son sujet et saisi selon son propre aveu « d'un sentiment pieux » qu'il ne saurait récuser.

Il me reste à dire ce que je viens d'apprendre, ce qui confère désormais au livre de M. Oulmont une valeur non seulement inestimable, mais, à notre sens, *profondément émouvante :* c'est qu'à l'heure où j'écris ces lignes, un incendie vient d'anéantir à peu près tous les documents ayant permis à l'auteur de retracer, pour le futur, un portrait véridique d'Henri Duparc.Des lettres, les propres pensées du musicien réunies en une sorte de journal « au jour le jour », les souvenirs, en un mot le chartrier composé avec piété par M. Charles Duparc et ses proches, tout cela n'est plus que cendres, tout... sauf la *Prière de Duparc,* que le fils du maître avait offerte en témoignage d'estime — et quel témoignage! — à M. Oulmont.

Aujourd'hui, M. Oulmont est torturé par un scrupule. En effet, il y a peu de temps — et sous l'effet de quel pressenti-

ment? — M. Charles Duparc eût désiré confier à l'écrivain une partie des documents consultés et qui figurent dans le livre actuel. Par discrétion, par respect, M. Oulmont crut ne pas devoir accepter un dépôt si précieux, lequel ne pouvait que demeurer dans la famille Duparc ou prendre le chemin d'une de nos bibliothèques d'Etat. Quelle décision eût été finalement prise? Et maintenant, que faut-il penser en présence du fait brutal? Peut-être cela : des esquisses, des notes, une œuvre presque composée, *Roussalka,* ont été brûlées de son vivant par Henri Duparc, délibérément... Il se peut que *doive* désormais n'être connu ou préservé que ce que l'Esprit de Duparc estime être nécessaire *pour servir,* pour aider les autres dans leur mission terrestre, et, avant tout, le témoignage de sa foi : sa Prière!

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES CATALANES

Edmond de Rivals : *Pons d'Ortaffa, troubadour roussillonnais* (Revue des Langues Romanes). — Amédée Pagès : *Les Cobles de Jacme, Pere i Arnau March,* Castelló de la Plana, 1934. — Une nouvelle revue : *Quaderns de Poesia.* — Josep Carner : *La Primavera al Poblet.* — Tomás Garcés : *El Senyal,* 1935. — Jaume Agelet i Garriga : *Els Fanals del meu Sant.* Joh. Enschedé en Zoren, Haarlem, Holland, 1935.

Les écrivains catalans se sont d'abord exprimés en langue d'oc ou limousine. Nous n'avons pas encore un ouvrage vraiment clair qui explique cette pénétration linguistique jusqu'au delà de l'Ebre. Nous savons qu'elle s'est effectuée par l'intermédiaire des troubadours roussillonnais. C'est à ce titre que je retiens une monographie de **Pons d'Ortaffa,** publiée par Edmond de Rivals dans la *Revue des Langues Romanes,* bien qu'il n'y effleure pas cette question capitale et que sa plume cède trop souvent à l'appel des digressions. On ne connaît que deux poésies ou chansons de Pons d'Ortaffa, et encore les manuscrits ne s'accordent-ils pas toujours à les lui attribuer. Ce troubadour du début du treizième siècle appartient à une famille illustre. Un d'Ortaffa figure à la cour napolitaine d'Alphonse d'Aragon et devient vice-roi d'Albanie. Un autre résiste à Louis XI et Ferdinand le Catholique le choisit comme gouverneur des Comtés de Roussillon et de Cerdagne. Le troubadour ne nous est connu que par son testament, daté de 1240, et par ses deux chansons. Il déclare dans la première

qu'il a perdu son bon sens et qu'il est prêt à se faire moine. La dame qu'il aime est malveillante à son égard. A-t-il commis une seule faute? Sa seule faute est de la craindre et d'oser en dire du bien :

Je n'ai de hardiesse que pour ce qui lui plaît. Je suis comme le semeur. Je sais cacher et couvrir.

La seconde poésie contient deux métaphores dont il serait facile de montrer la fortune dans la poésie courtoise. L'amoureux est semblable à l'esclave d'outre-mer ou au navire dans la tempête. Ces métaphores seront reprises et développées par Cervantes, Lope et Gongora, mais Pons d'Ortaffa se trouve comme placé à leur origine. On ne doit pas exagérer la part de convention de ces sentiments. Si la souffrance d'amour n'était pas chose commune, le thème en serait moins répandu. Pons d'Ortaffa est discret mais il brûle de laisser une image de sa dame dans sa chanson :

La douce couleur que vous montrez et le doux sourire qui surpasse tous les autres me font trembler comme la feuille au vent mauvais.

Quelle était cette dame? La *tornada* est bien énigmatique :

Dans le Narbonnais est gentiment planté — l'arbre qui me fait mourir d'amour — et a Cabestany gentiment placé — dans un lieu fort riche sans mentir.

La strophe qui précède la *tornada* est mutilée. L'auteur s'adresse à Senyer En Berenguier et l'engage à ne pas fuir la compagnie des belles dames au retour du printemps. M. Edmond de Rivals croit qu'il s'agit ici de Berenguer de Palol, sans ajouter de commentaire. Mon premier mouvement serait de rejeter cette hypothèse, car ce Berenguer de Palol était un chevalier pauvre, et il s'agit ici d'une strophe pour ainsi dire rituelle dans laquelle le troubadour s'adressait à quelque grand seigneur. Mais on pourrait montrer que Pons d'Ortaffa était le disciple de Berenguer de Palol. De plus, ce dernier déclare dans une chanson probablement très répandue à la fin du douzième siècle « qu'il a oublié sa dame et que le printemps l'oblige à se souvenir d'elle. Il reconnaît sa faute. Il est prêt à la réparer. » Ce sont là de légers détails, j'en conviens sans peine. Mais c'est souvent un fil ténu comme celui-ci qui guide les érudits dans leurs explorations. En tout

cas, Berenguer de Palol et ses disciples présumés, Guillaume de Cabestany et Pons d'Ortaffa, sont les trois premiers troubadours de langue catalano-provençale.

On retrouve encore des formes provençales dans les **Cobles de Jacme, Pere i Arnau March,** récemment éditées par M. Amédée Pagès. L'érudit commentateur émet comme un principe « que le manuscrit le plus antique est presque toujours celui qui contient le plus de provençalismes ». Il ajoute que si Jacme est d'une langue plus catalane dans ses *cobles* que Pere, c'est parce que le manuscrit de Jacme qui date de la fin du quinzième est catalanisé.

Je me demande toutefois si les copistes du quinzième n'ont pas ramené les textes à leur vraie logique en les catalanisant. Si on peut prouver que la matière linguistique est plus belle dans leurs remaniements, les copistes ont raison. Tout cela paraîtra paradoxal à première vue; on admet sans peine qu'un texte se déforme à travers les copies. Mais dans le cas qui nous occupe, nous passons d'une langue artificielle à une expression normale, et les *cobles* deviennent plus claires et plus belles pour nous.

Ceci dit, j'ajouterai que M. Pagès a rendu un grand service aux lettres catalanes en publiant les *cobles* des trois March. Pere March s'exprime avec beaucoup de force sur la misère de notre condition et la certitude de la mort inexorable. Il nous conseille d'accepter l'adversité avec une volonté courageuse. Sa morale chrétienne est aussi une morale personnelle et sociale. Quant à Jacme, il paraît montrer plus de profondeur dans sa psychologie amoureuse. S'il développe le thème de la beauté incomparable, source du plus haut plaisir, ce thème sera repris avec plus d'harmonie mais non pas avec plus de passion par Jordi de Sent Jordi. Son débat avec le vicomte de Rochaberti sur les mérites de l'hiver et de l'été est fort ingénieux. Il en émane une sereine poésie d'almanach, qui rappelle les allégories des mois que les artisans sculptaient sur le portail des cathédrales. Arnau March ne paraît pas avoir un talent aussi vigoureux. Les *Cobles* où il montre la Vierge entourée d'une nombreuse « mesnie » peuvent être retenues.

Ce que je viens de dire des vieux poètes réduit la place que je voudrais consacrer à la poésie moderne. Je saluerai d'abord une nouvelle revue, **Quaderns de Poesia,** dont le troisième numéro est celui du mois d'octobre. Elle est dirigée par J. V. Foix, T. Garcés, M. Manent, C. Riba, J. Teixidor. Ces pages brèves où on découvre tantôt un poème de Supervielle et tantôt une sombre explosion de métaphores de l'andalou Garcia Lorca, réussissent à fondre plusieurs voix dans une harmonie subtile, comme on passe d'un disque de Manuel de Falla à une « foliada » de Lugo, mais la qualité seule est le secret de ce concert et il est juste qu'une revue publiée à Barcelone réunisse ces échos profonds de l'Ibérie.

Je ne connais point encore le dernier livre de Josep Carner, **La Primavera al Poblet** (1935). Sa poésie ingénieuse a trop souvent servi de modèle pour que j'oublie de le mentionner. Thomas Garcés réunit dans **El Senyal** quelques compositions d'une élégance rare. La précision du rythme s'y mêle au murmure voilé. Il écrit des sonatines d'une curieuse cadence. Mais il s'est demandé si la domination de cet art lui donnait droit au titre de poète moderne. Le vers libre peut certainement aspirer à une beauté inédite, surtout si l'idée du poème est une libération. Voici une pièce où s'élargit l'atmosphère même du mystère, celle des *Enfantines* de Valéry Larbaud. On y verra toute la mer glisser sous une table.

QUATRE SOUS LA TABLE

Quatre sous la table! Silence de cristal dans le repos du jeu, pénombre d'ailes. Une main que je ne vois pas les préserve. La solitude les livre à un monde plus haut où l'air est fleur et rire. Quatre sous la table! Le regard échappe à chaque visage et flotte.

Y a-t-il une cage de verre que je ne vois pas? Si près, elle nous sépare. Y a-t-il des voiles que je ne vois pas? Elles sillonnent une mer inconnue où sautent les dauphins, étincelles fugitives. Silence de cristal, une brise fine les berce.

Marins du désir, quatre sous la table! Oh! magique univers de cette nef légère. Ils ne craignent pas le lendemain tissé de mélancolie.

Dites-moi quelles îles votre rêve y découvre!

Je voudrais encore citer ici une *Ballade* d'une étrange

beauté, presque enfantine dans sa langue, mais d'une volonté impérieuse, où il exprime en se jouant les plus profonds désirs. Mais pourquoi analyser? Je sais seulement que Thomas Garcés nous révèle de nouveaux secrets, que sa poésie se balance comme un coquillage aux mille stries dans la fraîcheur de la mer.

Je lisais récemment dans le *Feu,* la courageuse revue d'Aix-en-Provence, que la peinture avait obtenu un épanouissement plus sûr que la poésie en Catalogne. J'entends bien. Comme il est difficile de juger de ces choses! Le plaisir que me donnent un Joachim Sunyer ou un Joseph de Togores, le plus grand peintre d'Espagne aux yeux d'Aristide Maillol, je le retrouve dans **Els Fanals del meu Sant,** le livre de Jaume Agelet i Garriga. J'y découvre la même netteté, le même amour des sensations. J'y respire un air subtil qui me transporte sur le même plan. Quelle habileté ingénue qui surprend la densité ou la légèreté de l'air! Chaque mot a sa couleur. Tous surgissent comme des notes vivantes d'un clavier assez simple. Mais si je traduisais, ils disparaîtraient dans ma prose. Les lanternes vertes s'éteindraient. Je ne traduirai rien; je relirai plusieurs fois les poèmes de Jaume Agelet i Garriga, avant de revoir les toiles de Joachim Sunyer au musée de Catalogne.

JOSEPH-S. PONS.

LETTRES NÉERLANDAISES

A. Den Doolaard : *Orient Express* (Querido, Amsterdam). — J. Slauerhoff : *Het Leven op Aarde* (Nijgh & van Ditmar, Rotterdam). — Gerard Walschap : *Adélaïde, Eric, Carla* (Nijgh & van Ditmar, Rotterdam). — R. Brulez : *André Terval, Scheherazade.*

Ce n'est pas en France seulement que les Paul Morand voyagent en ne voyant rien que la terre, que les Georges Duhamel et les Luc Durtain rêvent de scènes de la vie future et scrutent l'âme de l'Orient : la paisible Hollande aussi paraît maintenant dénuée de charme, puisque ses auteurs les plus remarquables ne célèbrent plus ses canaux et ses canards; et sa canaille trouve seulement encore des chantres dans l'extrême aile gauche de l'armée des littérateurs néerlandais : les Maurits Dekker et les Jef Last.

Johan Fabricius, A. Den Doolaard, Albert Helman, Jan

Slauerhoff, quatre auteurs très représentatifs, ne publient depuis tout un temps que des romans exotiques ou, pour être plus exact, des romans étrangers.

§

A. Den Doolaard, par exemple, célèbre dans son dernier roman, **Orient Express,** le rude peuple macédonien. Il se fait l'écho des aspirations des comitadjis de la Macédoine et il serait impossible au lecteur ignorant de voir en l'auteur un romancier néerlandais, tellement Den Doolaard a respiré l'air et l'âme des Balkans. On pense aux inoubliables figures de l'Oncle Anghel et de Cosma, créées par le génial Istrati, en lisant *Orient Express*, l'histoire de Milja, qui naît en plein massacre, vit dangereusement sans être nietzschéenne et meurt dans l'attentat contre l'Orient-express.

Ce qu'il faut remarquer dans ce livre sauvage d'un Hollandais civilisé, — le second roman qu'il consacre aux Balkans! — c'est l'attitude de l'auteur. Bien qu'il se prononce en faveur de l'Idée macédonienne, il me semble risqué de croire que Den Doolaard ait voulu écrire un roman révolutionnaire. Ce sportif du Nord, à l'âme exaltée et romantique, a trouvé dans les Balkans des types, tels que les Pays-Bas en produisent peu, des hommes ivres de liberté, des brutes tendres douées, tel ce Cosma d'Istrati, d'une vitalité gigantesque. Den Doolaard, enfant d'une civilisation trop cérébrale, trop bien mesurée, s'est jeté corps et âme dans ce réservoir de véritables hommes, chez qui les sentiments simples, mais réels, et les conceptions primitives et probes de l'honneur et du droit priment tout, même la vie.

Ce cérébralisme néerlandais est si prépondérant que les meilleurs représentants de la littérature néerlandaise sont des essayistes et que, même dans l'œuvre des grands poètes et romanciers, la partie créatrice est submergée par le torrent des essais. On comprend alors aisément que les romanciers les plus vitaux tâchent de s'évader de cette atmosphère, néfaste à tout acte de pure création littéraire, et errent en Italie ou dans les Balkans, ou voguent sur la mer Jaune, en quête de sensations nouvelles.

Vogue la galère, et puisque le romancier Jan Slauerhoff est médecin de bord en Extrême-Orient, il est tout naturel qu'il ait voulu diagnostiquer le fameux dragon chinois dans ses livres, dont le plus récent s'intitule **Het Leven op Aarde** (*La vie sur terre*). C'est une bien curieuse bête, qui intrigue constamment ses chasseurs.

Malraux l'ausculte longuement, anxieusement : est-il rouge ou blanc? Voilà la principale question de l'auteur de *La condition humaine.*

Slauerhoff s'en préoccupe peu. Il trouve la Chine énigmatique et belle. Aussi en donne-t-il d'éblouissantes descriptions. Celui qui est dévoré par l'amour de la Chine doit en mourir. Le héros de Slauerhoff, le marconiste irlandais Cameron, qui continue ses pérégrinations orientales, commencées dans le roman *Het verboden Rijk* (L'empire interdit), dont *Het Leven op Aarde* est la suite, nous rappelle de Saint-Avit, le héros de *L'Atlantide,* de Pierre Benoit.

Dans *Het Leven op Aarde,* comme dans *Het verboden Rijk,* on retrouve naturellement tous les accessoires indispensables pour un récit sur la Chine : des opiomanes, des bouddhistes fanatiques, des villes cruelles et hermétiques, le mépris de l'Occident, les inondations et les bandits. La révolution chinoise ici reste heureusement à l'arrière-plan. Les quelques Européens, que Slauerhoff y dépeint, sont en proie à une décadence psychique. Il analyse et peint la rencontre et le choc des corruptions orientales et occidentales de main de maître. D'une part on trouve quelques épaves humaines de la race blanche, qui sombrent dans les insanités exotiques, et d'autre part quelques faibles Chinois, qui se cramponnent tragiquement aux vieilles traditions de leur très vieux pays. La sereine indifférence, que l'auteur emploie comme un masque chinois, rend encore plus aiguë la détresse de cette vie sur terre. Quelques étincelles de la lumière de Bouddha ont bronzé les pages de ce livre, un des grands succès de librairie de cette saison si pauvre en réussites.

§

Il faut que le péché soit suivi de l'expiation! Telle est la thèse dans plusieurs romans de Grazia Deledda. Ce même

fatalisme pesant a trouvé chez le romancier Gerard Walschap un magnifique interprète, dans la trilogie **Adélaïde, Eric** et **Carla.** Adélaïde est la mère d'Eric, celui-ci étant le père de Carla. Adélaïde a pratiqué dans sa vie conjugale pendant deux ans la théorie néo-malthusianiste. Etant foncièrement catholique, elle sait qu'elle a gravement péché. Comme la Pythie dans la mythologie grecque, le curé prédit le malheur, qu'elle a appelé par sa faute sur la tête de ses proches : ou bien les époux ne se suffisent plus et un des deux cherchera « l'éternelle troisième personne »; ou bien Dieu punira leur progéniture!

Adélaïde met un enfant au monde : Eric. Elle constate que son mari reste un époux irréprochable. Il n'y a plus que ce dilemme affreux pour elle : Dieu poursuivra Eric, ou elle devra jeter son mari dans les bras d'une autre femme. La mère l'emporte sur l'épouse, mais le mari ne « marche » pas. Alors l'esprit de la pauvre Adélaïde devient trop faible pour trancher la question et la folie l'attend, puis après le suicide. Eric expie corporellement la faute de sa mère et meurt : l'auteur lui donne juste le temps de se marier très jeune : même sa paternité est posthume! Carla, la fille d'Eric, subit un long calvaire moral : elle n'a pas connu son père; sa mère se remarie avec un ivrogne et meurt, enceinte de son sixième enfant; son beau-père la brutalise; elle entre, sans avoir la vocation, au couvent et en sort quelque temps après; deux hommes la courtisent : elle rejette celui qui l'aime, pour prendre celui qui lui sera infidèle; elle se laisse battre par son mari et supporte les pires calamités avec une patience angélique; après la mort de son mari, elle connaît enfin le bonheur avec celui qui n'a cessé de l'aimer : le péché de sa grand'mère est expié.

Œuvre épique très forte, dont le rythme haletant vous bouleverse jusqu'au tréfonds de l'âme. La trilogie a déjà été traduite en allemand, sous le titre *Die Sünde der Adelaïde.* A quand la traduction française?

§

Raymond Brulez, au nom très latin, est un admirable connaisseur de la littérature française et, comme il excelle

dans les fantaisies littéraires et philosophiques, il s'impose comme un brillant esprit tout à fait français, pour qui Proust, Stendhal et Voltaire n'offrent plus de secrets.

Dans son roman **André Terval,** Brulez a raconté avec beaucoup de malice et de scepticisme souriant comment le jeune André Terval passe ses années d'adolescence, perd beaucoup d'illusions et se crée petit à petit sa philosophie épicuriste d'humeur égale. Tâcher d'être toujours d'humeur égale, c'est le meilleur remède pour devenir très vieux. Mais pour arriver à ce degré de perfection, il faut s'abstenir de tout romantisme. *André Terval* n'est pas seulement un excellent livre; c'est aussi une bonne leçon de philosophie pratique. Pareilles leçons sont rares dans les lettres néerlandaises.

La même philosophie souriante illumine le dernier livre de Raymond Brulez : **Scheherazade of Literatuur als Losprijs** (Schéhérazade ou la littérature comme rançon). On connaît l'idée fondamentale des *Mille et une nuits*. Pour échapper à une mort certaine, Schéhérazade raconte au roi Shiriar une belle histoire. Une nuit ne suffit pas et, tout comme une bonne feuilletonniste, elle réussit à capter la curiosité du roi pendant 1.001 nuits. En guise de récompense, le roi la gracie. Brulez a vu en cette Schéhérazade la sainte de la littérature. La Schéhérazade de Brulez devra pour son roi Shiriar remplir de contes tout un bloc-note.

Et voilà qu'elle raconte quelques fantaisies philosophiques : Le huitième voyage de Sindbad (une critique de la société et un persiflage de ce que les hommes entendent par le bonheur); La statue de la déesse éternelle (une attaque cinglante contre les modes artistiques, contre les « ismes »); La lanterne Aladin (critique de la commercialisation de l'art); Le faune convenable (l'antithèse culture-nature); Les deux chemins (persiflage des notions du vice et de la vertu).

Raymond Brulez, qui a déjà écrit une comédie, vient d'achever une seconde pièce : *De beste der Werelden* (Le meilleur des mondes), encore inédite, où, employant la trame du « Candide » voltairien, il place Candide et Cunégonde dans notre époque actuelle.

JEAN BAUDOUX.

LETTRES BRÉSILIENNES

Ronald de Carvalho : *Pequena Historia da Literatura Brasileira* (F. Briguiet et Cia, Rio). — Du même: *Caderno de Imagens da Europa*, et *Itinerario* (Companhia Editora Nacional, Rio de Janeiro).

Ronald de Carvalho avait remis à son éditeur les pages de la **Petite Histoire de la Littérature brésilienne**, revue et augmentée, quelques jours avant le grave accident d'automobile qui causa sa mort prématurée, le 15 février 1935. C'est la cinquième édition de cet ouvrage qui vient ainsi de nous parvenir, avec plusieurs autres livres dont il avait laissé les manuscrits achevés. La première publication en remonte à 1919. Il forme aujourd'hui un volume de quatre cents pages, et près de six cents noms y figurent à l'index des auteurs cités. Celui de l'auteur lui-même n'y est pas, mais une courte préface-biographie nous renseigne sur l'essentiel à son propos. Né à Rio-de-Janeiro en 1893, venu suivre quelques cours à Paris vers la vingtième année après d'excellentes études en lettres et en droit, il entra en 1914 au ministère des « Relations Extérieures » du Brésil, où son mérite lui fit faire une rapide et brillante carrière, avec les déplacements d'usage, missions et avancements, et avec l'enseignement que comporte une existence de ce genre. Il a beaucoup voyagé. Notons déjà que ce n'est pas, en principe, un appel de sa sensibilité qui l'éloigne des splendeurs naturelles de sa capitale natale, où de bonne heure il connut le succès. On le verra toujours y rapporter fidèlement les conquêtes de sa curiosité, qui est d'autre part très ouverte. Dès lors, les étapes de sa vie se marquent par ses livres.

En 1919, ses *Poemas e Sonetos* étaient couronnés par l'Académie brésilienne des Lettres, et en 1922, après s'être manifesté comme historien et critique, ainsi que nous l'avons vu, il figurait au début d'un excellent ensemble de portraits littéraires du moment, les *Physionomias de Novos*, de M. João Pinto da Silva. Il est assez piquant de relire aujourd'hui, après les recueils postérieurs : *Epigramas Ironicos e Sentimentais* (1922) et surtout : *Toda a America* (1926), — ce dernier recueil analysé ici même il y a quelques années, — les commentaires de ce critique, qui ne se targuait pas d'être un « découvreur » infaillible. Il montrait comment

Ronald de Carvalho se dégageait visiblement de l'influence d'Albert Samain, alors incontestable, pour se griser de lumière solaire. Alors, écrivait-il, « le spectacle de l'Univers réel, avec les opulences nababesques du paysage, l'abasourdit. Les vers lui montent comme en un bouillonnement, avec tous les avantages et désavantages correspondants. Il est véritablement tropical dans les intentions et dans les images. Il n'est pas rare de voir, sous le magnétisme de son inspiration, les choses inertes même tressaillir d'une sensibilité humaine et aiguë. »

Ces tendances parfois antagoniques « clairement délimitées, autonomes et fortes », ces « indécisions », décelaient non seulement un moment de transition, mais surtout une richesse d'aptitudes qui demeurera constante en lui. Ses « épigrammes ironiques et sentimentales », comme leur titre l'indique, marquent un retour du contrôle raisonné sur le bouillonnement de l'inspiration. Et cependant Ronald de Carvalho a renoncé ici au vers régulier auquel il avait brillamment sacrifié, pour adopter les formes du rythme les plus indépendantes. Dans son panorama de la Littérature brésilienne, ce qui lui valait un succès à longue portée, c'était la vigueur de la synthèse d'ensemble, la densité des raccourcis, la solidité de la mise en place, en deux ou trois pages, de grandes figures telles que celles de José de Alencar, Gregorio de Mattos, Azevedo, etc. D'autres l'avaient précédé dans cette tâche, principalement Sylvio Romero et José Vérissimo, et il fallait un esprit de décision incontestable, avec des lectures complètes, pour tenter de les surpasser. La préface de M. Medeiros e Albuquerque lui concédait toutes ces qualités : « Cette petite histoire n'est petite que de nom, de fait c'est un grand livre », et surtout : « Sylvio et Verissimo avaient un défaut commun : ils ne savaient pas écrire. Leurs livres, à tous deux, sont abominablement mal faits. Ceux de Sylvio ont cependant un avantage : plus incorrects peut-être, ils sont plus coulants et plus clairs. Dans ceux de Verissimo, surtout les derniers, il y a des prétentions sporadiques de classicisme, qui en viennent parfois à être comiques. Le style est dur, âpre, rocailleux. Ronald de Carvalho a cette première originalité parmi nos grands historiens de la littérature nationale : il est le premier qui

sache écrire... » Puis venait la supériorité dans la compréhension des moments, des courants d'idées, toute une précoce consécration.

Espelho de Ariel (1923) et la première série des *Estudos Brasileiros* (1924) suivirent. Le *miroir d'Ariel* a la propriété de recueillir les aspects de beauté du spectacle universel.

Seule la Beauté, qui est une invention généreuse d'Ariel, justifie la minute de souffrance que nous vivons sur la terre.

Sous ce point de vue, au moment où il arrive à la trentaine, que n'a-t-il pas interrogé? Parle-t-il de Dante, il se réfère à Francesco de Sanctis ou tel autre savant italien, comme il citera plus loin l'intégralisme d'Adolphe Lacuzon. A propos de Watteau et de Versailles, les noms de Le Franc de Pompignan, de Henri Roujon viendront sous sa plume aussi aisément que celui de Goncourt. Sur Rodenbach et Verhaeren, ses pages compréhensives laissent apercevoir Van Lerberghe, Albert Giraud, André Fontainas. Il rapproche Faust de Don Juan. Il médite sur « la torture de l'art contemporain », Russolo, Tzara, Picabia, etc., trouve que la *modernolâtrie* est aussi périlleuse que la *classicolâtrie.* Comment combattre ce grand mal du doute artistique, insuffisamment compensé par les instants de l'ivresse créatrice, se demande-t-il? Et l'on voit percer dans la réponse toute sa conscience professionnelle :

Ayons le courage de douter du doute lui-même, et, comme Antée, renouvelons nos forces à la clarté de la beauté universelle. Donnons à chaque homme le droit et l'orgueil de sa volonté créatrice.

On le voit également, en ce recueil d'études et d'articles, revenir sur certains écrivains dont il avait fort bien marqué la place en son tableau historique, mais sur lesquels il n'avait pu dire tout l'essentiel, surtout de grandes figures dont l'influence se prolonge jusqu'à nous, Machado de Assis, Castro Alves, Graça Aranha, et il campe leur personne en quelques pages incisives. A mesure que sa méthode s'est affermie par les confrontations européennes, dirait-on, il s'empresse d'en user au profit de ses études brésiliennes.

C'est sans doute l'appel de ces dernières qui l'a détourné de publier d'autres poèmes après *Toda a America,* qui consti-

tue sa réalisation la plus saillante dans ce genre. Avant de lancer ce « cri de découverte », ce chant d'enthousiasme en l'avenir du continent, il était allé au Mexique, invité officiel, « hôte d'honneur de la nation », ce qui lui permit d'adopter à bon droit un pareil titre, de chanter la nuit de Puebla, la danse de Guadalajara, aussi bien que la « romance navale » d'Antofogasta du Chili, ou le marché de La Trinité, de s'écrier : « Du haut des Andes, Amérique, du haut des sierras mexicaines, de la Lagune de l'Inca, de Punta de las Vacas, d'Orizaba et Xochimilco, je te vois couchée et intacte... » D'une part, en effet, cette poésie géographique ne pouvait inspirer beaucoup d'amplifications ni de compléments : l'admiration est forcément monocorde. Devant la magnificence des richesses de la nature, des forces indigènes, étalées sans le concours de l'homme d'aujourd'hui, le rôle de ce dernier devient très modeste, ses émotions peu variées. Les variations lyriques viennent se déployer quand la part de l'homme veut l'emporter, quand ses aspirations, ses illusions propres l'engagent hors d'un bonheur tout fait, devant des rêves difficiles. D'autre part, ces aspirations, ces illusions, le drame humain des réalisations incomplètes, ces trésors sous les mirages, tout cela, c'est l'histoire elle-même de l'Amérique, le souvenir des épreuves d'hier, l'effort de direction et de conquête des lendemains toujours imprévus.

De là les « Etudes Brésiliennes », manifestation non moins vigoureuse de cette personnalité si richement douée. « Bases de la nationalité brésilienne, Littérature, Art, Ame brésilienne » quant à la première série, Portraits de quatorze écrivains d'aujourd'hui dans la seconde, et, dans la dernière, analyse de quelques événements historiques saillants du Nouveau Monde, et des négociations diplomatiques qui s'y rapportaient (Bolivar, Canning, Pombal, Rosas, etc.).

Au cours de ces travaux, Ronald de Carvalho se trouvait, par élection, vivre dans la compagnie de personnages de marque, dans un monde inédit, dans l'évocation de passions collectives spéciales, comme celles de « la fièvre de l'or » ou d'angoisses solitaires comme celles du colon austère fixé délibérément au cœur du *sertão*. De là vient qu'il ait été porté un jour à nous emprunter un sujet classique, non un La

Bruyère ou un Marivaux, mais qu'il nous ait donné ce *Rabelais et le Rire de la Renaissance* (1931), d'une information si complète et si lucide, mais surtout d'une animation si chaleureuse. Il aime en lui le critique des théories inutiles, le réaliste agissant, « l'avocat de la liberté, de la justice et du sentiment du sol natal. Les voilà, certes, les vraies mesures du génie français. Pour défendre mieux toutes ces mesures, Rabelais fut généreusement démesuré. Il est arrivé à l'équilibre profond par le désordre apparent. » L'éducation au grand air, en contact avec la réalité, préconisée par Rabelais, serait la plus opportune aujourd'hui pour former les hommes nécessaires à l'Amérique. Et surtout, par ces fréquentations idéales d'Europe et d'Amérique, Ronald de Carvalho aiguisait progressivement son jugement. Le jugement, dit l'analyste, est une comparaison abrégée, une comparaison dont un des termes est subtilisé, mais n'en est pas moins nécessaire. Quand ce terme manque, le jugement reste flottant, et tel est le cas pour les littératures des pays neufs. Ayant fait de nouveaux séjours à Paris, collaborant à de nombreux périodiques, donnant des conférences, cet écrivain sud-américain se révisait sans cesser le contact avec de hautes réalités, enrichissait le stock de ses comparaisons tacites. **Cadernos de Imagens da Europa** reflète cette activité, commente le pangermanisme, les résultats du développement du cinéma, l'influence d'André Gide, avec une indépendance d'opinions qui n'a rien de superficiel. De plus en plus, Ronald de Carvalho devenait une voix autorisée, son information s'étendait, son style gardait la même tenue, son équilibre élargissait ses bases.

En le perdant, l'intellectualité brésilienne s'est sentie gravement atteinte. Sans doute, la jeune génération court déjà sur d'autres pistes, mais lui-même, dans sa maturité aisée, sa gravité sans raideur, ne reste-t-il pas frémissant encore de jeunesse! Pour témoigner que son influence se serait accrue, rien ne vaut, à notre avis, ce tout dernier petit livre intitulé **Itinerario,** suite de simples croquis de voyages aux Antilles, aux Etats-Unis, au Mexique, d'une concision, d'une finesse, d'un goût exquis. C'est l'artiste, amoureux des parfums, des musiques, des couleurs et des formes de la vie, de la vie

américaine, qui garde le dernier mot. Il venait d'être élu, après Coelho Netto, prince des prosateurs brésiliens. L'ensemble de sa production reste imprégnée d'une aristocratie foncière, libérée des grillages de notre Europe et comblée des griseries d'une nature prodigue, mais allant retrouver d'elle-même l'exemple de la noblesse et le sens de la mesure.

MANOEL GAHISTO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyage

Marguerite Bourgoin : *La Turquie d'Ataturk.* Illust. de l'auteur; Rey. 12 »

Paul Cazin : *Paul qui roule. (Pologne. Italie).* Illust. de Jacques Vallery-Radot; J. de Gigord. » »

Albert Garreau : *Le pèlerin de Paris;* Grasset. 15 »

Art

Alfred Leroy : *Histoire de la peinture française au* XVIIe *siècle* 1600-1700. *Son évolution et ses maîtres.* Avec 40 illust.; Albin Michel. 20 »

Criminologie

Marcel Rogeat : *Mœurs et prostitution;* Nouvelles Editions latines, 7, rue Servandoni, Paris. 10 »

Education

Divers : *L'Arc en fleurs,* poésies modernes, choisies par A. Got pour la jeunesse, 3e et dernière partie. Préfaces par Guy Lavaud et Paul Fort; Bourrelier. 10 »

Doctoresse Marie Montessori : *L'Enfant,* traduit par Georgette J.-J. Bernard; Desclée de Brouwer. » »

Graphologie

Raphaël Schermann : *L'écriture ne ment pas.* Préface de J. Crépieux-Jamin. Traduit par Ivan Goll; Gallimard. 15 »

Hagiographie

André Bellessort : *Voyages de Saint François-Xavier.* Avec 13 h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,50

Histoire

M. Grandidier de Matons : *Le mystère de Jeanne d'Arc.* (Coll. *Les énigmes de l'histoire*); Alcan. 15 »

Linguistique

J.-A. Place : *Essai sur la phonétique historique du latin et sur sa prononciation à l'époque classique;* chez l'auteur, 42, allée Vascosan, Pavillons-sous-Bois, Seine. 20 »

Littérature

Daniel : *Chants et pensées*, 1901-1918, recueillis par Gemma. Préface de Max Hébert; Fischbacher. 12 »
Théodor Haecker : *Virgile père de l'Occident*, traduction de Jean Chuzeville; Desclée De Brouwer. » »
Keyserling : *Sur l'art de la vie*; Stock. 15 »
Docteur Robert Le Masle : *Le Professeur Adrien Proust*, 1834-1903. Avec un portrait; Lipschutz. » »
José Marti : *America*, traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre. Préfaces de Jorge Manach, Juan Marinello et Félix Lizabo; Institut international de Coopération intellectuelle. Dépôt: Stock. 12 »
Blaise Pascal : *Les Pensées*, classées et commentées par Henri Massis; Grasset. 25 »
Lyle Saxon : *Lafitte le pirate*, traduit de l'anglais par Andhrée Vaillant. (Coll. *Les histoires extraordinaires*); Gallimard. 15 »
Louis Wilmet : *Notre Reine Astrid*. Avec des illust. Lettre-préface du Cardinal van Roey; Dupuis fils et Cie, Charleroi, Belgique. 12 »

Mœurs

Simonin Bazin : *Voilà taxi;* Gallimard. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Enrico Caviglia, Maréchal d'Italie : *Les trois batailles de la Piave*, traduit de l'italien par Marcello Bettoya et Paul Bodelle. Avec des cartes; Nouv. Revue critique. » »

Poésie

Georges Bénard : *La chanson de nos vingt ans;* Nouv. Editions latines. 10 »
Claudine Chonez : *Morsure de l'ange;* Corréa. » »
Eric E. de Diesbach Belleroche : *Inquiétudes;* Nouv. Société d'éditions, Bruxelles. 10 »
Charles Andrey Dupuis : *Au hasard de leurs mains ouvertes*. Imagé par Hector de Pétigny; Impr. Wacquez, Douai. » »
J. Gratelot-Lemercier : *Le livre du parrain*. Illust. de F. Ch. Octobon; Revue des Indépendants. » »
Emlie Rossignol : *Sonnets de guerre et de paix;* La Revue littéraire et artistique. » »
Renée Thomas : *Ombres et lueurs*. Lettre-préface de Francis Jammes; Figuière. 6 »

Politique

Amiral Castex : *De Gengis-Khan à Staline ou les vicissitudes d'une manœuvre stratégique* 1205-1935; Soc. d'Editions géographiques, maritimes et coloniales. 10 »
K. S. Chandan : *L'Europe à l'aube de* 1936. *La S. D. N. devant la suprême épreuve. Les conflits internationaux. L'angoisse de la guerre ou le triomphe de la paix;* Publications France-Balkans, 3, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris. 20 »
Mariano H. Cornéjo : *Le déséquilibre constructif*. Avec une lettre du Président Edouard Herriot. Préface de M. Joseph Barthélemy; Alcan. 15 »
François de Tessan : *Voici Adolf Hitler;* Flammarion. 12 »

Questions militaires et maritimes

Général Visconti-Prasca : *La guerre décisive*, traduit de l'italien par C. Vidal. Préface du général A. Niessel; Berger-Levrault. 15 »

Questions religieuses

Augustin Cochin : *Abstraction révolutionnaire et réalisme catholique;* Desclée De Brouwer. 15 »
René Schwob : *Solitude de Jésus-Christ*. Avec 8 illust. h. t. en héliogravure; Desclée De Brouwer. 15 »
Joseph Turmel : *Histoire des dogmes*. Tome V: *La grâce actuelle. Les Sacrements. Baptême. Confirmation. Eucharistie. Mariage;* Edit. Rieder. 60 »

Roman

Monte Barrett : *La femme en bleu*, (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Simone Berson : *La chair dispose;* Flammarion. 12 »

André Billy : *Quel homme es-tu?* roman moderne; Flammarion. 12 »

Louis Bromfield : *Un héros moderne*, traduction de Berthe Vullemin; Stock. 15 »

Jeanne Broussan-Gaubert : *Pêcheuse de lune;* Edit. Montaigne. 12 »

Jacques Chardonne : *Les Destinées sentimentales*. III : *Porcelaine de Limoges;* Grasset. 15 »

Roland Charmy : *Les sculpteurs d'âme;* Baudinière. » »

Alphonse Daudet : *Froment jeune et Risler aîné;* Nelson. 7 »

Edouard Letailleur : *Le squelette de la rue Scribe*. (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Marie-Françoise : *La pénible confession de Ginette;* Figuière. 10 »

Pierre Michalon : *Le pullman sanglant*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Michel Georges-Michel : *Le baiser à Consuelo;* Baudinière. » »

Piersuis : *Bourrasque bédouine*. (Coll. *Les romans marocains*); Edit. du Moghreb, Casablanca. 15 »

A. de Pouvourville : *L'œil nº VII;* histoire vécue; Baudinière. 6 »

Jacques de Rancourt : *En marge de la mort;* Nouv. Editions latines. » »

Charles de Richter : *Le cauchemar de la corde*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Anna Seghers : *Le chemin de février*, traduit de l'allemand par Jeanne Stern; Edit. sociales internationales. 12 »

Tancrède de Visan : *Sous le signe du Lion;* Denoël et Steele. 15 »

André Wald : *Voir;* Figuière. » »

Edgar Wallace : *Sanders*, traduit par T. Thomassin; Hachette. 12 »

Sciences

Annuaire de la Société de secours des Amis des Sciences de 1935; Gauthier-Villars. » »

Sociologie

Norbert Bartosek : *La stérilisation sexuelle, son importance eugénique, médicale, sociale;* Pensée et action, Bruxelles. 5 »

Marcel Braibant : *L'agriculture française, son tragique déclin, son avenir;* Colin. 10 »

Louis-Marie Ferré; *Les classes sociales dans la France contemporaine;* chez l'auteur, Saint-Léger-les-Yvelines (S.-et-O.) et Messageries Hachette. 35 »

Raphaël Fontanieu : *L'heure est proche;* Edit. Liberté, 6 *bis*, rue de l'Abbaye, Paris. 3,50

Hector Talvart : *La morale du couple*, essai sur l'harmonie des sexes; Impr. Prax, La Rochelle. » »

Théâtre

Marcel Clavié : *La Jeannette*, drame rustique en un acte, nouvelle version; Impr. Centrale, Liége. » »

Grégorio et Maria Martinez Sierra : *Le chant du berceau*, comédie en 2 actes, traduite de l'espagnol par G. Koeckert et Madany; Desclée De Brouwer. » »

Varia

Paul Allard : *La guerre des espions;* Flammarion. 12 »

MERCURE.

ÉCHOS

Mort de Marcel Rouff. — Les soixante-dix ans de Romain Rolland. — Le soixante-dixième anniversaire de Léon Chestov. — Kipling et Conrad. — Le tombeau de Kipling. — « Le Homard à la Coppée ». — La crise des théâtres et de l'Opéra-Comique. — Frégoli en Abyssinie ou l'heureuse fortune d'un ventriloque. — Errata. — Le Sottisier universel.

Mort de Marcel Rouff. — Agé de 57 ans seulement, il a succombé le 3 février à une longue et douloureuse maladie. C'était un homme de cœur, très sympathique, et c'était aussi un bon écrivain, plein d'imagination, de fantaisie, d'humour, et qui souvent, sous la surface volontiers légère, laissait entrevoir un fond solide. Voici une liste incomplète de ses principales œuvres : *Anaïs, ou l'heure des élites* (Crès) ; *Guinoiseau* (Stock) ; *Jubabeau* (Emile-Paul) ; *L'Homme de cinquante ans* (Nouvelle Revue critique) ; *L'Homme et la montagne* (Emile-Paul) ; *L'Homme que l'amour empêcha d'aimer* (Emile-Paul) ; *La Vie de Chateaubriand* (Kra) ; *La Vie et la Passion de Dodin-Bouffant* (Stock) ; *Les Devoirs de l'amitié* (Aneline) ; *Les Etranglés* (Emile-Paul) ; *Sur le Quai Wilson* (id.) ; *Voyage au monde à l'envers* (Crès).

Cette liste a pu rappeler à nos lecteurs quelques ouvrages dont ils ont eu la primeur dans les pages du *Mercure*, où ils ont lu aussi les chroniques qu'il a, pendant plusieurs années, publiées sous la rubrique *Gastronomie* et sous le nom de son héros Dodin-Bouffant; car Marcel Rouff était un gastronome très distingué et expert dans son art. Rappelons qu'il était un des membres les plus appréciés du petit groupe d'écrivains et d'éditeurs qui se réunit tous les mois au déjeuner dit du Grand-Perdreau, et dont le président d'honneur est M. Maurice Donnay. Rouff y retrouvait ses amis Alfred Vallette et Louis Dumur, pour lesquels il avait une vive affection.

Outre les œuvres citées plus haut, il a fait paraître, en collaboration avec Curnonsky, dans la collection « La France gastronomique » (F. Rouff, éditeur), plus de vingt ouvrages illustrés de nombreuses gravures et qui forment un excellent guide du voyageur à travers les provinces françaises : *Environs de Paris* (2 vol.) ; *L'Alsace; L'Anjou; L'Orléanais; L'Aunis, La Saintonge, L'Angoumois; La Bourgogne; La Bresse, le Bugey, le Pays de Gex; La Bretagne; La Franche-Comté; La Normandie; La Provence; La Savoie; La Touraine; Le Béarn; Le Dauphiné; Le Maine et le Perche; Le Nivernais et le Bourbonnais; Le Périgord; Le Poitou, la Vendée; Le Roussillon et le Comté de Foix; Le Vivarais, le Rouergue et le Gévaudan; Lyon et le Lyonnais; Paris* (2 vol.).

Marcel Rouff vaut mieux qu'un souvenir. Des parties au moins de son œuvre méritent de survivre à ce charmant écrivain. — L. M.

§

Prix littéraires. — L'Académie Montaigne a décerné son prix (1.000 francs) à M. Raoul Toscan pour son ouvrage : *La Curieuse Histoire de Nevers,* et le prix Poésie-Caravelle, qui consiste en l'édition d'un manuscrit, à M. André Blanchard pour *Elle et le Jour.*

§

Les soixante-dix ans de Romain Rolland. — La célébration de ce soixante-dixième anniversaire par les admirateurs du noble écrivain a été l'occasion de commentaires nombreux dans la presse, sur l'homme et son œuvre. Le temps a apaisé les passions qui, naguère, portaient sur cette œuvre des jugements excessifs : c'est l'avantage de la vieillesse d'inspirer (même aux autres) la sérénité lucide où déjà commence à poindre l'aube de la postérité.

Dans l'œuvre la plus digne de l'immortalité, on aperçoit des éléments périssables. C'est au temps à faire le triage. Sans avoir la présomption de le devancer, on peut affirmer dès aujourd'hui que, dans l'œuvre de Romain Rolland, des éléments possèdent l'esprit de vie : c'est son grand idéalisme humain, c'est son amour du beau, c'est son culte de la conscience, sa foi dans la spiritualité souveraine. Que cette foi intransigeante ait pu l'emporter jusqu'à un absolu dangereux, dans ce monde où ni les penseurs ni les apôtres ne sont les maîtres et où, comme l'a dit un grand poète, « l'action n'est pas la sœur du rêve », — c'est là un de ces problèmes redoutables et un de ces drames douloureux qui diviseront les hommes longtemps encore. Il restera en tout cas à Romain Rolland (comme à Tolstoï, par exemple, dont la pensée inspira parfois la sienne) la grandeur et la sincérité qui animent ses doctrines.

Plus soucieux d'être penseur qu'artiste, il fut pourtant, et jusqu'au délire, un adorateur du grand art qui exalte et vivifie, et le meilleur de son œuvre est consacré à magnifier les artistes suprêmes, surtout ceux de la musique. C'est ce qui illumine de ferveur son *Jean-Christophe,* — cette épopée intérieure, le premier de nos romans-fleuves, — et c'est ce qui, à quelque parti qu'on appartienne, doit rallier l'unanimité des hommages sur Romain Rolland, célébrateur de Shakespeare, de Gœthe, de Michel-Ange, de Wagner, et que son enthousiasme profond pour Beethoven, pour Hændel, éléva jusqu'à la grâce d'être vraiment un révélateur de ces génies célèbres et mal connus, mal embrassés, parce qu'ils sont trop vastes. — L. M.

§

Le soixante-dixième anniversaire de Léon Chestov. — Le *Mercure de France* fut, parmi les revues de langue française, la

première à accueillir la pensée de Léon Chestov lorsque ce philosophe vint se fixer à Paris, riche déjà d'une œuvre qui lui avait acquis en Russie une notoriété de premier plan. Deux seulement de ses ouvrages, *La nuit de Gethsémani* et *Les révélations de la mort*, avaient été traduits chez nous quand M. Boris de Schlœzer qui possédait, par le texte russe, la connaissance de l'œuvre entière, la présenta aux lecteurs du *Mercure de France* en une étude qui la révéla au public français.

Peu de temps après, je donnais au *Mercure* sous ce titre : *Les limites de l'Intelligence et de la Croyance*, un article qui forma l'introduction à *L'idée de bien chez Tolstoï et chez Nietzsche*, livre publié en 1925 aux *Editions du siècle.* C'est enfin en 1923 qu'avait paru au *Mercure de France* la magistrale étude de Chestov lui-même, *Les favoris et les déshérités de l'Histoire, Descartes et Spinoza*, qui donnait la mesure de cette pensée singulièrement originale où, dans une langue incisive, le concret affleure toujours l'abstrait et le vivifie. Depuis lors, la plupart des livres de Chestov ont été traduits dans notre langue.

Je cite dans leur ordre de publication, aux éditions de la Pléiade, et ensuite du Sans-Pareil, *La philosophie de la Tragédie* (*Dostoïevski et Nietzsche*), *Sur les confins de la Vie*, *Le Pouvoir des clefs*, et, chez Gallimard, des *Pages choisies* évocatrices des principales orientations de l'œuvre. En même temps, la réputation mondiale de Chestov s'affirmait par l'accueil que réservaient à sa pensée, en un nombre égal ou supérieur de traductions de ses livres, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, le Japon et jusqu'à la Chine.

Au moment où Chestov atteint sa soixante-dixième année, le *Mercure de France* ne saurait se désintéresser de l'initiative prise par les amis de Chestov qui, à cette occasion, ont entrepris de participer par souscription à la publication d'un nouvel ouvrage consacré à Kirkegaard, en qui le philosophe de *La Lutte contre les évidences* a rencontré la pensée la plus proche de la sienne. Inaugurée avec *Les révélations de la mort*, cette lutte contre les évidences, qui est une révolte contre la réalité suscitée devant notre esprit par les perspectives de la raison, Chestov n'a cessé de la poursuivre en une série d'études publiées par la « Revue philosophique », *Mémento mori, Qu'est-ce que la Vérité?, Parménide enchaîné, Dans le taureau de Phalaris, Athènes et Jérusalem.*

Engagé dans cette lutte paradoxale, Chestov a découvert en Kirkegaard un allié. C'est à la rencontre de cette inspiration avec la sienne qu'il a tenté, avec son nouveau livre, de donner une satisfaction au souci obstiné qui le hante et dont on peut dire qu'il inaugure un nouveau mysticisme. Dépassant les formes purement reli-

gieuses de la mystique, une telle pensée se fonde sur une sensibilité qui oppose, à un pessimisme invincible à l'égard de la réalité du monde, les virtualités inconnues, insoupçonnées peut-être, d'une espérance également invincible.

A tous ceux qu'intéresse l'héroïsme de cette entreprise, il importait de signaler, qu'en ce qui touche aux conditions de publication du *Kirkegaard* de Chestov, ils pourront se renseigner auprès du comité des amis de Chestov qui a son siège au domicile de M. Boris de Schlœzer, 5, rue de l'Assomption, Paris (XVI[e]).

Je noterai seulement ici que le nouvel ouvrage de Chestov, — *Kirkegaard* — est traduit par madame Rageot, fille du philosophe, en collaboration avec M. Boris de Schlœzer, auteur de toutes les traductions précédentes en langue française. — J. DE GAULTIER.

§

Kipling et Conrad. — Lorsque en avril 1895, Joseph Conrad publia la *Folie Almayer,* son premier livre, il y avait dix ans que Rudyard Kipling avait publié le sien (bien qu'il fût de neuf ans son cadet), et depuis lors, la plupart de ses poèmes et une grande partie de ses contes. Il venait de faire paraître le premier et le second de ses *Livres de la Jungle.* C'était un écrivain déjà célèbre, mais discuté. Il l'était encore trois ans plus tard, si l'on s'en rapporte à une lettre de Conrad à son ami Sanderson dans laquelle il lui annonce qu'il va faire paraître dans le premier numéro de *The Outlook* un article sur Alphonse Daudet qui vient de mourir, et il ajoute :

Je viens d'envoyer un second article. C'est un article sur Kipling, provoqué par une critique stupide. Cela s'appelle *A propos d'une certaine critique.* Cela paraîtra dans le numéro 2.

L'article ne parut pas dans *The Outlook,* ni ailleurs : on ne sait pourquoi. Conrad n'y fit aucune allusion dans sa correspondance. De loin en loin, les deux hommes se rencontrèrent; chacun d'eux lisait les livres de l'autre. Dix ans après ses débuts, Conrad n'était encore apprécié que d'un cercle restreint, quoiqu'il eût publié, entre autres ouvrages, *Le Nègre du « Narcisse », Typhon, Jeunesse, Lord Jim.* A l'automne de 1906, il fait paraître *Le Miroir de la Mer,* et c'est alors, de la part des principaux écrivains notoires en Angleterre, un mouvement d'admiration émerveillée. De Montpellier où il passe l'hiver, Conrad écrit à un ami : « Kipling m'envoie une lettre enthousiaste. L'ère des miracles s'ouvre. La fin du monde approche. »

Cette lettre, Conrad (qui ne conservait guère de papiers) la joignit à quelques encouragements reçus à ses débuts et à ses certificats maritimes. Kipling, qui se refusait absolument à auto-

riser la publication d'aucune de ses lettres, autorisa pourtant vingt ans plus tard la reproduction de celle-là. Elle parut dans une des douze plaquettes d'impression et de formats divers, réunies sous le titre général de *Twenty Letters to Conrad. London, MCMXXVI. The First Edition Club.* La teneur de la lettre, datée du 9 octobre 1906, est celle-ci :

Cher Conrad. Quel livre sur la Mer! Je l'ai ouvert dès son arrivée et j'ai navigué dessus jusqu'à l'heure du coucher. Je connaissais naturellement la description des vents, que je trouve presque aussi splendide que la description de l'obscurité dans *Typhon*, mais j'ai tout lu et relu, et je vous en remercie chaleureusement et en toute gratitude. Cela doit faire encore plus d'impression sur un homme qui a connu la mer à bord de voiliers que ce n'en fit sur moi : et c'est tout dire.

§

Le tombeau de Kipling (Notes de bibliophilie).

Le Livre et le Second Livre de la Jungle; Les Bâtisseurs de Ponts; ill. de Deluermoz (Mornay). — *Le Livre de la Jungle* (Le Livre contemporain). *La Chasse de Kaa* (Javal et Cie), ill. de Jouve. — *Lettres du Japon,* ill. de Tirman (Kieffer). — *Le Livre de la Jungle,* ill. de De Becque. — *Kim,* ill. de Fouqueray (Kra). — *Kim,* ill. de F.-L. Schmied (Gonin, Lausanne). — *Le Livre et le Second Livre de la Jungle* (Mercure de France).

Au moment où meurt Kipling et où d'autres prennent la mesure définitive de son œuvre, il est émouvant de confronter les images qu'ont données de cette œuvre peintres, graveurs et xylographes. Rares sont les textes qui ont fait fleurir avec tant de vigueur et d'abondance le bois, le cuivre, la pierre. A feuilleter ces beaux livres, ces suites de dessins, à les considérer aujourd'hui dans leur ensemble, on ne peut se tenir d'y voir un monument élevé à la gloire de Kipling, semblable à ces « tombeaux » dont on suspend l'architecture sonore sur le sommeil des maîtres de la musique. Peu de poètes, il est vrai, ont proposé à l'artiste des thèmes d'une telle richesse plastique et décorative. Il convient de noter que les bibliophiles n'ont pas ménagé leurs encouragements; Louis Barthou, qui n'avait pas cependant un goût très vif pour les livres illustrés, avait fait entrer dans sa bibliothèque et habillé avec une particulière magnificence les *Jungle* de Deluermoz. Mais Deluermoz a senti, pénétré, interprété Kipling avec un singulier bonheur. Il apportait cet esprit de subordination au monument qui guidait les imagiers et qui vaut pour un livre comme pour une cathédrale. Kipling, toujours présent, inspire, domine, et la personnalité de l'artiste ne se dégage qu'avec plus d'évidence. Celui-ci a abordé le poète avec simplicité et franchise, sans souci excessif de stylisation, ni parti pris décoratif.

Alors que d'excellents artistes se fourvoyaient, cédant à la hantise de la « couleur » ou s'appliquant à mettre en page des planches zoologiques comme s'ils illustraient Buffon, Deluermoz entrait dans

la Jungle comme dans son propre domaine. Mais c'est la Jungle de Kipling. Sensible au jeu des muscles, aux moirures des pelages, l'illustrateur ne sacrifie jamais la vie à la forme, et de plus il excelle à dégager toujours le sentiment « humain ». Il sait — et il n'a garde de l'oublier — que ses modèles ne sont point des bêtes ordinaires, mais les héros d'un poème épique.

Cette vérité, Jouve aussi en est pénétré, mais réagit devant elle fort différemment. Sous le déplacement des lignes, les reflets des peaux et des fourrures, il saisit la structure, il voit par masses immobilisées dans un bel équilibre décoratif. Il atteint ainsi à la grandeur. La rançon de cette grandeur, c'est qu'elle est un peu froide. Volontairement, Jouve ignore un des caractères de l'épique : le familier (qui, chez Kipling, se teinte naturellement d'humour). Les animaux, saisis dans une attitude qui les exprime tout entiers, et où la recherche du style s'efforce à rejoindre celle de la simplicité, ont l'air, comme dans un bas-relief ou une mosaïque, fixés au flanc d'un mur. On ne peut qu'admirer cette maîtrise qui impose la durée. Sens du mythe, de la splendeur marmoréenne, art volontiers impassible, voilà par quoi Jouve a donné, par exemple, une si magnifique interprétation de Leconte de Lisle.

C'est un contraste charmant qu'offre H. Tirman avec ses *Lettres du Japon*. Ici, l'illustrateur eût pu solliciter indiscrètement l'écrivain, étaler en marge de notes de voyage un bariolage pittoresque; mais il a respiré dans ces pages un parfum d'humour léger, mêlé à ceux du camphre et du thé vert; et il a bien vu où était la vraie couleur. « Il y avait là du crêpe terre-cuite où se groupaient des chrysanthèmes d'ivoire. » Et c'est en effet, terre-cuite sur ivoire, une guirlande interrompue qu'il déroule d'un chapitre à l'autre et où alternent les fleurs, les fruits, les oiseaux. Commentaire en sourdine qui est, non une distraction pour l'œil, ou une violence, mais un repos, un accompagnement.

On retrouve la chaleur, l'éclat, dans les aquarelles sonores, veloutées de Fouqueray, pour *Kim;* on se complaît au jeu des couleurs, — jamais crues, et quelle virtuosité dans certains ciels verts, dans de sculpturaux éléphants violets — qui caractérise la Jungle de De Becque!

Enfin, il faut mettre à part l'incomparable édition de *Kim*, illustrée par F.-L. Schmied. Ce magnifique artiste qui puise aux sources mêmes de la couleur et de la lumière, en plein Orient, a commenté *Kim* avec la somptuosité, tempérée cette fois par le commerce des miniatures thibétaines et des dessins japonais, qu'il a mise à enluminer les textes primitifs et bibliques. Tout nourri d'inspirations syriennes et byzantines, au point que ses compositions s'apparentent

aux miniatures orientales et aux fresques ravennates, — car, semblable encore aux vraies miniatures, une aquarelle de lui est de proportions monumentales, — il s'est créé un art aussi éloigné que possible du pastiche, vraiment original, d'un accent moderne qui saisit. Il faut admirer aussi la maîtrise avec laquelle Ph. Gonin a gravé les bois; c'est une œuvre d'artisan qui fait honneur à notre époque. Tout cela fait de cette édition, tirée seulement à 140 exemplaires sur japon, et d'ailleurs épuisée, un monument digne du poète impérial.

Il est un peu surprenant néanmoins de noter que *La Jungle* et *Kim* composent presque à eux seuls cet ensemble imposant. Là, autant que la préférence de l'artiste, c'est l'étroite exigence du bibliophile, la tyrannie du public qui se font sentir. Il fallait du courage et du goût pour faire les *Lettres du Japon*. Mais si on exclut des éditions enfantines ou populaires, que voit-on d'autre? — Une belle édition des *Bâtisseurs de Ponts* qui vient de paraître (1), et pour laquelle Deluermoz a donné une nouvelle suite remarquable. Il a évité tout ce qui, dans le texte, lui eût permis de se répéter sans risques. La vie puissante de la Jungle s'efface devant la peine, les passions des hommes. Aussi les couleurs se taisent. On ne saurait le regretter. Au bois de teinte, on préfère le camaïeu ou le blanc et noir. D'autant que Deluermoz ne cède pas au goût de blanc et noir « purs » qui parut si moderne. Combien de bibliophiles qui montrèrent de la complaisance à cette naïveté qui n'était que gaucherie et lourdeur, feuillettent avec désolation certain livres de l'époque 1925? Deluermoz ne craint pas les gris qui modèlent. Et parfois, une tache blanche, reflet d'eau ou zébrure d'éclair, n'en éclate qu'avec plus de force. Il arrive que l'artiste retourne comme à sa source à la fantaisie, à la transposition poétique et qu'il en imprègne le réalisme du sujet. Ainsi son chameau emballé, galopant à travers les nuages. Il faut noter aussi le beau métier de Beltrand et Prost qui ont gravé les bois.

Les écrivains se méfient généralement des illustrations qui les défigurent. Mais je crois bien qu'en voyant sortir de la page, mufle et poitrail puissants, son taureau brahmane parmi les indigotiers, Kipling n'eût pas hésité à le reconnaître, et qu'il eût aimé ce livre.

A ces ouvrages illustrés, il convient d'ajouter la belle édition du *Livre* et du *Second Livre de la Jungle* (Mercure de France), tirée à 550 exemplaires sur pur fil Lafuma, et que goûteront particulièrement les bibliophiles qui, à l'illustration la plus parfaite, préfèrent un beau texte sans parure. — Y. FLORENNE.

(1) Dans « Les Beaux Livres ».

§

« Le Homard à la Coppée. » — Nous signalions le 1er février dernier qu'en 1880, c'est-à-dire quatre ans avant l'édition originale des *Sonnets du Docteur* (Camuset), Nadar attribuait le fameux sonnet à Monselet.

— Mais, nous écrit un de nos lecteurs, M. Marchand, deux ans plus tôt, dans la *Lune Rousse* d'André Gill, le 28 juillet 1878, le fameux sonnet avait paru sous la signature du Dr Camuset.

Nous nous sommes reportés à la collection de la *Lune Rousse* : c'est exact.

La question est donc résolue? Le sonnet est de Camuset?

Que non! Pas si vite!

En effet on lit dans le numéro suivant de la *Lune Rousse* (4 août 1878) :

> La semaine dernière, on nous a communiqué un sonnet, « le Homard à la Coppée » que nous avons inséré en le signant : *Dr Camuset*. Un véritable Dr Camuset nous a écrit pour protester contre cet abus de son nom. Nous enregistrons ici sa protestation et mettons à la signature susdite un deleatur rétrospectif.

Il reste à savoir pourquoi la *Lune Rousse* avait eu l'idée de signer le sonnet : « Dr Camuset ».

Ne peut-on pas croire, avec M. Marchand, que le Dr Camuset, qui venait d'ouvrir un cabinet médical à Dijon, qui était connu dans les milieux médicaux pour sa collaboration à un grand traité de clinique et un ouvrage d'ophtalmologie, avait quelque raison de craindre qu'une réputation de poète un peu grivois lui nuisît dans l'esprit de ses confrères et, surtout, de ses clients? Sans doute, il publia ses vers quelques années après, mais sans nom d'auteur et à tirage très limité. C'était tout autre chose que la publicité d'un journal satirique répandu à des milliers d'exemplaires. — L. DX.

§

La crise des théâtres et de l'Opéra-Comique. — Elle ne date pas d'aujourd'hui, témoin cet écho, emprunté au *Journal des Dames et des modes :*

> Aux nombreux sinistres dramatiques qui affligent depuis quelque tems les amis de la littérature, il faut ajouter la faillite, prononcée il y a quelques jours, des directeurs et propriétaires du théâtre Molière. Il serait vraiment urgent que l'on fondât une compagnie d'assurances dramatiques et théâtrales (15 septembre 1831).

Pendant ce temps, devant le refus du directeur du Théâtre Italien de lui accorder le fort cachet, la Malibran, — rien n'est nouveau, — courait la province :

> Mme Malibran tient rigueur à Paris. Parce que le directeur du Théâtre Italien refuse de lui donner *quinze cents* par soirée, elle aime mieux par-

courir, avec M. de Beriot, toutes les villes et bourgades de France, chantant, courant toujours. Caprice d'artiste et de jolie femme... (15 octobre 1831).

Enfin, l'Opéra-Comique se décidait à rouvrir, après une longue fermeture. On y réclamait des « nouveautés » :

L'Opéra-Comique si long-tems fermé, si long-tems en proie à des discussions de tous genres, vient enfin d'ouvrir ses portes. C'est un séjour que la mode est toute disposée à adopter, si l'administration montre du zèle, de l'activité et donne beaucoup de nouveautés. Les dames y sont actuellement en majorité (25 octobre 1831).

§

Frégoli en Abyssinie ou l'heureuse fortune d'un ventriloque. — A Adoua, le 1er mars 1896, tandis que les généraux Dabormida et Arimondi tombaient sous les coups des Abyssins, un jeune caporal de bersagliers, Leopoldo Fregoli, romain de naissance fut fait prisonnier avec le général Albertone et nombre de ses camarades. Un récent volume de M. Henri de Montfreid a raconté ce que fut, d'après lui, le sort des prisonniers du Négus. Aussi peut-on penser quel secours moral leur apportait leur camarade de captivité par la gaieté qui, au cours de cette épreuve, ne l'avait pas quitté, par ses imitations et ses chansons, plus encore par ces *Evviva l'Italia*, par lesquels, ventriloque, il remontait leur courage et narguait ses gardiens, aucun ne lui voyant ouvrir la bouche.

Pourtant, ils finirent par percer le mystère, et le don étrange que possédait le caporal de parler avec le ventre parvint jusqu'au Roi des Rois.

Celui-ci fit appeler son prisonnier et, après avoir contemplé son uniforme en lambeaux, sa face restée rieuse, lui ordonna de « parler avec le ventre ». Fregoli ne se fit pas prier... Ménélik prit plaisir à ce phénomène étrange, aussi mystérieux que les machines parlantes, la scène se renouvela, si bien qu'un jour, le Négus, en belle humeur, demanda à son prisonnier ce qu'il désirait.

— Revoir mon pays.

— C'est bien, tu le reverras.

Leopoldo Fregoli fut en effet remis en liberté, non sans que l'empereur ait garni son escarcelle de quelques centaines de thalers.

Ainsi, l'ex-caporal Fregoli, le plus parfait des illusionnistes, recouvra sa liberté, découvrit sa véritable vocation et, après avoir fait plusieurs fois le tour du monde, put, l'âge venant, se retirer millionnaire dans sa patrie. — P. DY.

§

ERRATA. — Dans l'article de M. Jules de Gaultier (*Mercure* du 1er février, *Signification biologique de l'art*), lire, page 510, ligne 2,

du bas, *lieu* à la place de *lien;* page 527, ligne 15, du haut, *consomption* au lieu de *composition,* et page 533, ligne 22, *par* au lieu de *pour.*

§

Le Sottisier universel.

Jamais les théologiens n'ont poussé si loin les hypocrisies et les arguties, multiplié les cas de conscience et les obédiences, les conciliabules et les conciles, attesté Karl Marx, Lénine, Combes, les quatre têtes de la ménagerie jacobine. — *Je suis partout,* « Le nouveau Tartuffe », 18 janvier.

Sous le titre *Ambroise Vollard (Recollections of a Picture Dealer),* la grande maison d'édition anglaise Constable vient de publier, traduits du manuscrit français original par Miss Violet M. Macdonald, les *Souvenirs* de notre compatriote Ambroise Vollard, le grand éditeur et amateur de peinture. Cet ouvrage, qui paraît pour la première fois en une langue quelconque, est illustré de 32 planches en héliogravure. — *Toute l'Edition,* 18 janvier.

SAINT-SAENS (Camille). Premier prélude pour orgue. Pièce de musique autographe signée; Las Palmas, février 1898... Joli fragment de musique notée, écrit aux Iles Baléares. — Librairie « Incidences », catalogue n° 12.

Cet ours, d'une taille supérieure à celle de tous les autres plantigrades, possède un poil merveilleux d'un blanc immaculé tacheté de noir. — *Le Journal,* 23 novembre.

Au soleil des Canaries. Cette charmante baigneuse nous apprendrait, si nous ne le savions déjà, que le soleil chauffe dur à l'équateur. (Légende d'une illustration). — *Le Matin,* 27 janvier.

Je veux parler de Paul Bonnetain, qui eut ici sa place, avant d'aller mourir jeune à Kayes, dans le Niger, où il occupait un poste officiel. — *Le Journal,* 26 janvier.

Bataille à coups de revolver dans une auto aux portes de Saint-Dié entre quatre bandits et des policiers. Deux d'entre eux ont pu être arrêtés. [Titre d'article]. — *Le Journal,* 5 décembre.

COQUILLE.

LE RÉGIME DES TERRES DOMINICALES EN A. O. F. — Un décret du 15 novembre vient de réglementer sur de nouvelles bases le statut des terres domaniales en A. O. F. — *Les Annales coloniales,* 22 novembre.

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

BULLETIN FINANCIER

La disparition du ministère Pierre Laval et son remplacement par un cabinet Sarraut n'ont pas eu sur la cote des valeurs françaises d'influence déprimante. Au contraire, un très grand nombre de compartiments de valeurs à revenu variable ont connu une activité sans précédent depuis plusieurs mois.

Ce revirement a plusieurs causes. La première est la persistance de la crise « psychologique » dans les milieux épargnants. Le trouble de la situation politique est considéré comme le reflet de perturbations monétaires. Il incite les épargnants à négliger la recherche du rendement maximum et par conséquent du revenu. La notion de « valeur intrinsèque » qui, en temps normal, est éclipsée par celle du rendement, prend en temps de crise une importance prépondérante.

Aussi bien, ont été fort recherchées pendant la seconde quinzaine de janvier plusieurs grandes valeurs à revenu variable. Parmi celles-ci ont particulièrement brillé la *Royal Dutch* et son associée la *Shell Transport*. Ces deux valeurs de pétrole sont devenues des vedettes, parce qu'elles se négocient non seulement à Paris, mais aussi à New-York, Londres, Amsterdam, Genève, etc. En outre, les perspectives de l'industrie pétrolière sont devenues plus favorables depuis le récent relèvement des prix du pétrole aux Etats-Unis et la publication de statistiques qui révèlent une augmentation régulière de la consommation mondiale de combustibles liquides.

La seconde cause de la hausse des valeurs à revenu variable doit être recherchée à l'extérieur. Dans plusieurs pays, notamment aux Etats-Unis, en Angleterre et en Scandinavie, des indices très nets de reprise des affaires sont constatés depuis quelque temps. Or, les valeurs de matières premières sont essentiellement des valeurs internationales, puisque les cours du cuivre, du plomb, du zinc, etc. dépendent d'un ensemble d'événements dont l'évolution est indépendante de toute considération sur la situation politique, économique et financière de la France.

Les perspectives plus favorables de grandes industries internationales : pétrole, caoutchouc, produits chimiques, zinc, incitent tout naturellement la spéculation à rechercher les valeurs intéressées. C'est pourquoi la hausse des actions Royal Dutch et Shell Transport a été accompagnée par un mouvement de reprise des actions Peñarroya (affaire de plomb), Vieille Montagne (affaire de zinc), pour ne citer que quelques grands exemples.

Par ailleurs, les premiers symptômes d'une reprise des affaires commencent à se manifester dans certaines régions de la France. Une des plus caractéristiques est l'augmentation considérable (plus de 20 %) de la production de certaines sociétés d'électricité du nord. Cet accroissement révèle une amélioration de la construction mécanique, de la sidérurgie et de certaines catégories d'industries textiles, notamment de l'industrie lainière. L'élévation sensible du dividende, récemment annoncé, des Moteurs Gnome et Rhône ne laisse planer aucun doute sur le redressement de diverses entreprises qui travaillent pour la défense nationale.

Il ne faut donc pas croire que l'avance actuelle des affaires de matières premières est uniquement une « hausse de misère », comme on disait en 1926, à l'époque de l'inflation. S'il en était ainsi et rien qu'ainsi, les valeurs françaises d'électricité n'auraient pas marqué une progression sérieuse; car elles sont des valeurs « contractuelles » et non « réelles », dont les dividendes présentent plus de risques de baisse que de chances de hausse. Comme, d'autre part, les tarifs de vente de l'électricité sont limités, la hausse du cuivre, du zinc, du plomb, etc., serait défavorable puisqu'elle doit entraîner une élévation du prix de revient des installations électriques

Bref, la Bourse de Paris vient d'aborder un tournant. Quel que soit le sort du gouvernement actuel, elle ne peut méconnaître certains indices de redressement.

LE MASQUE D'OR.

EMPRUNT DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE 5 1/2 % A LOTS

Le 3 février s'est ouverte l'émission publique d'un emprunt de 900 millions de francs *à lots* du type 5 1/2 %, demi-nets, exempt du prélèvement de 10 % institué par le décret-loi du 16 juillet 1935. Emises à 960 francs, les nouvelles obligations, d'un nominal de 1.000 francs, sont productives d'un intérêt annuel de 55 francs, payable par moitié les 1er février et 1er août, net de tous impôts autres que la taxe de transmission. Elles porteront jouissance du 1er février 1936 et seront amortissables en 30 ans au plus tard. Chaque année, il sera réparti 2.700.000 francs de lots par deux tirages semestriels, les 20 juin et 20 décembre, comptant chacun 33 lots dont un lot d'un million, un lot de 100.000 francs, un lot de 50.000 francs, dix lots de 10.000 francs et vingt lots de 5.000 francs. Tous ces lots seront payés nets d'impôts et sans prélèvement.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.